UPPSALA UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT 1920.
FILOSOFI, SPRÅKVETENSKAP OCH HISTORISKA VETENSKAPER. 2.

MOTS ABRÉGÉS
ET TENDANCES D'ABRÉVIATION
EN FRANÇAIS

PAR

HILDING KJELLMAN

UPPSALA
A.-B. AKADEMISKA BOKHANDELN

I **Uppsala Universitets Årsskrift** hafva hittills utkommit följande språkvetenskapliga afhandlingar:

Meddelanden från Nordiska seminariet. 1. 1911. *75 öre.* — 2. 1911. *1: 50.* — 3. 1914. *3 kr.* — 4. 1911. *90 öre.* — 5. 1912. *2 kr.* — 6. 1912. *1: 50.* — 7. 1912. *75 öre.* — 8. 1914. *1 kr.* — 9. 1915. *1 kr.* — 10. 1918. *2: 50.* — 11. 1918. *75 öre.*

Språkvetenskapliga sällskapets i Uppsala förhandlingar. Sept. 1882—Maj 1885. *2: 75.* — Sept. 1885—Maj 1888. *2: 25.* — Sept. 1888—Maj 1891. *2: 25.* — Sept. 1891—Maj 1894. *2: 25.* — Sept. 1894—Maj 1897. *2: 25.* — Sept. 1897—Maj 1900. *2: 25.* — Sept. 1900—Maj 1903. *2: 25.* — Sept. 1903—Maj 1906. *2: 25.* — Sept. 1906—Dec. 1909. *2: 50.* — 1910—1912. *2: 50.* — 1913—1915. *3: 25.* — 1916—1918. *2: 50.*

Ahlquist, H., Studien zur spätlateinischen Mulomedicina Chironis. 1909. *2: 50.*

Alexanderson, A., Septem Æschyleam suethicis versibus expressit et commentario illustravit. 1868. *2: 15.*

——, Den grekiska metrikens senaste utvecklingsperiod. 1875. *50 öre.*

——, Prometheus-mythen. 1870. *60 öre.*

Almkvist, H., Den semitiska språkstammens pronomen. 1. 1875. *2: 25.*

——, Ibn Baṭûṭahs resa genom Maghrib. 1866. *2 kr.*

——, Om det sanskritiska ahám. 1879. *50 öre.*

Björkman, E., Everhards von Wampen Spiegel der Natur. 1902. *1: 50.*

Brate, E., Äldre Vestmannalagens ljudlära. 1887. *2 kr.*

Brieskorn, R., Bidrag till den svenska namnhistorien. 1. 1912. *3: 50.* — 2. 1915. *3 kr.*

Brolén, C. A., De elocutione A. Cornelii Celsi. 1872. *70 öre.*

——, De philosophia L. Annaei Senecae. 1880. *1: 75.*

Centerwall, J., Spartiani Vita Hadriani. 1. 1870. *1: 25.*

Charpentier, J., Kleine Beiträge zur indoiranischen Mythologie. 1911. *3: 75.*

——, Indische Erzählungslitteratur. 1. Paccekabuddhageschichten. 1908. *3 kr.*

Danielsson, O. A., Epigraphica. 1890. *1: 50.*

——, Grammatische und etymologische Studien. 1. 1888. *1: 25.*

——, Grammatiska anmärkningar. 1. 1881. *1: 50.* — 2. 1883. *1: 25.*

Edman, L., Zur Rection der deutschen Präpositionen. 1. 1879. *2: 75.*

Ekwall, E., Shakspere's vocabulary. Its etymological elements. 1. 1903. *2 kr.*

——, Suffixet *ja* i senare leden af sammansatta substantiv inom de germanska språken. 1904. *2 kr.*

Fahlcrantz, C. A., Bacchae. Fabula Stagneliana. 1874. *50 öre.*

Fant, C., L'Image du monde, poème du XIII:e siècle. 1886. *1: 50.*

von Friesen, O., Om de germanska mediageminatorna. 1897. *2 kr.*

——, Lister- och Listerby-stenarna i Blekinge. 1916. *2 kr.*

Frigell, A., Adnotationes ad Horatii carmina. 1888. *75 öre.*

——, Collatio codicum Livianorum. 1. 1878. *2 kr.*

——, Epilegomena ad T. Livii librum I. 1881. *1: 50.*

——, Epilegomena ad T. Livii librum XXI. 1881. *1 kr.*

——, Propertii Elegiae XII. Suecicis versibus expressit adnotationibusque instruxit. 1883. *1 kr.*

Geijer, P. A., Étude sur les Mémoires de Philippe de Comines. 1871. *1: 25*

——, Studier i fransk linguistik. 1887. *1 kr.*

Goodwin, H. Buergel, Konungs annáll. »Annales islandorum regii». Isländska handskriften n:o 2087 4:to i det Stora kungl. Bibliot. i Köpenhamn. 1906. *6 kr.*

Hesselman, B., De korta vokalerna *i* och *y* i svenskan. Undersökningar i nordisk ljudhistoria. 1909. *5: 25.*

Holm, S., Studier öfver Uppsala universitets anglosaxiska myntsamling. 1917. *3:50.*

Hård af Segerstad, Kerstin, Quelques commentaires sur la plus ancienne chanson d'états française, le Livre des manières d'Étienne de Fougères. 1907. *2 kr.*

Häggström, F. W., Excerpta Liviana. 1874. *1: 25.*

Janzon, E., Sånger af Catullus från Verona. Öfversättningsförsök. 1. 1889. *75 öre.* — 2. 1891. *75 öre.*

UPPSALA UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT 1920.

FILOSOFI, SPRÅKVETENSKAP OCH HISTORISKA VETENSKAPER. 2.

MOTS ABRÉGÉS

ET TENDANCES D'ABRÉVIATION EN FRANÇAIS

PAR

HILDING KJELLMAN

UPPSALA
A.-B. AKADEMISKA BOKHANDELN

16

UPPSALA
EDV. BERLINGS BOKTRYCKERI A.-B.
1920.

I. Introduction.

M. Lazare Sainéan, le parfait connaisseur de la langue vulgaire française, a terminé son travail *L'argot ancien*[1], qui plus qu'aucun autre apporte de la lumière sur cette langue et sur la source des expressions argotiques du français, par les paroles suivantes empruntées à M. Ferd. Brunot, et elles lui paraissent caractériser d'une manière excellente ce qu'on pourrait appeler l'argot parisien, le français tel qu'il tend à se déformer dans la capitale du pays: «Depuis une trentaine d'années nous assistons à une véritable invasion. Tout conspire à favoriser le progrès de l'argot, l'anarchie qui est dans la langue et la démocratie qui grandit dans l'État .... Partout à Paris, à la Bourse, dans les rédactions des journaux, dans les cafés littéraires, les «brasseries d'art», c'est une mêlée confuse de français et de jargons qu'on a plaisamment essayé de classer .... Cet état de la langue parlée devait avoir sa répercussion sur la langue écrite, et l'a eue .... Désormais l'argot a droit de cité dans les romans et au théâtre, dans les scènes dialoguées et les journaux, les monologues et la poésie, dans les études et dans les fantaisies». C'est sous l'impression de ce caractère argotique de la langue de tous les jours et plus spécialement du français qu'on parle actuellement à Paris, où je viens de passer quelques mois, que j'ai entrepris cette étude portant sur un trait particulier de cette langue, les mots abrégés, qui nés dans les argots les plus divers ont fini par envahir dans une large mesure le vocabulaire parisien[2].

Vu la nature de ce phénomène, mes recherches porteront surtout sur la langue parlée qu'il faut prendre ici au sens le plus vaste du mot. Par ce terme, j'entends donc toute espèce de langue parlée, la langue familière aussi bien que la langue vulgaire embras-

---

[1] P. 294 et suiv.; cf. *L'argot des tranchées*, autre ouvrage du même auteur, l'introduction.

[2] Sur la pénétration de l'argot dans la langue d'aujourd'hui, cf. aussi Dauzat, *Défense* p. 112 et suiv.

sant tous les termes grossiers qui sont en vogue surtout dans le bas peuple et qui seraient choquants dans la bouche d'une personne bien élevée; j'y comprends aussi les différents jargons, le langage spécial à certaines professions et catégories de personnes telles que journalistes, militaires, étudiants, écoliers, acteurs, employés de bureaux et de magasins, ouvriers, malfaiteurs, etc. Mais jusqu'à un certain point, il faut tenir compte aussi de la langue écrite; d'après ce qui a été dit plus haut, l'élément argotique a actuellement une tendance à passer dans la langue écrite; il en est de même des ces mots abrégés ou elliptiques qu'on rencontre en effet souvent dans les journaux et dans la littérature, surtout comme il est naturel dans les formes de celle-ci qui tendent à reproduire la langue de tous les jours.

Ce cachet spécial des abréviations se reflète dans la méthode employée pour réunir les matériaux de mon étude, matériaux qu'on trouvera exposés, d'après la nature du procédé abréviatif, dans les vocabulaires joints aux différents chapitres. D'une part, ils sont dus à des observations faites en conversant avec des Français de condition et d'occupation différentes ainsi qu'à l'obligeance qu'on a eue de me signaler les mots abrégés faisant partie du vocabulaire spécial à chaque milieu. A cet égard, beaucoup de personnes m'ont fortement obligé; je tiens surtout à exprimer ma très vive reconnaissance envers M. A. Thibaudet, lecteur de français à l'Université d'Upsala, dont la connaissance profonde de sa langue maternelle m'a été d'un profit inestimable et qui en bien voulant se charger de revoir l'ensemble des matériaux m'a fait tirer avantage d'une multitude de conseils précieux et d'observations utiles. J'exprime aussi ma gratitude envers mon beau-frère, M. Sven Karell, ingénieur à Paris, à l'obligeance de qui je dois un grand nombre de termes, surtout dans le domaine commercial et industriel. D'autre part, bon nombre de mots abrégés m'ont été fournis par la lecteure de la presse quotidienne et périodique, empruntés surtout des journaux pour rire et des feuilles du boulevard, ainsi que d'œuvres littéraires de nature à reproduire la langue argotique. Enfin, j'ai pu enrichir ma collection en dépouillant un certain nombre d'ouvrages consacrés à l'examen des différentes espèces de l'argot, surtout ceux traitant de l'argot des tranchées. Or, l'examen de lexiques d'argot et de parisianismes tels que ceux de Delvau, de Rigaud, de Larchey, de Villatte et d'autres, enregistrant la langue d'une époque, non pas bien reculée,

il est vrai, mais qui n'est pourtant pas la nôtre, a dû m'induire en mainte erreur, en ce qu'il m'a fait introduire dans ma collection une série d'expressions aujourd'hui mortes. Ma qualité d'étranger ne m'ayant pas toujours permis de décider si telle ou telle expression existait encore, ce procédé en même temps qu'il m'était indiqué par le souci de me faire une idée des tendances abréviatives, a donc amené une certaine confusion des matériaux: une étude de cette nature ne devrait en effet comporter que des éléments appartenant strictement à la langue actuelle. Je n'ai pas non plus la prétention d'avoir épuisé le sujet; dans chaque métier, il existe assurément un certain nombre d'abréviations pour désigner des outils et des objets dont on se sert dans le travail journalier, des termes donc que les gens du métier emploient entre eux. Quand même il serait possible de trouver et de questionner des personnes appartenant à toutes les professions et à toutes les classes, on n'est pas toujours enclin à révéler ces termes abrégés, qui sont regardés pour ainsi dire comme les secrets du métier; à ce sujet, ma collection présentera donc certainement des lacunes considérables.

J'espère pourtant que la collection telle qu'elle se présente, pourra donner sur ce point spécial une idée assez précise de la manière dont on parle dans la France d'aujourd'hui. Avec cette contribution modeste à la psychologie du français actuel je ne vise en effet qu'à apporter au lecteur suédois un témoignage de l'action de cette tendance propre à créer en français comme dans les autres langues où elle est en jeu, des expressions qui donnent à la langue parlée une empreinte vicieuse, il est vrai, mais aussi quelques qualités d'imagination et de fraîcheur.

* * *

Dans ce qui suit, je ne parlerai pas d'abréviations d'ordre purement phonétique dues à l'état atone de certaines syllabes d'un mot ou d'un groupe de mots, syllabes sur lesquelles on glisse rapidement jusqu'à ce qu'à un moment donné elles tombent complètement, p. ex.: *'turellement* < naturellement, *'fectivement* < effectivement, *'cor(e)* < encore, *'vec* < avec, *n'a pus* < il n'y en a plus. Je ne m'occuperai non plus d'abréviations opérées dans un but euphémique telles que fr. *cristi* < sacristi, *crénom* < sacré nom, *tudieu* < vertu Dieu, ni de celles effectuées sur un composé dont on laisse

tomber l'un des membres et dont celui qui est gardé reste porteur de l'idée qui revient proprement au terme composé, p. ex.: suéd. *Söder* < Södermalm, *Carolina* < Carolina Rediviva, *låda* < spårlåda = spårvagn, *Parken* < Idrottsparken, fr. *première* < première représentation, *Cliquot* < Veuve Cliquot, *la Nord-Sud* < la Compagnie de chemin de fer Nord-Sud, etc.[1] Abstraction faite de ces formations, les procédés abréviatifs sont au nombre de trois principaux. Le premier et celui qui jusqu'à ces derniers temps a été le plus employé et de beaucoup le plus important, est le procédé qui consiste à couper, pour créer un terme plus commode, une ou plusieurs syllabes d'un mot qui est d'un emploi fréquent et qui paraît dans la langue parlée trop long ou trop pénible à prononcer, types: fr. *métro* < métropolitain, *croc* < escroc. Un autre procédé est celui de créer un mot nouveau par redoublement d'une partie d'un autre, procédé dont on se sert pour apporter à une certaine idée ou à une certaine expression un cachet enfantin ou familier, type: *(faire) dodo* < do(rmir). La troisième manière d'effectuer une abréviation est d'employer les lettres initiales d'un nom composé de plusieurs membres ou de se servir d'autres lettres du groupe qui s'y recommandent pour créer une dénomination nouvelle, plus courte et plus expressive et qui ait la faculté de se graver plus facilement dans l'esprit[2]. Selon le degré de l'imagination avec laquelle s'est opérée l'abréviation, le nouveau terme peut se présenter sous des aspects différents: ou les initiales sont prononcées comme des éléments séparés, type: suéd. K. F. U. M., fr. P. L. M., ou bien on en forme un vrai mot, en donnant à chaque lettre sa valeur phonétique, type: angl. *Anzac* < *A*ustralia and *N*ew-*Z*ealand *A*rmy *C*orps, suéd. *Aga* < *A*ktiebolaget *G*as*a*ccumulator; suéd. K. F. U. M. (prononcé comme si c'était écrit: Kåfum) occupe une place intermédiaire entre les deux. Enfin on pourra former sur les lettres en question une dénomination toute nouvelle, en faisant une allusion en général plaisante à l'objet que désignent originairement ces lettres, type: fr. *mort subite* < M. S. = Avion *M*orane *S*aulnier.

[1] D'une manière générale, je laisse de côté aussi les formations patoises.

[2] Dans un article inséré dans un ouvrage paru récemment, *Études de grammaire française,* dans Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser II 6, 1919, M. Nyrop vient de traiter cette même question. A mon grand regret, ce travail n'est venu à ma connaissance qu'après la composition de ce mémoire. La répétition de certaines données a donc été inévitable.

Celui de ces trois procédés d'abréviation qui au point de vue linguistique comme à d'autres respects, me paraît présenter le plus d'intérêt, c'est la tendance à réduire le corps du mot par moyen d'apocope ou d'aphérèse. C'est cette tendance qui a provoqué cette étude et à laquelle s'appliquent surtout les remarques préliminaires. Mon intérêt sera donc porté en premier lieu vers ces formations, et ce n'est que pour tracer un tableau d'ensemble des procédés déformateurs, en tant qu'ils se manifestent par l'abréviation, que j'ai tenu à joindre à l'examen des mots abrégés par apocope ou par aphérèse un aperçu des autres procédés.

L'abréviation constitue, en français comme dans les autres langues qui la connaissent, une mode qui appartient décidément à l'époque moderne, tout en remontant plus loin pour les deux premiers types que pour le dernier. Ce qui m'a paru surtout intéressant, c'est de rechercher les racines de cette mode et d'en tracer l'histoire; tout spécialement, j'ai voulu mettre en lumière les débuts de l'usage dû a l'action destructrice de l'apocope et de l'aphérèse. Pour atteindre à ce but, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur ces tendances en général et notamment sur la manière dont elles s'expriment dans les formations du premier groupe. C'est par cet examen que débutera le chapitre suivant et ce n'est qu'après cet historique que je procéderai à l'examen de l'extension et de la fréquence qu'a prises la mode en question dans la langue d'aujourd'hui.

II. Abréviations par apocope ou aphérèse.

D'un point de vue historique, la tendance qui consiste à couper, par la suppression des initiales ou des syllabes finales, une partie d'un certain mot, dérive sans doute entièrement de l'argot courant dans les couches les plus basses de la société. Le genre d'argot dont se servaient les malfaiteurs et les voyous, remonte jusqu'à la farce de Pathelin et à Villon au plein 15[e] siècle. Les procédés déformateurs, parmi lesquels on doit compter aussi l'altération des mots par apocope ou aphérèse, appartiennent cependant aux éléments les plus récents de cet argot. M. Sainéan déclare que l'argot ancien ignore l'abréviation et qu'elle est familière au seul argot moderne[1]. Larchey cite, il est vrai, *gogo* < gogoyé = dupe, homme trop crédule, employé déjà par Villon, ainsi que *preu* < premier qu'il croit avoir trouvé dans la farce de Pathelin. Cependant, la première étymologie est certainement fautive, *gogo* étant une onomatopée à redoublement du radical; dans l'autre cas, le célèbre lexicographe vise la locution adverbiale *empreu* = en premier lieu, où le deuxième membre dérive du lat. *prode*[2]. Il n'y a en effet rien qui indique que l'abréviation remonte au delà de la première moitié du siècle dernier. Et même pendant cette première époque, l'extension en est trop insignifiante pour qu'on ne voie dans les quelques formations de ce genre qu'on trouve qu'un phénomène isolé qui avant 1850 ne peut nullement être qualifié ni de mode ni de tendance.

Dans la littérature on chercherait vainement; une lecture très étendue des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, ouvrage qui abonde cependant en argot, n'a abouti à presque rien[3]. Il faut s'en rap-

[1] Cf. *L'argot ancien* p. 48.

[2] Sur ce mot, cf. Gaston Paris, *Romania* XVII p. 100, et Meyer-Lübke *Etym. Wörterbuch* p. 506 ainsi que la littérature qui y est citée.

[3] Taube qui à ce point de vue a examiné la langue des auteurs romantiques ne cite que les deux abrégés *cab* < cabot = chien et *voite* < voiture, dont cependant le premier est relevé d'abord dans *Les misérables* de Victor Hugo.

porter aux policiers et aux ouvrages qu'ils nous ont laissés dans ce genre. Nous en possédons très peu avant Vidocq, le célèbre chef de la Sûreté, dont l'œuvre constitue le plus complet dictionnaire argotique jusqu'en 1850[1]. D'après Sainéan[2], je donne ici la liste complète des abréviations qu'on trouve chez Vidocq: *aff* < affaire, *autor* < autorité, *bath* < batif = joli, *cabe* < cabo(t) = chien, *come* < commerce, *dauffe* < dauphin[3] = pince d'effraction, *dégui* < déguisement, *délige* < diligence, *es* < escroc, *mac* < maquereau — le fém *maca* n'est pas mentionné par Vidocq mais existait à cette époque —, *maqui* < maquillage, *méchi* < méchef = malheur, *perpète* < perpétuité, *rata* < ratatouille = ragoût de pommes de terre et de lard, *rédam* < rédemption = grâce. Cette série de mots, à laquelle il faut peut-être ajouter encore quelques-uns datant de la même époque, comme *péd(é)ro* < pédéraste communiqué à Larchey par le docteur Lamblin (1820—1836) et *sap* < sapin = cercueil, employé déjà par Festeau, représente donc les débuts de cet usage. Nous en gardons nettement l'impression non seulement que ce procédé était avant 1850 d'une extension minime, mais aussi que les abréviations qui étaient en vogue déjà à cette époque appartenaient décidément à l'argot des malfaiteurs. Même s'il faut avouer que, vu l'incertitude et la défectuosité des témoignages qui nous sont parvenus, notre connaissance des débuts de cette mode est bien incomplète, on ne se trompe certainement pas en admettant que l'honneur d'avoir inauguré cette nouvelle formation de mots revient aux voleurs et aux voyous de cette époque. Par cette voie, ces gens d'une honnêteté douteuse s'étaient procuré un moyen de parler de leurs petites affaires d'une manière que d'autres mortels comprenaient difficilement, et ils pouvaient en même temps créer certains termes de tendresse pour désigner des idées et des objets favoris. Évidemment, la mode en question a réussi, car à partir de 1850, cet usage né dans le bas peuple, se répand sensiblement. Grâce aux lexiques d'argot de Fr. Michel, de Delvau, de Rigaud et de Larchey ainsi qu'au vocabulaire argotique qu'a ajouté Richepin à son édition de *La chanson des gueux* en 1881, il nous est possible de tracer une image assez fidèle de l'extension que prend la tendance abréviative pendant les premières dizaines d'années qui suivaient 1850. Le dépouillement de ces ouvrages

[1] Cf. Taube p. XIII et suiv. et Sainéan, *Sources de l'arg. anc.* II 97 et suiv.

[2] Cf. *L'argot ancien* p. 48.

[3] Probablement la première abréviation due à apocope, cf. ci-dessous p. 47.

donne les résultats suivants. Nous y trouvons d'abord un certain nombre d'abréviations qui par leur nature même s'accusent comme les créations de ces mêmes malfaiteurs et voyous et de leurs semblables. Parmi ces mots, je compte: *bénef* < bénéfice, *ces mess* < ces messieurs = les agents de police, *collabo* < collaborateur, *croc* < escroc, *estome* < estomac, la *Pélago* < la prison de Sainte-Pélagie, *sauce* < société = clique, bande, *voite* < voiture, *camaro* < camarade, *come* < comite = officier de galères, *monac* < monaco = sou, *neg* au petit *croch* < négociant au petit chrochet = chiffonnier, *Saint-Laz*, *Saint-Lago* < prison Saint-Lazare, *Maz* < Mazas (prison à Paris).

Certaines abréviations sont originaires du demi-monde et comme encore d'autres, elles ont dû être usitées d'abord par les clients et les clientes des cafés et des débits de boissons: *abs* < absinthe, *champe* < champagne (cf. suéd. *champis*), *cassico* < cassis + cognac, *mêlé-cass* < mêlé cassis, *bac* < baccarat, *lansque* < lansquenet, *les Délass com* < le théâtre des Délassements comiques, *Bull-Park* < jardin Bullier, *ef* < effet dans l'expression *faire de l'ef* = briller. La mode s'est introduite aussi dans le monde des théâtres, témoin les termes suivants: *mélo* < mélodrame, *cabot* < cabotin et *plato* < platonique dans l'expression: *filer le plato* = s'abandonner à un amour platonique.

A cette époque, nous trouvons aussi les premières traces de l'argot militaire, p. ex.: *géné* < général, *colon, colo* < colonel, *sous-off* < sous-officier, *marchef* < maréchal des logis chef.

Les abréviations paraissent avoir acquis de bonne heure une grande popularité parmi les écoliers et les étudiants. L'argot des écoles contient dès cette époque un grand nombre de termes abrégés. A l'exception des deux premiers qui appartiennent à l'argot spécial aux polytechniciens[1], tous ceux qui suivent ici ont dû être vers 1880 d'un emploi général dans le monde scolaire: *bas-off*, *bazof* < bas-officier = adjudant sous-officier de l'École polytechnique, *rosto* < Rostolan (général) = bec à gaz; *amphi* < amphithéâtre, *bibli*, *biblo* < bibliothèque, *corri* < corridor, *salle de récré* < salle de récréation, *bac* < baccalauréat, *bachot* = bachelier ou baccalauréat, *compos* < composition, *cosmo* < cosmographie, *exame* < examen, *géo* < géométrie, *math* < mathématiques, *philo* < (classe de) philosophie, *pondant* < correspondant = personne chargée par une famille de la remplacer auprès d'un interne, *prin* f. *prine* < principal, *trigo* < trigonométrie.

[1] Cf. plus bas p. 13.

Des parisianismes proprement dits sont ***Boul-Mich*** < Boulevard Saint-Michel et ***Boul-Ger*** < Boulevard Saint-Germain, ***Montparno*** < Montparnasse, *les fortifs* < les fortifications (de Paris). ***Démoc*** et ***démoc soce*** < démocrate (socialiste) ainsi que ***réac*** < réactionnaire (cf. suéd. *sosse, libbe*) se rapportent aux mouvements politiques de 1848. ***Aristo*** < aristocrate, désignant bourgeois, réactionnaire ou en général quiconque paraît dépasser le niveau commun, date de la même époque et présage la lutte sociale qui devait donner à la nouvelle société sa physionomie. ***Populo*** < populaire = «the mob» rentre dans le même ordre d'idées, et au domaine ouvrier appartiennent les abréviations suivantes: *typo* (fém. *typote*) < ouvrier typographique, *cope* < copie, *mata* < matador = homme qui fait l'important, les deux derniers dans l'argot des typographes, *pate* < patron et *quipe* < (homme d')équipe, qui selon Rigaud appartient au jargon des employés des chemins de fer.

Il est frappant que les communications, qui évidemment ne jouaient pas le même rôle qu'aujourd'hui, ne comportent qu'un nombre très restreint d'abréviations; je ne trouve à citer que *véloce* < vélocipède, dont l'invention doit remonter à cette période — *vélo*, à l'avis de nos lexicographes l'abrégé de *véloce*, désigne à cette époque un postillon — ainsi que *impè* < *impériale*, la place de l'omnibus si populaire autrefois mais qui n'existe presque plus aujourd'hui.

Comme la plupart des autres, les abréviations suivantes d'un sens abstrait sont nées dans le peuple: *émoss* < émotion, *magnes* < manières, *occase* < occasion et *d'occase* < d'occasion ainsi que *zeph* < zéphyr = vent. Une place à part occupent enfin d'une part les trois abrégés *preu* < premier, *seu* < second et *der* < dernier, appartenant originairement à la langue des enfants[1], d'autre part *photo* < photographie, qui est signalé par Larchey de 1869 et qui avec ***Bull-Park***[2] est en effet la seule abréviation datant de cette époque et qui accuse une influence étrangère.

En dehors de ces deux mots, le phénomène linguistique dont j'ai essayé de fixer l'étendue dans ce qui précède, porte un cachet décidément français. La tendance marque un processus de déformation de la langue qui né dans l'argot spécial aux malfaiteurs, aux voyous et à d'autres milieux du bas peuple, paraît être vite monté dans la société et avoir infecté d'autres classes sociales.

[1] Cf. plus haut p. 6.

[2] Formé sans doute sur le modèle de l'angl. *Hyde Park*, etc.

Cette évolution comporte certains traits particuliers. La nouvelle mode accuse une tendance à s'introduire dans les domaines de la vie où la civilisation moderne impose à l'homme l'emploi de dénominations dont l'incommodité fait naître le besoin de créer, pour ces mêmes idées et pour ces mêmes objets, des termes plus courts, plus simples et plus propres à être employés dans le travail journalier. Elle se répand également dans les milieux où se rencontrent et se mêlent des jeunes gens pleins d'imagination et qui ont pour la correction de la langue un sentiment moins bien développé. Cette double tendance, dont les débuts remontent jusqu'à l'époque que nous venons d'étudier, se manifeste d'une manière de plus en plus précise et contribue donc à rattacher la mode d'aujourd'hui à celle de la dernière moitié de 19e siècle. Il convient de signaler encore pour les mots abrégés courants dans le français actuel un certain penchant vers une modification de sens qui a frappé bon nombre de ces expressions absorbées par des espèces d'argot autres que celles dans lesquelles elles sont nées. L'examen des abréviations modernes confirmera aussi l'opinion émise au début de ce travail d'après laquelle il y aurait aujourd'hui une tendance toujours croissante à assimiler les mots abrégés à la langue parlée en général et même, dans une certaine mesure, à la langue écrite. Ce fait trouve une explication naturelle dans la fusion de toutes les classes de la société que comporte notre époque démocratique et qui a atteint son apogée pendant la grande guerre, la source la plus abondante des néologismes nombreux qui font leur apparition dans le français du 20e siècle.

D'après ces données, cherchons à caractériser de plus près cette mode telle qu'elle se manifeste dans la langue d'aujourd'hui et passons en revue les différents domaines où elle paraît être le plus en vogue. Le manque de culture étant très favorable à l'abréviation, l'argot du peuple offre toujours des spécimens très nombreux de cette tendance; l'esprit déformateur y opère avec une force qui ne fait que s'accroître. Il est probable que bon nombre des abrégés qui figurent dans les argots divers sont originairement sortis du peuple, qui prendrait donc à la création des abréviatifs une part plus active que ne l'indique mon vocabulaire. Ces termes parmi lesquels ceux-là surtout qui sont des parisianismes proprement dits ou qui appartiennent à la langue des soldats, portent un cachet populaire, seront traités à part. Ici, il ne s'agira que de citer quelques expressions restées parmi le peuple et qui pourront don-

ner une idée de l'invention populaire à cet égard. Par l'intermédiaire de provinciaux qui sont venus gagner leur vie à la capitale, l'argot parisien a été entremêlé de mots dialectaux, dont voici deux défigurés par aphérèse: *brousse* < cambrousse = campagne, *bougne* ou *bougnat* < charbougnat = charbonnier. Des dénominations populaires sont en outre *anarcho* et *socialo*, qui continuent la tradition représentée par *aristo, radic, démoc soce*[1], etc. Dans le domaine commercial je signale *chandail*, qui après avoir appartenu au parler des Halles, est cependant passé en terme technique, ainsi que d'autres termes formés sur *chand* < marchand. Chez le *chand de vin* on entre prendre un *can* sur le *comp* ou par hasard un *petit cogne;* on se régale avec un *demi-sup*, ou on offre un *kil* à ses amis; l'usage d'abrégér ainsi les noms des différentes consommations doit être universel, cf. par ex. suéd. *pu* < punsch, *champis* < champagne; c'est aussi dans la tradition française, cf. plus haut p. 6. — On vient faire *forte* à Paris, et si cela réussit, on peut s'accorder de l'*ag* et on paye en papier *jose*, terme dû probablement à Joseph Montgolfier, l'inventeur de l'aérostat, qui avait aussi une manufacture de papier très connue. Le dimanche on revête la *redingue* et on va regarder le beau monde du *faub Saint-Germe* ou on se promène à *Lavaugire* ou au *Montpar*. Si on habite la *Maube*, la rue *Mouff* n'est pas loin. La partie du corps qui est surtout populaire, est honorée d'un très grand nombre de noms de tendresse; parmi ceux-ci appartient ici le groupe d'abrégés sorti du mot *troufignon* qui a subi toute une série de déformations, cf. dans le vocabulaire *fignard*. On se plaît même à réduire des adjectifs usuels tels que *difficile* et *possible* à un minimum de syllabes, en disant *diff* et *poss*. Éminemment populaires sont enfin des termes tels que *rendève, commif, jam de lav*, dont le dernier a subi une contraction aussi violente que l'abrégement qui les a frappés tous.

De ces termes dont l'emploi est restreint au peuple et qui représentent, pour ainsi dire, l'un des pôles entre lesquels s'étend cet usage de nos jours, je passe à l'examen des abrégés passés en termes généraux et qui en forment donc l'autre extrême. On est ici en présence de la tendance des abréviatifs à s'introduire partout où les progrès universels amènent l'emploi de termes trop longs pour la vie affairée et pressée de notre époque. Elle se manifeste d'abord dans le domaine des communications et en

[1] J'ajoute un *-e* à tous les abrégés finissant en *-c* prononcé *s* ainsi qu'à ceux en *-s*, en *-t* et en *-d* où la consonne finale n'est pas muette.

général aussitôt qu'il s'agit de la physionomie extérieure de la vie. L'universalité de ces idées ressort aussi du fait que l'abrégement a frappé des mots se rapportant aux mêmes idées dans d'autres langues. Les mots français *métro* < (le) métropolitain (de Paris), *taxi*, *auto*, *autobus*, *bus*, *autotaxi*, *tram*, *radio* correspondent à l'angl. *tram*, *taxi*, *rail* < railway, *cab* < cabriolet, au suéd. *bus* < omnibus, *bil* ou *auto* < automobil, *rek*, *ass*, ou au norv. *trick*, désignant le tram électrique de Kristiania. A ce groupe très nombreux de mots, où entrent aussi *vélo* < vélocipède, *loco* < locomotive, *cablo* < cablogramme, *moto* < motocyclette et d'autres, s'ajoutent d'autres termes usités dans tous les milieux. On envoie un *pneu* ou met un *pneu* à son auto; chaque négociant a sa *sténo* ou du moins une *dactylo* pour écrire à la machine; d'un usage général est aussi le terme *stylo* désignant le porte-plume réservoir, si à la mode aujourd'hui; comme le suédois et certainement d'autres langues encore, le français connaît l'abrégé *kilo* pour kilogramme; tout le monde prend avant dîner son *apéro*; dans un restaurant on commande un *château*, abréviation qui correspond au suéd. *biff* < biffstek; *bifteck* ne paraît se rencontrer sous une forme abrégée qu'à certains endroits dans le midi (p. ex. à Toulouse). La popularité universelle du cinéma ressort du fait que l'on aime partout à abréger le nom de cette institution. En France, *cinéma* ou *ciné*, deuxième abréviation de (représentation) ou (théâtre) *cinématographique* est d'un usage aussi général que suéd. *bio* < biograf; les termes français correspondent du reste directement au suéd. *kine* < kinematograf, qui à Gothembourg est le nom communément employé du cinéma. Depuis qu'on a dû se servir de viande frigorifiée, tout le monde parle de *frigo*, terme adopté aussi sur les affiches des marchés et dans les journaux; le propriétaire d'une maison est le *proprio*, et pour l'aéroplane et son mécanicien enfin on a généralement adopté les dénominations *aéro* et *mécano*.

La même tendance se manifeste aussi dans les différents langages techniques, qui recourent également à un grand nombre de raccourcissements; je note entre autres les abréviations suivantes *accu*, *carburo*, *chromo*, *mano*, *biblo* < biblorapte et *mémo*, qui toutes sont des termes nouveaux dont les formes non abrégées ont été trouvées trop incommodes. A la même catégorie appartiennent *imper* < imperméable et *alpa* < alpaga faisant partie de la terminologie des commis des magasins, *coco* < cocaïne ainsi que

saccha < saccharine, qui ces derniers temps où le sucre s'est fait rare, l'a remplacé aux cafés et aux restaurants.

Comme je l'ai exposé plus haut, l'abréviation avait aussi une tendance à se propager dans les milieux où un grand nombre de jeunes volontés indisciplinées concordent à faire dégénérer la langue. L'argot des écoles en est un bon spécimen. Aux abréviations citées ci-dessus, on peut ajouter ici entre autres *prof* < professeur et *fac* < faculté. *Ana-patho* < anatomie pathologique et *méd-op* < médecine opérative sont des expressions spéciales aux étudiants de médecine et désignent des parties des études médicales. *Méd-aux* est l'abréviation courante de médecin auxiliaire. L'Université catholique est appelée communément la *Catho;* originaire de Lille, cette dénomination a été étendue à d'autres institutions du même genre; je l'ai entendu s'appliquer à l'Institut catholique de Paris (rue Vaugirard). De même, l'École universelle de Paris, préparant des élèves pour entrer dans l'École nationale des Ponts et Chaussées, est connue sous le nom de l'*Uni*, dont se sert cette institution dans ses réclames. Un *bleau* enfin est un élève de l'École d'application d'artillerie et de génie de Fontainebleau.

Une place à part revient à l'École polytechnique, dont les élèves ont fait preuve d'un talent de déformation que n'égale aucun autre groupement. Il y a à l'*X*, qui est le nom que les polytechniciens donnent à leur école, une tendance à désigner par un nom original tout objet ou toute action qui se trouve en rapport régulier avec la vie des élèves, et comme l'abréviation, soit par apocope soit par aphérèse, est le procédé le plus en vogue à cet égard, le nombre des abrégés en usage courant entre les «pipots», est très considérable. Ce procédé est, pour citer M. Cohen, hypertrophié et dans une certaine mesure systématisé. Pour tous les détails je renvoie à l'intéressant l'article de M. Cohen; je tiens seulement à citer ici quelques termes curieux qui par leur formation rappellent ceux du type *commif* relevés dans l'argot du peuple; voici ces expressions, à la formation desquelles a vraiment triomphé l'esprit déformateur du groupe: *fouloc* < fous le camp, d'où le verbe *fouloquer*, *tiroq* < tire au cul, d'où le dérivé *tiroquer*, *podzèb* < peau de zébie, *lap* < la peau, équivalant à *rien* dans des phrases telles que: *il entend lap* = il n'entend rien, *tag* < ta gueule et enfin *tup* < tu parles.

C'est cependant la langue des tranchées, l'argot spécial des soldats de la grande guerre, qui est aujourd'hui la source la plus

abondante de mots abrégés. La tendance de la jeune France à mutiler les mots s'y joint au penchant que manifestent pour toutes sortes de déformations les gens de peu de culture. La caserne est la mère de cet usage, dont les débuts ont été examinés plus haut, la guerre en a augmenté énormément l'étendue. Toutefois, il convient d'observer que la question de savoir si telle ou telle abréviation a existé avant la guerre est souvent assez difficile à trancher sans faire des recherches de détail qu'il ne m'a pas été donné d'entreprendre. J'ai dû m'en rapporter aux indications d'autrui; d'après ces témoignages, tout mot que je n'ai pas trouvé relevé avant la guerre, a été désigné dans mon vocabulaire par le terme de «argot des tranchées», tandis que celui de «argot des soldats» a été réservé pour les mots plus anciens.

Il n'est que tout naturel que la guerre ait profondément influencé la langue. Le soldat avait sa langue à lui, appelée d'après celui qui la parlait le *poilu*, qui s'entend partout maintenant. Tout le monde a été soldat, et en *perm* ou redevenu civil, on a continué, du moins jusqu'à un certain point, à parler comme on parlait dans les tranchées. Toute une littérature prenant ses sujets dans la vie des poilus, a paru et paraît toujours — je rappelle p. ex.: Barbusse, *Le feu*, Benjamin, *Gaspard* et *Grangoujon*, Dorgelès, *Les croix de bois* —; par cette voie ainsi que par les journaux, qui aiment à assaisonner leurs articles d'expressions soldatesques, la langue poilue s'est acquis une popularité qu'elle ne mérite peut-être pas, et la langue parlée s'est entremêlée de ce jargon curieux, qui s'est répandu dans toutes les classes de la société, alors qu'auparavant la terminologie spéciale aux soldats était réservée à certains milieux. La grande guerre — pour parler avec M. Dauzat[1] — «en brassant ensemble toutes les couches de la nation, a fait remonter à la surface des termes jusque-là confinés dans les bas-fonds». Qui n'a pas entendu parler du *jus* = le café, du *pinard* = le vin ordinaire, de la *sibiche* = la cigarette ou du *perlot* = le tabac? Qui n'est pas familier maintenant avec *Panam* «nom d'amour donné par les Parisiens à leur village» *(Le petit Voisognard)* ou avec les *marmites*, qui éclataient même dans les rues de la capitale? Et qui ne connaît pas le *toto*, le petit animal désagréable dont fourmillaient les cagnas des braves poilus? Par rapport aux mots, les soldats, qui pour la plupart étaient sortis du peuple, ont témoigné d'un

[1] *L'argot de la guerre*, p. 16.

esprit vraiment déstructeur. Aux nombreuses abréviations qui avant la guerre étaient courantes dans les casernes, ils ont ajouté quantité d'autres. Pratiquement, tout mot se rapportant à la vie journalière du poilu et qui comptait plus de deux syllabes, a été réduit à une forme plus simple et plus facile à manier. La liste d'abréviations qui suivra rendant suffisamment compte de cette mode des soldats, je me dispense d'en donner ici des exemples. Je me contenterai de mentionner quelques cas de la modification de sens que le poilu a fait subir à certains abrégés déjà existants. *Autobus* p. ex. prend le sens de viande «que la meilleure des mâchoires se refuse à entamer» (L'*Écho des marmites*)[1]. C'est là une allusion plaisante à la qualité très fâcheuse de la viande d'être souvent dure, difficile à mâcher comme les pneus d'autobus qui l'apportaient aux soldats. Pour la même raison, la viande est qualifiée aussi de *rognure de taxis*, de *bifteck de bicyclette*, de *michelin* et de *élastique*. *Autobus* signifie encore «gros obus au moment de son arrivée», l'autobus qui stoppe faisant exactement le même «dzimm» que le gros obus vers son point de chute. Le même sens revient à *métro*, dont l'obus rappelle le tapage: «on l'entend passer, descendre en avant avec une vibration pesante et grandissante de métro entrant en gare» (Barbusse, *Le feu* p. 229). *Métro* désigne aussi «abri souterrain», ayant comme le vrai métro une sortie à chaque bout. Le *perco*, proprement le percolateur à café, puis la marmite norvégienne faisant partie de la cuisine roulante, passe dans les tranchées au sens de «renseignement qui circule», «nouvelle», parce que c'est au café du matin que le poilu apprend les on-dit du jour. *Perco* signifie encore ballon d'observation, selon Esnault libre suffixation de *perce-brume* avec peut-être le désir d'évoquer les renseignements que donne le captif. On le trouve enfin et pour des raisons assez naturelles avec la signification de «blague», «plaisanterie».

Pour finir, je tiens à faire ressortir dans cet aperçu quelques parisianismes modernes, qui sans porter le cachet vulgaire de ceux mentionnés p. 11, n'en sont pas moins typiques pour le parler de la capitale. Je cite d'abord les *Ambass* < les Ambassadeurs, la variété bien connue aux Champs- Elysées, ainsi que *Vel d'Hiv* < Vélodrome d'Hiver, abréviations qui correspondent à l'uppsalien *Flu* < Flustret, *Gä* < Gästis ou au stockh. *Opris* < Operakällaren. A Paris, on entend

[1] Je suis ici M. Esnault. D'après Sainéan, *L'argot de la guerre*, ce sens de *autobus* serait dû à ce que la viande a été apportée au Ravitaillement par les autobus.

également souvent parler de la *Samar* < la Samaritaine, les grands magasins de nouveautés près du Louvre. Et celui qui se trouve dans la rue à l'heure où les Parisiens prennent leur appéritif avant dîner, ne peut ne pas entendre les cris des colporteurs de journaux: «voyez l'*Intran*», «l'*Intran*, dernière édition», etc., cris qui résonnent par tout Paris. Cette abréviation qui correspond au nom abrégé donné au journal suédois Socialdemokraten, appelé *Kraten* ou *Socialen* à Stockholm et peut-être aussi ailleurs, a même été adoptée par la rédaction du journal français, cf. ci-dessous p. 52.

L'exemple de l'*Intran*, abrégé dû certainement à la fantaisie des colporteurs de journaux, nous fait voir que c'est sans doute sous une influence extérieure quelconque qu'a été créée mainte abréviation. En effet, cette catégorie de mots s'est enrichie de bon nombre de termes qui pour des raisons spéciales se sont assimilés à la tendance d'abréviation. Premièrement, certaines formes revenant souvent dans les annonces des journaux, ont pu se graver suffisamment dans l'esprit des lecteurs pour que le terme abrégé en question restât dans la langue. C'est là surtout le cas quand il s'agit de certains emplois, de marchandises et de produits offerts au public par cette voie. *Sténo* et *dactylo*, qui se voient continuellement parmi les annonces, ont pu être créés de cette manière[1]. Il en est de même de *assoce* < associée, qui désigne la partenaire d'une couturière, une «*assoc.*» étant certainement demandée plus d'une fois par annonce[2]. Une annonce conçue ainsi: «*danseuse pour caf.-conc.*,» «*musicien pour caf.-conc.*» a pu faire naître le terme *caf-conce*, usité pour café-concert dans le monde où l'on s'amuse. «*Occas.*», mis dans une annonce pour faire ressortir les avantages d'un achat ou d'un placement de fonds a dû amener l'abrégé *occase*[3]. D'autres termes à la formation desquels la langue abrégée des annonces a pu contribuer sont *forte*[4], *off*[5],

[1] Cf. plus bas p. 66.

[2] Dans l'*Écho de Paris*, 20 et 27 janv. 1920 je trouve les annonces suivantes; dans la première cependant il s'agit d'un associé masculin: «Jne hom., 32 a., disp. cpx, licencié, entr. en rel. av. ind. ou nég., p. *assoc.*, plus tard reprise....» — «Modiste, exprem. gr. maison, dés. s'établir, dem... *assoc.* . ».

[3] «Papeter-e — Connserie, 150 fr. p. jour. Loy. 800 fr. Logé 2 p. *Occas.* rare....» — «Lingerie-Bonnet., banl. Aff. 30.000. Loy. 800 fr., logé 3 p. Riche *occas*....» (annonces, l'*Écho de Paris*, 13 janv. et 5 mars 1920).

[4] Dame, 38 ans, p. E., épous. Mons., âge rapp., *fort.* indiff. (Annonce, l'*Écho de Paris*, 2 avril 1920).

[5] «*Off.* démob., 29 ans, connaît compt., commerc., not. angl.», etc. — «*Off.* serv. techn. aviat., 28 a., actif», etc. (annonces, l'*Écho de Paris*, 20 janv. 1920).

bénef[1], *aff*[2], *comm*[3]. Pour l'*Uni*, nous savons que cette institution se sert de l'abrégé dans ses réclames. *Moto*, *vélo*, *auto*, *pneu*, qui figurent journellement dans les annonces, — qui ne connaît p. ex. le bonhomme corpulent servant de réclame au «pneu Michelin» sur les murs aussi bien que dans les journaux! — doivent certainement à cette circonstance, sinon leur formation, du moins leur succès rapide. A la terminologie des journaux peuvent appartenir aussi *cablo* et plus tard *radio*, ajoutés entre parenthèses après les dépêches arrivées par la voie ordinaire ou sans fil. Il est enfin possible que les sobriquets politiques *démoc*, *démoc soce* et *radic*, créés en 1848, soient dus à quelque forme de publicité donnée à ces mots employés pour qualifier, par rapport à leur parti, des personnages politiques de cette époque.

Une autre circonstance favorisant la création de mots abrégés, est l'abréviation officielle, et tout porte à croire qu'elle joue à ce sujet un rôle assez important. Nous l'avons p. ex. dans le suéd. *rek.* et *ass.* ainsi qu'en *stins*, abrégé qui cependant occupe une place intermédiaire entre ceux qui nous intéressent ici et ceux formés sur les initiales. En français, l'abrégé résultant d'une abréviation officielle se rencontre surtout dans l'argot des soldats. Mentionnons d'abord quelques titres militaires mutilés par ce procédé. Les ordres et d'autres actes officiels se servent, pour désigner un maréchal des logis et un maréchal des logis chef, des graphies mar^{gis} et mar^{chef}, d'où les abrégés courants dans l'argot militaire *margis* et *marchef*. Il en est de même de *brig-four* < brigadier fourrier, d'après lequel on a formé *cab-four*, en se servant pour *caporal* de la dénomination en vogue parmi les soldats, *cabo*, qu'on a abrégé une deuxième fois en *cab*. En ce qui concerne leur formation, ces termes correspondent à *lieu de vau* < lieutenant

[1] «Industrie, simple direct., sans conn. spéciale. *Bénef.* 90.000 ....» — «15.000 *bénef.*, pour 100.000 bien garantis», etc. (annonces, l'*Écho de Paris*, 13 janv. 1920). — Je ne peux pas partager l'avis de M. Bosson, qui veut chercher l'origine de *bénef* dans l'argot administratif. Le sens s'y oppose décidément et il revient constamment dans les annonces des journaux.

[2] «Associé d. *aff.* nécess., trav. bur. et visite client., rap. 30.000 gar.....» — «Pour étendre *aff.* commerciale, dem. command. av. 30.000 ....» — «Agence location, vente de Propriétés. Belle *aff.*, rapp. 20.000 net....» (annonces l'*Écho de Paris* 9 janv. et 5 mars 1920).

[3] Jne hom., 24 ans, b. éduc., parl. écriv. anglais, notions gén. *comm.*, dés. sit. comm. ou industr.....» — Off. dém., actif, dem. situat., gérance, direction *com.* ou indust.....» (annonces l'*Écho de Paris* 9 janv. 1920).

de vaisseau [écrit v^{au}] ainsi qu'à *bâton*, abréviation calembourique de *bataillon* née de la graphie *bat^{on}*, dont se servent le fourrier et le peintre sur voiture. Dans le domaine de l'argot des écoles, on trouve le même procédé dans *concours gal* < concours général, abréviation reproduisant une graphie *[g^{al}]* usitée dans les écoles.

Un peu différents sont *cu* et *ex*, tous les deux des abrégés militaires. *Cu* < cumulus se rencontre dans *alto-cu* et *cirro-cu*, désignant certaines formes de nuages; ces termes usités d'abord sur les registres des météorologues, sont passés ensuite dans la conversation. *Ex* = exempt de service, d'exercice [écrit *ex. serv.*, *ex. exercice*] se tire de l'abrégé «*ex.*»mis en regard du nom du malade et se trouve dans des expressions telles que *mettre qn ex*, etc. Je dois mentionner en même temps *cuir* < cuirassier, p. ex. «*2e cuir.*», abrégé usuel sur les registres. Sur ce mot *cuir* on a plus tard formé plaisamment *cuir-à-pied* pour désigner un cavalier combattant à pied. On parle aussi d'un *sop* = Avion Sopwith, S O P étant la marque inscrite sur l'appareil.

Je présume la même origine officielle pour d'autres abréviations courantes, rentrant dans le domaine militaire. *Chass d'Af* < chasseur d'Afrique, *bat d'Af* < bataillon d'Afrique, *perm* — qui est antérieur à la guerre —, *manute* < manutention militaire — autrement on s'attendrait à *manu*, cf. *accu* < accumulateur —, *capite* et peut-être aussi *alloc* < allocation (aux femmes et parents des mobilisés) rentrent toutes dans cette catégorie.

Troisièmement, les abréviations autrement usuelles ont dû jouer un certain rôle pour la création d'abrégés nouveaux. C'est ainsi que je m'explique *sous-off* et *bas-off* < sous (bas)-officier. Dans l'argot des écoles, *exame* et *math* ainsi que le polytechnicien *coeff*[1], sont les résultats d'abréviations courantes dans ce milieu. En ce qui concerne sa forme, *math* se trouve dans une certaine opposition aux autres matières dont on abrège les noms, telles que *géo*, *cosmo*, *philo* et d'autres, qui toutes se terminent en voyelle. Vu ces formes et de même que p. ex. *coopérative* a été abrégée en *copé*, cinématographique en *ciné*, etc., on se serait attendu à *mathé* pour mathématiques, si la graphie «*math.*» n'avait pas prévalu. Que *ance* provienne d'un «*anc. élève*», est moins probable, vu le sens qu'a pris ce terme à l'École polytechnique[2]. — Dans cette catégorie, je range aussi deux expressions ouvrières, *cope*,

[1] Cf. Cohen p. 176.

[2] Cf. Cohen p. 183 et ci-dessous p. 34.

désignant le manuscrit d'après lequel se fera l'impression, et *grate*, qui est le terme qu'emploient certains ouvriers pour désigner la paye due pour les heures supplémentaires. A force d'être employés dans le travail journalier, les deux termes «*cop.*» et «*grat.*», devenus familiers aux ouvriers, ont fini par faire partie de leur vocabulaire et passer dans l'usage général. Il en est de même de *liquide*, rentrant dans le jargon des liquidiers de la Bourse. Je mentionne enfin *bifur*, inscription qui se voit partout sur les lignes des chemins de fer annonçant les bifurcations; tout naturellement l'abrégé est resté dans le langage des gens du métier.

On pourrait croire que les noms abrégés qu'on donne à certaines localités — p. ex. *Boul-Mich*, *Boul-Ger*, *la Maube*, *faub Saint-Germ* et d'autres — remonteraient à des formes employées sur les registres, sur les plaques désignant les noms des rues ou par hasard dans les annonces, où évidemment ces noms s'emploient continuellement. Or, tous ces abrégés sont courants surtout dans le peuple; la première hypothèse doit donc certainement être écartée. Les plaques attachées aux maisons aux coins des rues ne comportent pas en général d'abréviations, et les annonces, même les plus contractées, accusent une tendance très nette à ne pas abréger les adresses. Dans les cas où cela arrive, on paraît préférer pour «boulevard» les formes *bould* ou simplement *bd;* je crois donc que tous ces abrégés doivent être mis sur le compte d'une invention purement populaire.

Pour finir, je signale quelques abréviations calembouriques dues à quelques-uns de ces jeux de mots, si en vogue parmi les soldats. On se rappelle le sobriquet donné aux territoriaux, qui par un jeu de mots identifiant *-toriaux* avec une forme dialectale de *taureaux*, fait appeler ces braves soldats *les terribles tauriaux*. A proprement parler, cette expression ne devrait pas être qualifiée d'abréviation, les syllabes initiales du terme primitif étant contenues dans l'adjectif qualificatif. Il y a cependant de ces calembours qui sont de véritables abréviations. Je viens de parler de *bâton*. *Étamage* < état-major en est une autre; l'abrégé offre évidemment l'idée de l'uniforme frais et chamarré des officiers d'état-major, et celui qui a déformé *étamage* en *état-mâchoire* a dû penser à la prérogative de ces officiers de mieux manger que les pauvres poilus des tranchées. *Juteux* < adjudant enfin est dû à ce que l'adjudant est plein de jus ou de chic, élégant.

Après avoir étudié dans ce qui précède d'une part l'extension de cet usage d'abrégér les mots, d'autre part les influences d'ordre extérieur qui ont pu amener des abréviations ou en déterminer la forme, passons maintenant à l'examen des procédés abréviatifs. Un coup d'œil jeté sur le vocabulaire ci-dessous p. 31 et suiv. nous fait voir que l'abrégement frappe ou bien les mots simples, ce qui est arrivé le plus fréquemment, ou bien des groupes de mots formant de vrais termes composés ou dus à la réunion plus ou moins fortuite de deux termes simples. Pour des raisons diverses, sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir, il convient de commencer par les mots simples. Dans la grande majorité des cas, ce sont des substantifs. Dans la catégorie des adjectifs, je ne trouve à citer que *diff* et *poss*, auxquels il faut ajouter le participe *poilant* < époilant. Le seul adverbe mutilé est *immé* < immédiatement, forme due à l'invention des polytechniciens. Les verbes ne sont abrégés que par la suppression d'un préfixe, qui a été jugé plus ou moins inutile au sens du mot; c'est le cas pour *pingler*, etc.

En dehors des seuls mots *strass* < administration et *troc*, *troque* < mastroquet, qui ont été abrégés par les deux bouts, l'abréviation s'opère ou bien par apocope ou bien par aphérèse[1].

Le premier de ces procédés est de beaucoup le plus commun. La majorité des abréviations présentent en effet des formes qui gardent le commencement du terme originaire, ce qui, d'un point de vue psychologique, n'est que tout naturel. Je n'ai noté en tout qu'une quarantaine d'abrégés formés par la chute des initiales. Loin de présenter un type uniforme, ceux-ci sont de caractère assez différent. Ce sont des abréviations anciennes et d'autres toutes nouvelles, appartenant à tous les argots; l'élément supprimé est ou bien un simple préfixe ou bien une partie plus volumineuse du mot. Ce que tous ces abrégés ont en commun c'est qu'ils gardent la syllabe tonique; on sacrifie le commencement du mot mais on paraît sentir le besoin de conserver, en dehors de la syllabe accentuée, aussi la précédente. En général ces abrégés présentant l'aphérèse se composent en effet de deux syllabes, ce qui cadre bien avec le caractère général des abréviations. Parmi les monosyllabes, *bleau* et *bit* finissent en voyelle, tandis que les suivants

[1] *Bâton* < bat(aill)on, abrégé dû à la langue écrite, occupe une place à part, cf. p. 18.

appartenant, à quelques exceptions près, à l'argot du peuple ou des classes ouvrières, se composent d'une seule syllabe fermée: *boche*, *bus*, *brousse*, *croc*, *flexe*, *gnard* < fignard, *ploum*, *quipe*, *rême*.

Passons ensuite aux abrégés dus à l'apocope et qui dérivent de mots simples. Comme il ressort de ce qui a été dit plus haut, c'est à la grande majorité des abréviations que nous aurons affaire ici; il sera donc possible de dégager, en étudiant ce groupe, quelques principes réglant la formation des abrégés en général. Notre examen portera d'une part sur la longueur du mot abrégé, c'est-à-dire sur le nombre de syllabes qui lui reste après la suppression de la fin du mot primitif, d'autre part sur la forme de l'abrégé. Ces deux circonstances se trouvent dans un certain rapport l'une avec l'autre, en ce sens que dans une certaine mesure la brièveté d'un abrégé tient à la forme du terme primitif et que la manière dont on préfère terminer les abrégés influe sur le nombre de syllabes de ceux-ci.

I. La longueur de l'abrégé.

Il convient de constater d'abord que le nombre de syllabes qu'a pris un mot abrégé ne dépend que jusqu'à un certain point de celui que comprend le mot primitif. Le résultat normal de l'abrégement, il est vrai, c'est qu'un mot de trois ou de deux syllabes compte en abrégé une syllabe de moins que dans la forme pleine, mais il arrive et même assez souvent qu'un mot de trois, de quatre et même de cinq syllabes est réduit à un mot monosyllabique et qu'un dissyllabe résulte de l'abrégement d'un mot comptant plus de trois syllabes. Je signale d'une part p. ex. *prin* < principal, *pro* < proviseur, *bac* < baccarat, *bac* < baccalauréat, *nap* < napoléon, *sauce* < sociéte, d'autre part *accu* < accumulateur, *bibli* < bibliothèque, *copé* < coopérative, *culti* < cultivateur, *combine* < combinaison, etc.

Le nombre d'abréviations monosyllabiques est assez considérable; mon vocabulaire en compte près d'une centaine. En général, elles appartiennent à une époque antérieure à la nôtre, ce qui tient, comme nous allons le voir, à ce que la manière dont s'accomplit l'abréviation n'est pas la même aujourd'hui qu'il y a quelques dizaines d'années. Dans quelques cas où il s'agit de mots d'une certaine ampleur, l'abréviation laisse intactes les trois premières syllabes du mot primitif; j'ai noté en tout une trentaine de ces trisyllabes, qui étant des abrégés ont atteint l'extrême limite

d'étendue. Comme c'est le cas pour les mots qui ont été sujets à l'aphérèse, la grande majorité de ceux abrégés par apocope est cependant dissyllabique. Quel que soit le procédé abréviatif, il y a donc une tendance nette à garder en dehors de la syllabe portant l'accent tonique au moins une syllabe atone. C'est en effet à cette tendance, qui paraît s'accuser davantage à mesure que l'on approche de l'époque moderne, qu'est dû en partie l'usage de plus en plus restreint d'abrégés monosyllabiques. Mais loin d'être une règle strictement observée, cette tendance comporte toutes sortes d'exceptions; ici encore, le champ est libre à tous les hasards dus à la variabilité du terme primitif. Ce qui détermine en effet le plus nettement la longueur de l'abrégé, c'est la forme et notamment le vocalisme du mot qui en est l'origine. C'est que la coupure se fait de préférence après la voyelle qui se prête le plus naturellement à terminer le mot, et il y a à cet égard certains types sur lesquels se règle le nombre de syllabes des abrégés. Le rôle que joue à cet égard la configuration du terme primitif ressortira de l'examen auquel je soumettrai ci-dessous la forme des abréviations; ici il ne me reste qu'à signaler l'importance qu'à un autre point de vue le primitif prend pour la longueur de l'abrégé. Si celui-là est un mot composé ou dérivé ou un mot dont la forme pourrait suggérer cette structure, l'abréviation s'accomplit tout naturellement avant la syllabe par laquelle débute l'élément affixé qu'il soit réel ou imaginaire. C'est certainement cette circonstance qui a déterminé le nombre de syllabes auquel sont réduits des mots tels que *boule*, *souss*, *amphi*, *astro*, *biblo* < bibliorapte, *chromo*, *cosmo*, *géo*, *kilo*, *litho*, *loco*, *mano*, *mélo*, *minèn*, *radio*, *taxi*, *télé*, *terri*, *typo*, *topo*, *vélo*, *aéro*, *aristo*, *lacrymo*.[1]

II. La forme de l'abrégé.

La forme d'une abréviation nous intéresse surtout en ce qui concerne la nature du son final. A ce point de vue, il convient d'établir

[1] Dans une grande partie de ces formations, les syllabes formant l'abréviation constituent pour ainsi dire une sorte de constant rentrant aussi dans d'autres mots et qu'on a tout naturellement gardé; cf. les séries de mots suivantes: *kilo-gramme*, *kilo-mètre*, *kilo-watt*; *cosmo-graphie*, *cosmo-gonie*, *cosmo-logie*, *cosmo-polite; amphi-théâtre*, *amphi-bie*, *amphi-bologie*, *amphigourique*, *amphi-tryon*; *télé-gramme*, *télé-graphe*, *télé-phone*, *télé-pathie*; *loco-motive*, *loco-mobile*, *loco-moteur*, *loco-motion; radio-gramme*, *radiographie*, *radio-mètre*, *radio-scopie; vélo-cipède*, *vélo-cité*, *vélo-drome; géographie*, *géo-mètre*, *géo-phile*, etc.

une division première en abrégés à finale consonnantique et en abrégés terminés par une voyelle. Jusqu'à un certain point, c'est à la syllabation du mot en question qu'est due la fin consonnantique ou vocalique. Si la coupure se fait après une syllabe fermée, l'abrégé doit se terminer par la consonne faisant partie de la syllabe en question; c'est une règle généralement observée[1], et c'est d'après ce principe que sont formés *des* < descriptive, *rembour* < remboursable, *achar* < acharnement, *anar* < anarchiste, *bigor* < bigorneau, *exer* < exercice, *perspec* < perspective, *réduc* < réduction, etc. Inversement, si le mot est coupé après une syllabe ouverte, on s'attendrait à ce que la voyelle de cette syllabe — à moins qu'il n'y ait pas un changement de suffixe — forme la finale du mot. Ce n'est pourtant pas toujours le cas. La catégorie des abrégés à finale consonnantique n'est pas en effet restreinte aux seuls cas où la division en syllabes demande cette forme de l'abrégé. Pour des raisons diverses la coupure se fait souvent contrairement à la syllabation. Premièrement, les monosyllabes font exception à la règle. Dans ce groupe assez considérable, ceux à finale vocalique ne forment en effet qu'une minorité très restreinte représentée par *co*, *pneu*, *pro*, *chi*[2], *phy*[2] et *tri*, finissant en voyelle orale, et *prin* et *quin*, terminés par une nasale. A ces quelques exceptions près, tous présentent une finale consonnantique. C'est ce qui se comprend facilement; il y a dans toutes les langues, y compris le français, une tendance à éviter le monosyllabisme des mots autonomes[3], et une seule syllabe ouverte constitue notamment un corps de trop peu d'ampleur. Dans les monosyllabes, le maintien de la consonne par laquelle débute la première syllabe supprimée est d'autant plus urgent qu'il est naturellement d'une certaine importance qu'on voie clairement le lien qui unit l'abrégé au mot primitif et que sans l'annexion de l'initiale de la syllabe suivante une abréviation qui ne comporte qu'une seule

[1] Sur quelques exceptions à cette règle, cf. Cohen p. 175. Il s'agit de mots tels que *arti*, *bica* et *braco*, où la syllabe devenue finale est en réalité ouverte, ainsi que de *infi* < infirmerie, qui a subi l'analogie de *corri*, *mili* et d'autres mots en *-i*.

[2] A l'appui de ces formes de corps minime, Cohen allègue des raisons de syntaxe phonétique, qui cependant ne se réfèrent pas particulièrement à ces mots. Pour moi, il suffit — pourvu qu'on puisse reconnaître dans l'abrégé le terme primitif — que celui-là cadre avec certains types qui reviennent fréquemment, cf. Cohen p. 175 et ci-dessous p. 26 et suiv.

[3] Cf. Cohen p. 172.

syllabe, courrait fortement le risque de ne pas remplir cette condition. Les monosyllabes *abs* < absinthe *esque* < esgard, *forte* < fortune et *perm* présentent cette tendance même après une syllabe fermée. C'est à ce même soin de ne pas aventurer le rapport entre le terme primitif et le mot résultant de l'abrégement que selon moi est due aussi la finale consonnantique d'un certain nombre de dissyllabes coupés après une voyelle ouverte. C'est ainsi que je m'explique l'irrégularité de formation que présentent *calic* < calicot, *délige* < diligence, *démoc* < démocrate, *les fortifs* < les fortifications, *la Samar* < la Samaritaine *unif* < uniforme, etc. Un besoin de différencier deux termes qui se seraient autrement confondus a pu déterminer la forme de *manip* < manipulation, *macab* < machabé, *campe* < campagne, *champe* < champagne, *voite* < voiture et *prof* < professeur, les mots *manie*, *maca* (= maquerelle), *camp*, *champ*, *voie* et *pro* < proviseur empêchant la formation régulière. La langue écrite qui fait terminer toujours par une consonne l'abréviation qu'elle se permet, a eu la même influence dans une série de mots cités plus haut; d'autres sont dus à l'analogie; c'est p. ex. le cas pour *autor* formé d'après *achar*[1] et *radic* qui a dû prendre la terminaison de *démoc* et de *réac* plus anciens. Il y a aussi et dans les argots les plus divers une tendance à retrancher une terminaison considérée comme une sorte de désinence inutile[2], ce qui amène nécessairement une finale consonnantique; c'est ce procédé courant à l'époque antérieure aussi bien que de nos jours qui engendre des formes telles que: *absorb*, *admiss*, *applic*, *combinaise*, *commiss*, *condice*, *consomm*, *émoss*, *liquide*, *observ*, *époil*, etc.

Parmi les termes qui restent inexpliqués, on remarque d'une part un certain nombre de mots où on a gardé une consonne nasale introduisant la syllabe avant laquelle la coupure a été faite, *bonime*, *combine*, *escame*, *estome*, *exame*, d'autre part les abrégés *frange*, *saltimbe*, *flingue* et *redingue*. Le maintien de la consonne des trois derniers tient certainement au désir d'éviter que le mot en question finisse en voyelle nasale, ce qui est en effet très rare[3]. Ajoutons enfin *monac*, *mastroc*, *perpète*, *Vaugire* et *véloce*, et nous aurons passé en revue toute la catégorie des abrégés terminés par une consonne prononcée.

---

[1] Cf. le vocabulaire p. 35.

[2] Cf. Cohen p. 176.

[3] Cf. plus bas, les abrégés à finale vocalique.

Il ressort de cet examen que la règle d'après laquelle l'apocope tend à supprimer des syllabes entières comporte des exceptions importantes, dont cependant la plupart se laissent expliquer. Proportionnellement, elles étaient beaucoup plus nombreuses autrefois que de nos jours, ce qui n'est pas fait pour nous étonner. C'est qu'en général l'abréviation à finale consonnantique était beaucoup plus à la mode il y a quelques dizaines d'années; la plus grande majorité de ces abrégés appartiennent en effet à l'époque à laquelle se réfèrent les recherches de Delvau, de Rigaud, de Larchey et de Villatte, ce qui pourra être constaté par l'examen du vocabulaire, et c'est dans la langue parlée il y a un demi-siècle qu'on trouvera avant tout les abrégés se terminant par une consonne contrairement à la syllabation. Aujourd'hui, la formation à finale vocalique s'impose de plus en plus; à l'appui de cette tendance, qui se trouve parfaitement d'accord avec notre règle, on peut citer les mots *bistro*, qui a remplacé les anciennes formes *bistroc* et *mastroc*, *boni* abrégé de *bonime* < boniment, *auto* < autorité et *capi* < capitaine, qui s'imposent à côté de *autor* et de *capite*, et *vélo* héritier de *véloce*, qui ne se dit plus. — Cette même tendance nous fournit une raison de plus du fait que les abrégés monosyllabiques se font de plus en plus rares. La mode favorisant décidément les types vocaliques, une formation qui tend à créer des termes à finale consonnantique a dû nécessairement se réduire à un minimum. En dehors de l'École polytechnique, où se manifeste toujours et d'une manière toute particulière la tendance à créer des abrégés monosyllabiques[1], il n'y a guère, parmi ceux terminés par une consonne, qu'un très petit nombre qui soient vraiment modernes.

Les abrégés à finale consonnantique n'invitant pas à d'autres considérations que celles déjà faites, examinons de plus près la catégorie très importante d'abréviations terminées par une voyelle tonique, catégorie qui nous intéresse le plus comme renfermant le groupe le plus nombreux et le plus moderne, les abrégés de deux syllabes et à finale vocalique. D'après la manière dont s'accomplit l'abréviation, d'après la nature de la voyelle finale et le nombre de syllabes, cette catégorie présente un aspect très varié. Cependant, ici plus facilement qu'ailleurs, les différentes formes se laissent ramener à certains types, qu'il s'agira surtout

[1] Cf. p. ex. *tup* < tu parles, *lap* < la peau, *tag* < ta gueule, abréviations vraiment extraordinaires.

d'étudier. Pour cet examen, je crois devoir adopter une division qui tient compte du premier des points de vue mentionnés; d'après la nature du procédé déformateur, l'abrégement comporte ou bien un simple raccourcissement, par lequel sont supprimées une ou plusieurs syllabes mais qui laisse intacte la voyelle devenue finale, ou bien une modification de la finale sans autre abréviation que celle qu'implique la substitution de suffixes, ou bien le raccourcissement du premier cas joint à une modification de voyelle correspondant à celle du deuxième. Examinons séparément ces trois catégories.[1]

A. Le terme primitif est coupé après la deuxième syllabe ou après la voyelle qui se prête le mieux à devenir la finale du mot nouveau; celle-ci reste intacte.

1⁰ Abrégés en *-o* [*-o*, *-os*, *-ot*, *-au*, *-eau*].

C'est le type le plus à la mode aujourd'hui, ce qui veut dire que c'est après la syllabe dont la voyelle est *-o-* que se fait de préférence la coupure; vu la popularité du type dissyllabique, un mot dont la deuxième syllabe comporte un *-o-* a plus qu'un autre la chance d'être abrégé.

a) Trisyllabes: *aéro*, *aristo*, *cabrio*, *collabo*, *corio*, *dactylo*, *gestio*, *lacrymo*, *météo*, *Sébasto*.

b) Dissyllabes: *astro*, *auto*, *biblo* < biblorapte, *bistro*, *braco*, *cablo*, *cabot*, *calo*, *calot*, *Catho*, *cazo*, *château*, *choco*, *chromo*, *clyso*, *colo*, *compos*, *cosmo*, *frigo*, *géo*, *kilo*, *labo*, *litho*, *loco*, *mano*, *mélo*, *mémo*, *métro*, *moto*, *perco*, *phéno*, *philo*, *photo*, *pichto*, *plato*, *porno*, *promo*, *radio*, *restau*, *rhéto*, *rosto*, *sténo*, *stylo*, *topo*, *trigo*, *typo*.

c) Monosyllabes: *co*, *pro*.

2⁰ Abrégés en *-on;* ce type n'est représenté que par les seuls mots *cocon* < co-conscrit et *colon* < colonel.

3⁰ Abrégés en *-i*:

Ce type qui se rencontre principalement dans des abrégés de deux syllabes, est aussi d'une certaine popularité. J'en ai noté les cas suivants:

a) Dissyllabes: *amphi*, *archi*, *arti*, *aspi*, *auxi*, *bibli*, *boni*, *cabi*, *cambri*, *capi*, *corri*, *culti*, *déci*, *dégui*, *funi*, *infi*, *maqui*, *maxi*, *mili*, *mini*, *misti*, *nossi*, *taxi*, *terri*, *Uni*.

b) Monosyllabes: *chi*, *phy*, *tri*.

[1] Dans les énumérations qui vont suivre j'omets quelques mots isolés qui doivent leur forme à la langue écrite.

4⁰ Abrégés en *-in*.

Dans ce groupe je n'ai à citer que les monosyllabes *prin* et *quin* ainsi que *coffin* < Coffinières et *zurlin* < Zurlinden.

5⁰ Abrégés en *-a*:

a) Trisyllabes: *cinéma*, *radia*.
b) Dissyllabes: *alpa*, *ana*, *bacha*, *bica*, *esca*, *fana*, *maca*, *manda*, *mata*, *méca*, *méga*, *merca*, *pana*, *rasta*, *rata*, *saccha*, *sana*, *sympa*.

6⁰ Abrégés en *é*, *è;* ce type ne se rencontre que dans des dissyllabes: *belvé*, *berzé*, *ciné*, *exté*, *géné*, *immé*, *inté*, *pédé*, *pélé*, *récré*, *stéré*, *télé*, *vété; impè*.

7⁰ Abrégés en *-u*: *cu; accu*, *surnu*.

B. L'abréviation s'accomplit par un simple changement de suffixe.

Cette catégorie comprend une série de mots dans lesquels un suffixe vocalique a été substitué à une syllabe terminée par une consonne prononcée; j'y compte aussi quelques mots où le changement de suffixe représente un raccourcissement par rapport à la graphie du mot. Ce n'est guère que la formation en *-o* qui entre en ligne de compte; la prépondérance de ce type constatée à propos de l'abréviation opérée sans changement de suffixe s'explique certainement par la popularité du suffixe *-o*, [*-o -ot*][1]; celui-ci qui joue dans la formation des abrégés le même rôle que le suéd. *-is* dans p. ex. *fotis* < fotograf, *jägis* < jägmästare, *kondis* < konditori, *kvaris* < kvarsittare, *markis* < marketenteri, *mjölis* < mjölnarmatte, *provis* < provkandidat, *maskis* < maskerad, etc., est d'un très grand emploi surtout pour former des termes de tendresse tels que *frérot* < frère, *Mado* < Madeleine, *Margot* < Marguerite, etc. De même que *-go*, suffixe familier à l'argot moderne qui abonde en formes telles que *Parigo(t)* < Paris, parisien, *Versigo* < Versailles, *spago* < spahi, *italgo* = italien, *labago* = là-bas, *mendigot* = mendiant, il est à la mode dès l'époque qui voit naître la tendance à déformer la finale des mots, tendance qui d'après Sainéan est à peine ébauchée dans l'argot ancien, mais qui à partir de 1850 prend une extension considérable. Tous les deux sont en jeu dans le groupe de mots appartenant à cette catégorie:

[1] Sur les raisons de la popularité de ce suffixe cf. Dauzat, *La langue française d'aujourd'hui* p. 64.

1⁰ Abrégés en *-o*:

a) De quatre syllabes: *possibilo, socialo.*

b) Trisyllabes: *anarcho, camaro, invalo, Montparno, musico, pédéro, pharmacot, populo, rototo, syphilo.*

c) Dissyllabes: *cyclo, fromlo, malo, mistro, typho, vélo* < véloce, *bagots, vesto(s).*

2⁰ Abrégés en *-co, -go(t): prusco, Pélago, Saint-Lago, sergot.*

3⁰ Abrégés en *-i: méchi.*

4⁰ Abrégés en *-gi: fromgi.*

5⁰ Abrégés en *-bi: chassbi, fourbi.*

C. La substitution de suffixe est jointe à la suppression d'une ou de plusieurs syllabes.

Dans cette catégorie, je n'ai à citer que des abrégés se terminant en *-o,* ce qui fait ressortir encore plus la productivité de ce suffixe. Il est frappant que dans la plupart des cas, *-o* remplace précisément les voyelles qui se présentent également à la finale des abrégés rentrant dans la première catégorie. J'adopte une division d'après la voyelle que remplace la nouvelle finale:

1⁰ *-o* substitué à *-i*: a) Trisyllabes: *apéro, familo, mobilo, mécano, stabilo.*
b) Dissyllabes: *biblo, cuiso.*

Le suffixe *-go* se retrouve dans *auxigo* < auxiliaire et *méningo.*

2⁰ *-o* substitué à *é, è: proprio; prolo, véto.*

3⁰ *-o* substitué à *-a*: a) Trisyllabes: *carburo, coloro, ventilo.*
b) Dissyllabes: *bachot, branco, coco, cuistot.*

Ajoutez encore *catau, cavalo* < cavalerie, *convalo, dico* et *vaguo,* où il n'y a pas une substitution directe d'une syllabe à une autre. A l'exception de ces mots ainsi que de *branco,* de *cuistot,* et de *familo, -o* remplace partout une voyelle libre. Dans ces derniers cas le suffixe est donc employé avec le plus de liberté.

Il me reste à dire quelques mots de la forme des abrégés en dehors de la finale. En général, on a gardé scrupuleusement le début ou la fin du mot tels quels, mais il arrive aussi que l'esprit mutilateur s'est joint à une disposition à modifier aussi le corps du mot. C'est cette tendance qui se manifeste dans les calembours examinés ci-dessus p. 19 et qui se présente encore dans la formation des termes dont *cuistot* et *piston* sont les abrégés. Comme

la plupart des cas présentant une substitution de suffixe, ces exemples appartiennent tous à l'argot des tranchées, qui très riche en jeux de mots et en calembours se plaît plus qu'aucun autre à toutes sortes de déformations des termes qui en font partie. C'est encore à l'imagination des soldats qu'on doit trois autres exemples de cette même tendance déformatrice, *rototo*, qui doit être une formation onomatopéique, ainsi que *cabi* et *cabot*, où la consonne médiale sourde du mot primitif a été remplacée par la consonne sonore correspondante.

En dehors de ces mots et du changement de préfixe que présente *délige* < diligence, forme due sans doute à une dissimilation, il n'y a guère que des modifications justifiées par la phonétique telles que le passage de *-z-* à *-s* de *souss* < sous-intendance, de *-g-* à *-k* dans *esque* < esgard et la dénasalisation que présente *rédam* < rédemption. Dans *coffin* et *zurlin* la finale s'est nasalisée d'une manière toute naturelle. *Impè* < impériale est dû certainement à l'état atone de l'*é*, qui le fait prononcer d'une façon un peu plus ouverte que sous l'accent tonique; dans *perpète* et *rendève*, l'*é* transporté dans une syllabe fermée, est tenu de se changer en *-e-* ouvert. Sur *absorb* < asorption voir Cohen p. 175. *Pélé* < pèlerine doit remonter à une prononciation populaire [pe:le:rin]. *Batingues* enfin s'est assimilé au type très populaire en *-ingue*, cf. ci-dessus p. 24.

Le genre de l'abrégé est toujours celui du terme primitif, masculin si celui-ci est masculin, féminin dans le cas opposé. Comme *automobile*, *auto* a les deux genres. Il n'y a que *rata* (m.) et *frigo* qui fassent exception à la règle. *Viande frigorifiée* qu'on sent derrière ce dernier mot, amène tout naturellement le genre féminin. Cependant on voit assez souvent *le frigo*, dû sans doute à l'analogie de *métro*, *aéro*, *radio* et d'autres mots d'un usage général. Le genre masculin de *rata* est peut-être dû à ce que les mots en *-a* sont ordinairement du masculin[1].

L'examen de la manière dont l'abrégement a frappé les mots simples nous a permis de fixer, pour cette formation, certains principes, dont quelques-uns s'appliquent également aux groupes de mots sujets à l'abréviation. Dans ce cas aussi, une tendance se fait fortement valoir à réduire ces groupes à deux syllabes. En dehors de pures juxta-positions telles que *sténo-dactylo*, les polysyllabes d'une part ainsi que d'autre part les monosyllabes sont peu nombreux et n'offrent pas de particularités. Le type en *-o*

[1] Cf. Nyrop, *Grammaire* III § 705.

revient aussi p. ex. dans *ana-patho, cassico*, *Saint-Lago*, mais n'a nullement la prépondérance que dans la catégorie des mots simples.

L'abréviation s'opère de plusieurs manières différentes. Dans quelques cas, il s'agit d'une simple apocope qui frappe la fin du groupe en question. Régulièrement, l'apocope doit laisser subsister au moins la première syllabe du dernier élément du groupe. Dans un certain nombre de mots, cependant, on est allé jusqu'à ne laisser intacte que la consonne initiale de cet élément; aux mots relevés plus haut p. 13 et p. 25 il faut ajouter ici *surse* < sur seize! ainsi que *rendem* appartenant à l'argot des voyous. Les autres mots rentrant dans cette catégorie sont: *bas-off*, *sous-off*, *cassico*, *ces mess*, *contre-app*, *demi-sup*, *étamaj*, *mêlé-cass*, *Mont-Valo*, *export-cass*, *Saint-Laz*, *sous-dern*, *souzin*.

Dans d'autres cas encore, l'abrégé résulte de deux apocopes dont l'une supprime la fin du premier élément du groupe, l'autre celle du dernier, p. ex.: *chass d'Af*, *bat d'Af*, *brig-four*, *cab-four*, *caf-conce*, *ana-patho*, *Boul-Ger*, *Boul-Mich*, *Délass com*, *démoc-soce*, *faub Saint-Germ*, *méd-aux*, *méd-op*, *jam de lav*, *Vel d'Hiv*. A cette série de mots, j'ajoute les trois suivants, résultant de la juxta-position de deux termes qui existent déjà séparément sous la forme abrégée: *auto-taxi*, *taxi-auto*, *sténo-dactylo*.

L'aphérèse seule se rencontre assez rarement; il n'y a que *chandail*, *chand de vin* et *chand d'habits* ainsi que *fifrits* < salsifis frits qui offrent des exemples de ce procédé. Celui-ci opère aussi combiné à l'apocope, témoin des termes tels que *margis*, *Boul-Mann* et *autobus*[1], rentrant dans une dernière catégorie d'abrégés, qui tout en gardant la fin du terme primitif ont subi ou bien l'apocope du premier élément combinée à un retranchement médial ou bien seulement cette dernière déformation. Le procédé est caractéristique des abrégés dus à la langue écrite; je cite: *marchef*, *lieu de vau*, *concours gal* et enfin *rédac chef*.

Pour compléter le tableau de ces formations, j'ajoute les trois termes suivants dus à la combinaison d'un mot déjà abrégé et d'un autre substantif: *Bull-Park*, *laziloff*, *chass-pattes*.

---

[1] *Autobus* est un »portmanteau word» résultant de la fusion de deux éléments dont il réunit le sens; cf. l'angl. *mobus* < mo[tor + omni]bus. Ce phénomène bien connu en anglais mais qui ne paraît pas en français jouir de la même popularité a été étudié par Bergström, *On blendings of synonymous or cognate expressions in English*, Lund 1906 et Pound, *Blends. Their relation to English word formation.* Anglistische Forschungen 1914.

Vocabulaire[1]

(Le nom ajouté entre crochets après certains abrégés désigne en général l'auteur qui m'a fourni la première indication du mot en question).

abs (f.) < absinthe [argot du peuple]; d'après Delvau créé par Guichardet et à l'époque de Delvau d'un emploi général; cité encore par Delesalle mais de nos jours tombé hors d'usage.

absorb < absorption [argot des polytechniciens]; sur le *-b* cf. Cohen p. 175.

accu < accumulateur [argot des ouvriers d'usines]; terme moderne.

---

[1] Dans ce vocabulaire, on ne trouvera pas les mots suivants qui tous ont été considérés par différents auteurs comme des abréviations mais pour lesquels il faut chercher à mon avis une autre origine:

Arcat [argot des malfaiteurs] = escroquerie commise par moyen d'une lettre écrite de prison pour extorquer de l'argent — cité par Delesalle et d'autres dans l'expression *monter un arcat* = écrire de prison pour demander une avance sur un trésor enfoui dont on promet de révéler la place, qui bien entendu n'existe pas — a été considéré comme l'abrégé de *arcane*; ainsi encore Nyrop, I § 522. La forme du dérivé est pourtant suspecte, et sans aucun doute, les deux mots sont absolument étranger l'un à l'autre. *Arcat* est un mot dialectal incorporé dans le langage des malfaiteurs à la suite de *arcassien*, avec le sens de «trompeur» «malin», cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 214, et dont se servent les malfaiteurs pour désigner celui qui se sert du moyen indiqué pour escroquer de l'argent. Dans ce même sens, *arcas(s)ien* est cité par Vidocq qui ne paraît cependant pas connaître *arcat*. Celui-ci appartient à différents dialectes et se trouve aussi en provençal, où il signifie «clôture de clayonnage pour empêcher le poisson de sortir d'un étang» (Mistral) — Je ne suis pas persuadé que Sainéan ait raison en rattachant *arcas(s)ien* au lat. arcus. A mon avis, lat. arca offre un point de départ plus naturel. Le prov. mod. *arco* désigne en effet, d'accord avec *arcat*, une digue en clayonnage ou un réservoir pour le poisson. Anciennement arca a pris le sens de «caisse», qui se retrouve aussi dans l'ital. et l'esp. *arca*. Cf. aussi l'expression argotique française *aller à l'arche* = chercher de l'argent. D'après cette étymologie, *arcas(s)ien* serait donc originairement celui qui d'une manière ou de l'autre, cherche à remplir son coffre, sa caisse. Parmi les voleurs, cela se fait toujours par des moyens frauduleux; pour eux, le mot a certainement été une trouvaille. Quand il s'est agi de trouver un terme pour désigner l'escroquerie que commettent les *arcas(s)iens*, on est tout naturellement tombé sur *arcat*.

D'après Rigaud et d'autres, *bé* = hotte de chiffonnier serait dû à une abréviation de *berri*. Selon ce qu'atteste M. Driesen, le connaisseur le plus parfait de cet argot, ce dernier mot n'appartient cependant pas à la langue parlée par les chiffonniers; c'est de l'argot écrit. Il s'impose d'autant plus de rejeter cette étymologie que le procédé d'abréviation ne paraît pas être en vogue parmi les chiffonniers. *Bé* serait donc un de ces mots argotiques dont l'étymologie reste encore à expliquer.

achar < acharnement [argot du peuple]; cité déjà par Vidocq; *d'achar* = avec acharnement, délibérément, etc., courant surtout dans l'expression *d'autor et d'achar* (voir *d'autor*); cf. en outre Sainéan, *Sources* II 215 et Bruant p. 8, 149.

Chic a été regardé comme l'abrégé de *chicane* (ainsi *Dict. Gén.*, *chic* et Nyrop, I § 522); j'ai pourtant peine à croire à cette dérivation, *chic* qui se rencontre dès le 17e siècle, étant antérieur à toute tendance d'abréviation, et le sens ne se conciliant que difficilement avec celui de *chicane*. L'allem. *schick* ne satisfait pas non plus; dans ce cas, on s'attendrait à des graphies témoignant de l'origine étrangère. Avec Körting, je préfère voir l'origine de ce terme si en vogue aujourd'hui dans l'esp. *chico* = petit. Le *chic* c'est pour moi originairement le menu, le détail, peut-être d'abord en terme d'art. En attribuant à *entendre le chic* (*Dict. Gén.* d'après Du Lorens, *Sat.* 12) le sens d'entendre par le menu, c'est-à-dire les détails, la finesse de qch, on me paraît pouvoir s'expliquer d'une manière assez claire le rapport sémantique demandé par cette étymologie. Elle tient compte aussi du sens de «subtilités», «finesses» que *chic* avait autrefois et qui paraît très ancien, cf. Littré. Avec cette explication, le *chic* moderne ne serait autre que celui qui se trouve dans l'expression *de chic en chic* = petit à petit, relevée dans *Dict. Gén.*

Fripe est considéré par Bruant comme une forme due à l'apocope de *friperie*, dont il porte le sens. Cependant, *fripe* doit être l'anc. fr. *frepe*, *ferpe*, etc., qui signifiait «frange», «chiffon» et qui correspondait à l'ital. et à l'espagn. *felpa*, sorte de peluche. Loin d'être l'abrégé de *friperie*, *fripe* en représente donc le radical. Tombé hors d'usage dans le langage ordinaire, le mot paraît être resté dans l'argot.

Pour *pante* = homme simple, facile à tromper, qui se trouve déjà dans le vocabulaire de Vidocq, je me range à l'avis de Sainéan, *Arg. anc.* p. 241, qui y voit un emprunt du provençal *panto*, *pantre* = rustre, pataud. Delvau, Larchey et Virmaître proposent de le dériver de *Pantin* = Paris, «les malfaiteurs des deux sexes considérant tout naturellement les Parisiens comme une proie excellente».

Pour *pogne* (f.) = main, force, je me range à l'avis de Sainéan, *Arg. anc.*, p. 221, qui le rapproche du norm. *poigne* = main. D'àprès Delvau et d'autres, ce serait l'abréviation de *poignet* (prononcé dans le peuple (pɔñe)); dans ce cas-là, le genre de l'abrégé resterait inexplicable, l'abréviatif prenant toujours le genre du terme dont il est dérivé.

Rade n'est probablement pas l'abrégé de *radis* ni de *radin* (Delvau, Virmaître) mais le terme primitif dont sont tirés ces mots ainsi que *radeau*, qui tous se trouvent chez Vidocq dans le sens de «tiroir de comptoir», «pièce de monnaie». Sainéan, *Arg. anc.* p. 255 cite *rade* parmi les termes d'origine obscure. En Anjou, on connaît en effet un mot *rade* = planchette qui sert à niveler la surface d'un boisseau de grain; c'est peut-être le nôtre, cf. Sainéan, *Sources* II p. 430.

Parmi les abréviations on trouve cités aussi les deux participes *fou* = foutu [*être fou* = être perdu] et *sui* = suivi, qui font partie du vocabulaire des malfaiteurs qui s'en sont probablement servi dans un but dissimulateur. Cepen-

admiss (f.) < admission [argot des polytechniciens, COHEN].

aéro (m.) < aréoplane [terme général]. L'*Aéro-club* = club des aéronautes; *aéro grec* = corneille, corbeau [armée de l'Orient], cf. DAUZAT, *Argot* p. 219.

aff (f.) < affaire; ce mot, relevé déjà par VIDOCQ, est certainement originaire de la langue des voleurs, où il désigne vol ou crime en voie d'exécution; *maquiller une aff* = comploter un mauvais coup; *marroner une aff* = manquer un vol; *amunche d'aff* = complice (DELESALLE); cf. l'exemple cité par LARCHEY d'après *La Patrie*, 2 mars 1852. — Au pluriel, *aff* < affaires = menstrues, appartient à l'argot des petites dames (DELVAU).

---

dant, ces participes ne doivent pas être considérés à proprement parler comme des abrégés. *Sui* existe tel quel dans les patois, cf. l'*Atlas linguistique*, carte n° 1716; cette forme doit donc être rangée simplement parmi les éléments dialecteaux qui font partie de l'argot des malfaiteurs. N'ayant pas retrouvé *fou* dans les patois, je suis porté à voir là-dedans une forme participiale refaite sur le présent ou l'impératif de ce verbe, cf. le nouvel infinitif du verbe *ficher* que présentent des phrases telles que: «vas tu m'*fiche* la paix», «veux tu me faire le plaisir de me *fiche* la paix», etc., Courteline *Lidoire et La Biscotte* p. 12, 17).

On ne trouvera pas non plus de formes tout accidentelles comme *mélanco* < mélancolique et *testa* < testament, cf. NYROP, *Grammaire* I § 522 Rem. 1.

Pour finir, je cite un certain nombre de mots qui figurent comme des abréviatifs dans les différents vocabulaires où sont puisés mes matériaux, mais qui sont en réalité des substantifs postverbaux:

boulange (f.), qui désigne l'action de pétrir ou ce qu'on boulange, est considéré par Nyrop, *Grammaire* I § 522 comme l'abrégé de *boulangerie;* formé directement sur le verbe *boulanger*, cf. LENÉ p. 111, DARMESTETER p. 50.

console (f.), qui dans l'argot du peuple désigne une espèce de jeu de dés — offrant donc à celui qui a perdu une certaine «consolation» — est d'après LARCHEY un raccourcissement de ce mot; substantif postverbal cité par LENÉ p. 112.

dèche (f.), qualifié par LARCHEY d'abréviation de *déchéance*, remonte directement à *déchoir*; cf. LENÉ p. 134.

invite (f.), terme de jeu, interprété par DELVAU comme l'abrégé de *invitation*, n'a rien à faire avec ce mot; dérive directement de *inviter*; cf. LENÉ p. 122.

prolonge (f.), enfin, est un terme courant dans l'argot des polytechniciens, où il signifie permission de minuit. M. COHEN rattache *prolonge* à *prolongation*. Cette explication se heurte cependant à la difficulté — signalée du reste par M. COHEN lui-même — que le dérivé présente une finale qui ne se retrouve pas dans le terme primitif, ce qui cadre très mal avec le caractère général des abréviatifs, cf. plus haut p. 29. *Prolonge* n'est certainement pas l'abrégé de *prolongation*; c'est sans doute le verbe *prolonger* qu'il faut voir là-dedans. *Prolonge* existe aussi dans le sens de «cordage servant à traîner les canons», «chariots à munitions», etc., emploi certainement bien connu des polytechniciens. L'adoption de notre terme constitue donc dans une certaine mesure un jeu de mots.

ag < agrément [argot du peuple]: «Payons-nous d'l'*ag* et fichons-nous du quart» (BRUANT).

alloc < allocation (aux femmes et parents des mobilisés) [argot militaire et terme populaire]; mot moderne.

alpa < alpaga [argot des commis des magasins de nouveautés, VILLATTE] = vêtement, paletot en étoffe de laine d'alpaga.

Ambass, les < (café des) Ambassadeurs (à Paris) [terme général].

amphi (m.) < amphithéâtre [argot des écoles, LARCHEY] = auditoire dans un établissement d'instruction quelconque et, par extension, cours, conférence, exposé verbal (fait dans l'amphithéâtre), ainsi que rassemblement, attroupement d'élèves, cf. DAUZAT, *Argot*, p. 207, et *L'argot de Saint-Cyr* p. 255. — De nos jours, *amphi* désigne aussi l'amphithéâtre d'une salle de théâtre, p. ex».: «Hier dans un grand théâtre des boulevards on lui remit un amphi» (dans un article de journal racontant l'aventure d'un soldat américain, août 1919). — A l'École polytechnique des composés tels que l'*amphi-dance* = le cours de dance, l'*amphi-Poinca* = le cours de M. Poincaré, sont fréquents, cf. COHEN p. 174.

ana < analyse [argot des polytechniciens, COHEN].

ana-patho < anatomie pathologique [argot des étudiants de médecine]. Ex.: «Venez me rejoindre au laboratoire d'*ana-patho*». Terme moderne.

anar < anarchiste [argot du bagne, BRUANT].

anarcho < anarchiste [langage familier, DELESALLE]; employé par Fr. Coppée dans une chanson citée par DELESALLE.

ance < ancien [argot des polytechniciens] = élève de première promotion à l'École polytechnique et à l'École de Saint-Cyr; cité déjà par VILLATTE qui ajoute un renvoi au *Matin* 20.10 1884.

apéro < apéritif [terme général]. Ex.: «Allons prendr' l'*apéro*; on va prendr' l'*apéro*». Abrégé une deuxième fois en *apé*. Mots d'aujourd'hui.

applic < application [argot des polytechniciens, COHEN).

arce < arçon [argot des malfaiteurs] = signal (BRUANT). — *Arçon* désigne le signe de reconnaissance entre les voleurs, appelé aussi *accent*. De nos jours, il s'exécute en crachant avec bruit en décrivant avec le pouce droit sur la joue un demi-cercle ou *arçon* (= petit arc), cf. SAINÉAN, *Arg. anc.* p. 65.

archi < architecture [argot des polytechniciens, Cohen].

aristo < aristocrate; d'après Delvau, créé en 1848 par les faubouriens, cf. ci-dessus p. 9. — *Aristo* garde toujours un sens péjoratif, p. ex.: *Faire l'aristo, un tas d'aristos.* Dans leur journal, les frères Goncourt écrivent le 21.4 1871; «Le délaissement dans lequel les femmes *aristo* laissent leurs enfants.»

arti (f.) < artillerie [argot des polytechniciens, Cohen].

as dans *passer* ou *courir à l'as* = ne pas toucher sa part, sa paye, *tomber à l'as* = être perdu de vue, etc., cf. Esnault [argot des tranchées]; *bouffer à l'as* = jeûner. Larchey le tire de *as* (de cartes), symbole de petite valeur, et suppose que le premier sens est «n'avoir qu'un sou». Je me range cependant à l'avis de M. Esnault qui le rapproche du verbe *s'astiquer* = mettre en état (le fourniment militaire), en supposant une forme première **passer à l'astic* ou **à l'astiquage* qui correspond, en ce qui concerne le sens, à p ex. *se brosser le ventre* = ne pas avoir à manger.

aspi < aspirant [argot des tranchées] = grade entre adjudant et sous-lieutenant. Mot d'aujourd'hui.

assoce < associée [argot des couturières, Villatte]; cf. ci-dessus p. 16.

astro < astronomie [argot des polytechniciens, Cohen].

auto (m. et f.) < automobile [terme général]. Cf.: «Un déraillement a obligé ce matin M. Clémenceau à prendre *un auto*» (Rubrique de journal). «Un tramway Vitry-Concorde a tamponné hier quai Saint-Bernard *une auto* militaire du 2e groupe d'aviation de Villacoublay» (Article de journal).

autobus < automobile + omnibus [terme général]; sur les différentes significations qu'a prises ce mot dans l'argot des tranchées cf. p. 15; cf. aussi p. 30. M. Nyrop parle de ce mot, *Grammaire* IV § 78 Rem.

autotaxi (m.) < automobile + taximètre [terme général]; aussi *taxiauto, taxauto.*

auto(r) < autorité [argot du peuple]; cité déjà par Vidocq. *Faire de l'autor* = être autoritaire (Bruant). — *D'auto(r)* = avec autorité, délibérément, etc. Ex.: «Il a *d'auto* chipé la salle» (Bruant). Cf. la phrase suivante que E. Sue met dans la bouche de La

Chouette dans *Les mystères de Paris*: «Dis donc, fourline, la première fois que nous trouverons la Pégriotte, faudra l'emmener *d'autor* (= avec force) — *Jouer d'autor* = jouer d'autorité, sans aller aux cartes [argot des joueurs d'écarté, Larchey]. Ordinairement on joint les deux termes *d'autor* et *d'achar*, employés ensemble en terme de jeu dans le sens indiqué. L'expression *d'autor et d'achar*, citée aussi par Delvau, Rigaud et d'autres, signifie également «avec grand acharnement», «sans répliquer», «en grande hâte». Ex.: «J'applaudis *d'achar et d'autor*» (Bruant).

auxi < (soldat) auxiliaire [argot des tranchées]; mot d'aujourd'hui.

auxigo < auxiliaire [argot du peuple]: «C'est des gonces quand i's sont dans l'ballon, i's cherchent à s'faire employer *auxigos*, pour êt' bien avec les gâfes (Bruant).

bac < baccarat [argot des petites dames, Delvau]. Larchey en cite un exemple datant du milieu du siècle dernier (A. Second). *Tailler un bac* = jouer au baccarat (Delesalle).

bac < baccalauréat [argot des écoles]; cité d'abord par Larchey; *bibac* voir *bachot.*

bacha < Bacharach [argot des polytechniciens] = cours d'allemand, d'après le nom du professeur d'allemand, M. Bacharach; de nos jours tombé hors d'usage, cf. Cohen p. 179, 189.

bachot < baccalauréat sous l'influence de bachelier [argot des écoles, Delvau, Rigaud]; de nos jours terme général signifiant baccalauréat aussi bien que bachelier; désigne de même l'école préparatoire au baccalauréat et l'aspirant bachelier. Ex.: *Il a son bachot. Un petit bachot.* — *Bibachot* = deux fois (bis) bachelier (bachelier ès lettres et ès sciences); de même *bibac.* Ces deux derniers mots sont cités d'abord par Larchey, Suppl.[1] — Sur *bachot* on a formé le verbe *bachoter* = préparer son baccalauréat ou préparer qn au baccalauréat, et le substantif *bachotier* = préparateur au baccalauréat (Rodhe).

bagots < bagages [argot des porteurs et du peuple]: *faire des bagots* = décharger et monter des bagages; mot d'aujourd'hui.

---

[1] Sur les mots *bac* et *bachot* voir Rodhe, *Essais* I p. 70 et Bosson, *Guy de Maupassant* p. 137.

— Sur cette abréviation on a formé le verbe (*se*) *bagoter* = marcher, errer, employé aussi par les soldats, ainsi que le subst. *bagotier*, cf. SAINÉAN, *Argot des tranchées* p. 32 et ESNAULT. — *Bag*, qui s'emploie dans le même sens, doit être un emprunt à l'anglais.

bas-off, bazof < bas-officier [argot des polytechniciens] = adjudant sous-officier de l'École polytechnique; le mot est employé aussi à Saint-Cyr pour désigner l'adjudant du cadre, cf. *L'argot de Saint-Cyr* p. 362. RIGAUD en cite un exemple emprunté à Maizeroy, *La vie moderne*, le 15 sept. 1879.

bat d'Af, les (f.) < les bataillons d'Afrique [argot militaire]: «Ah! l'pauv' frangin, c' qu'on t' l'a envoyé chez les Arbis, aux *bat d'Af* avec les joyeux (BRUANT). Prononcé aussi *badaf*.

bath < batif [argot des malfaiteurs, VIDOCQ]; cf. SAINÉAN *Arg. anc.* pp. 50, 293 = remarquablement beau ou bon ou agréable; au temps de DELVAU, *bath* était une expression courante dans le demi-monde; de nos jours on l'entend un peu partout.

Batingues, les < les Batignolles [argot du peuple], *Pêle-mêle*, 7. 6 1920; sur la forme cf. ci-dessus p. 29.

bâton < bataillon (écrit bat [on]) [argot militaire]; cf. ci-dessus p. 18. *Père-baton* = chef de bataillon [DAUZAT]. Termes modernes.

belvé < belvédère [argot des polytechniciens, COHEN].

bénef < bénéfice [argot des bohêmes et du peuple, DELVAU]. LARCHEY en cite un exemple datant du milieu du 19e siècle (A. Second). BOSSON At. — *Mange-bénef* (m.) [RIGAUD] = dissipateur.

berzé < Berzélius [argot des polytechniciens] = horloge, montre. Une légende unit dans une même aventure le physicien Berzélius et la grande horloge de l'École polyt., cf. COHEN p. 180 et l'ouvrage de M. M. LÉVY et PINET, qui malheureusement n'a pas été à ma disposition.

bibli, biblo (f.) < bibliothèque [argot des écoles]. RIGAUD cite les deux formes, LARCHEY ne paraît connaître que la première.

biblo(m.) < biblorapte [argot des bureaux] = classeur de lettres. Terme moderne.

bica < bicarré [argot des polytechniciens] = candidat à l'École polytechnique, cf. COHEN p. 181.

bicot < arbico(t) [argot militaire et du peuple, BRUANT] = arabe; *arbico(t)* = arabe d'Algérie est le diminutif de *arbi*, déformation de *arabe* à l'aide du suffixe populaire *-bi:* cf. *chassbi*. Dans le récit d'un combat en Algérie, inséré dans l'*Écho de Paris* le 24 janv. 1920, la phrase suivante est mise dans la bouche d'un caporal (il s'agit du nombre des arabes asaillants): «300 mais des *bicots*, ça ne compte pas». Cf. aussi DAUZAT, *Argot* p. 229.

qif < bifteck [argot des garçons de restaurant]; l'emploi de cet abrégé paraît restreint au Midi.

biff < biffin [argot des tranchées] = fantassin de ligne. Terme moderne. La *biffe* = l'infanterie: «Il s'est engagé dans la *biffe* pour trois berges» (BRUANT).

bifur < bifurcation [argot des employés de chemin de fer]. Dans le Jura, sur une petite ligne départementale, on a donné le nom de *Gare de Bifur* à une gare installée près d'une bifurcation; tout le pays s'appelle aujourd'hui *Bifur*.

bigor < bigorneau [argot des soldats] = artilleur de marine. Sur l'origine de *bigorneau* dans ce sens, voir ESNAULT, d'après qui l'abrégé aurait été usuel à Brest dès 1885. En usage aussi à l'École polytechnique, cf. COHEN p. 176. — Sur *bigor* on a formé *bigorre* (f.) = artillerie de marine.

binaise (f.) < combinaise < combinaison [argot des tranchées, ESNAULT] = plan habile. D'après un exemple cité par VIRMAÎTRE l'abrégé paraît avoir appartenu avant la guerre à l'argot du peuple.

binet < cabinet [argot des polytechniciens, COHEN]. *Binet de ser* < cabinet de service, dans le même argot.

bistro(c) < mastroquet = marchand de vin, déformation sous l'influence de termes plus ou moins argotiques tels que *bibine* = buvette, *biberon*, *bibard*, *bibassier* = buveur, tous reproduisant la syllabe initiale du lat. BIBERE. *Mastroquet* a été abrégé en *mastroc*, d'où d'abord *bistroc* (BRUANT) par la déformation signalée. La tendance à terminer les abrégés par une voyelle accentuée et notamment par — *o* (cf. ci-dessus p. 26) a amené la forme *bistro*, employée par Méténier dès 1885. *Bistro* passé en terme général, jouit de nos jours d'une très grande popularité. — D'après VIRMAÎTRE, on dirait aussi, dans l'argot du peuple, des petits commis des magasins de nouveautés qu'ils sont des *bistros*. — On trouve aussi la forme *bistrot*, d'où au

fém. *bistrote*, p. ex.: «il était occupé à chatouiller de loin le creux de la main de la *bistrote* (Dorgelès, *Les croix de bois* p. 188).

bit < habit [argot des polytechniciens, Cohen].

bleau < (élève de l'École d'application et d'artillerie de) Fontainebleau [argot des écoles]; cité déjà par Villatte (1890).

boc < boccard (Sainéan; d'autres écrivent *bocard*) = mauvais lieu habité par des femmes de mauvaise vie, aussi café, débit de boisson. L'abrégé, qui est cité d'abord par Delvau, paraît appartenir à l'argot du peuple et des soldats; il se trouve encore dans le lexique de Bruant, qui le qualifie de vieilli.

boche < caboche: allemand (?) = allemand; ce mot originaire de l'argot du peuple et qui depuis la guerre est passé en terme général, a suscité toute une littérature, cf. Elise Richter, *Z. f. neufr. Spr. u. Litt.*, t. 45 p. 121 et suiv., Stenhagen, p. I, Esnault (qui le dérive de *alboche*), Sainéan, *Arg. des tranchées* p. 9, etc.

bonime < boniment (dérivé de *bonnir* = parler) [argot du peuple] = discours, annonce verbale d'un spectacle, racontars, etc.; abrégé une deuxième fois en *boni*, cf. Nyrop I § 522.

bougnat (f. *bougnate*) < charbougnat [argot du peuple] = charbonnier, dont *charbougnat* est la forme auvergnate. Le terme doit son origine à ce que les charbonniers de Paris sont en général d'Auvergne. *Bougnat* est cité par Virmaître, d'après qui le terme aurait été créé vers la fin du siècle dernier. — Abrégé une deuxième fois en *bougne*.

boule < bouledogue [argot des voyous]; cité par Bruant.

Boul-Ger < Boulevard Saint-Germain. Cette abréviation comme les autres abrégés des noms de boulevards doit être créée d'après *Boul-Mich*, qui paraît le plus ancien. *Boul-Ger* est cité d'abord par Larchey. Terme courant.

Boul-Mann < Boulevard Haussmann; cf. ci-dessus et p. 30.

Boul-Mich < Boulevard Saint-Michel [argot des étudiants]; courant au temps de Rigaud; cf. p. 9.

bouret < tabouret [argot des polytechniciens, Cohen].

braco < braconnier [argot du peuple, Bruant]; mis dans la bouche d'un bûcheron par Bazin, *Lé blé qui lève* p. 3.

branco < brancardier [argot des soldats]. Ex.: «On avait nos deux paquets de pansements et les *brancos* nous en ont encore balancé z'un» (Barbusse, *Le feu* p. 59). Mot d'aujourd'hui.

brig-four < brigadier-fourrier [argot militaire]; cité déjà par Rigaud, d'après qui le mot serait un terme employé par les soldats de cavalerie. Sur l'origine cf. plus haut p. 17.

brousse < cambrousse [argot du peuple] = campagne. Ex.: «On avait dit qu'on s'offrirait un bon coup d'rigolade dans la *brousse*» (Bruant). — *Cambrousse* est emprunté aux patois provençaux, cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 245.

bulg(ue) < bulgare [argot de l'armée de l'Orient]; aussi *boulg*, abréviation de ce même mot prononcé à l'orientale, cf. Dauzat, *Argot* p. 229.

Bull(- Park) < (le jardin) Bullier [argot des étudiants, Delvau]; doit être formé sur le modèle de l'angl. *Hyde Park*, etc.

bus < autobus ou omnibus [terme général]; «on a pris *l'bus* pour nos trois flèches» (Bruant). Rodhe, *Essais* p. 71, aF. — Dans l'argot du peuple, *bus* désigne la voiture publique (Bruant).

cab, cabot < cabotin [argot des faubouriens, Delvau]. Ex.: «porter secours à ces mauvais *cabots* (*Journal* des Goncourt 1.2 1866). Sur le sens du mot *cabotin* voir Rodhe, *Essais* p. 64.

cab(e) (m.) < cabot [argot des malfaiteurs, Vidocq] = chien. Sur ce mot voir Sainéan, *Arg. anc.* p. 48, 215 et Taube p. 11.

cab-four < caporal-fourrier [argot militaire]; ce terme que je ne trouve cité que par Déchelette et Esnault, a dû être créé sur le modèle de *brig-four*, plus ancien, cf. ci-dessus p. 17.

cabi < capitaine [argot des soldats].

cablo < cablogramme [terme général]; mot moderne, cf. p. 17.

cabo(t) < caporal [argot des soldats, Rigaud]. Dans l'argot des tranchées, on connaît les composés suivants: *cabot-graillon (graillon* nom argotique de cuisinière malpropre) et *cabo-rata* = caporal d'ordinaire, ainsi que *cabo-cuisto* (Esnault). Bruant connaît aussi les formes *cabji*, cf. ci-déssous *fromgi*, et *cab*, p. ex. *cab à la tisane*, *cab au copahu* = caporal d'infirmerie.

cabrio < cabriolet [argot du peuple] = chapeau de femme d'une certaine forme qui ne se porte plus; cité par Villatte. D'après Virmaître qui ne paraît pas connaître l'abrégé, allusion à la forme de capote d'un cabriolet. Tombé hors d'usage de nos jours.

caf-conce < café concert [argot du peuple]; terme d'aujourd'hui.

calic < calicot [Villatte]; doit être tombé hors d'usage de nos jours.

calo < calorifère [argot des polytechniciens, Cohen].

calot < calotin [argot des voyous, Villatte] = prêtre (terme de mépris); paraît être tombé hors d'usage de nos jours.

camaro < camarade [argot des faubouriens, Delvau]; se trouve aussi dans les vocabulaires de Rigaud, de Larchey et de Virmaître; Larchey en cite un exemple de 1859.

cambri < cambrioleur [argot des voleurs?] = dévaliseur d'habitations: «c'était la crème: rien qu' des broches et des *cambris.* Ah! c'tte soce!» (Bruant)

campe (f.) < campagne [argot des malfaiteurs, Delesalle] < campagne, pays.

can < canon dans l'expression *prendre un can sur le comp* [argot du peuple, Villatte] = boire un verre de vin debout au bar (comptoir); *compte* pour *comptoir* est cité par Bruant.

capi, capite < capitaine [argot militaire] = capitaine. — Dans l'argot de Saint-Cyr, *capite,* désigne un officier de service à l'école; de ce milieu, il s'est probablement répandu dans l'armée et a subi une deuxième abréviation en *capi.*

carburo < carburateur [argot des ouvriers d'usines]; terme d'aujourd'hui.

case < casino [argot du peuple]; cité par Villatte et Bruant.

casert < casernement [argot des polytechniciens]; le *-t* n'est pas prononcé, cf. Cohen p. 176.

cassico < cassis cognac [argot des soldats] = mélange de cassis et de cognac; appartient aux termes militaires communiqués à Larchey par Palat, officier de l'armée d'Afrique. — Aussi *cassis-cogne: Voix de cassis-cogne* = enrouement résultant de libations (Bruant).

catau < Catherine [argot du peuple, Villatte] = femme de mauvaises mœurs; on connaît aussi les formes *cateau, cato, catin* et *catiche.* Bruant écrit *catho, cathau.* — Dans l'argot des enfants, *catin* a le sens de »poupée«.

Catho, la < (l'Université) catholique [argot des écoles]; cf. p. 13.

cavalo [m. ou f.] < cavalier, cavalerie [argot du peuple] = cavalier, cavalerie; dans les deux sens cité par Bruant.

cazo < cazoar [argot de Saint-Cyr] = le plumet de la galette de S. C. (Bruant).

ces mess < ces messieurs [argot des malfaiteurs] = les agents de police; ce terme appartient à ceux communiqués à Larchey par le docteur Lamblin; l'abrégé date donc certainement de la première moitié du 19[e] siècle; sans se douter de son origine, un journal du 3 octobre 1882 a dit que les malfaiteurs de cette époque attribuaient le nom de *Cémaisse,* qui est évidemment notre abréviation, au commissaire de police (Larchey, Suppl. p. xiii).

champe < champagne; cité par Delvau, d'après qui cet abrégé fait partie du vocabulaire du demi-monde [argot de Breda-Street]; l'abrégé est connu aussi de Bruant.

chand (f.-**e**) < marchand(e) [argot du peuple] = marchand(e); ne paraît s'employer qu'avec complément: *Chand de vin* = bistro, cabaretier, cité par Villatte, Delesalle et Bruant; ce dernier en cite l'exemple suivant: «D'ordinaire, dans les expéditions de ce genre, les agents ont la ressource classique du *chand de vin*» (Goron). *Chand d'habits* = marchand d'habits, cité par Villatte d'après M. Willy, collaborateur au Gil Blas, et connu aussi de Delesalle. Dans un petit extrait d'un poëme de R. Ponchon, cité par Bruant p. 307, on trouve enfin dans le vers suivant un troisième emploi de *chand:* «Chez le *chand de crayons* nommé Bureau Mangin.»

chandail < marchand d'ail [argot du peuple, passé en terme général] = sorte de veste ajustée, ou maillot de laine ou de coton, (suéd. *olle*), porté d'abord par les marchands résidant aux Halles. Nom généralement adopté aujourd'hui et qui figure même dans les catalogues des maisons de nouveautés. — Sur l'histoire de ce mot, cf. Sainéan, *Arg. des tranch.* p. 26; cf. aussi Stenhagen p. VII.

chassbi < chasseur + le suffixe *-bi,* le même qu'on a dans *arbi* (de *arabe*), *fourbi* (de *fourrier*) et d'autres mots populaires. Je préfère cette explication proposée par Esnault à celle de Dauzat, d'après qui *chass(e)bi* < chasseur + biffin. Pour la

discussion de l'étymologie de ce mot appartenant à l'argot des tranchées, ainsi que des différentes significations qu'il a prises dans la langue des soldats (chasseur alpin, chasseur à pied, avion de chasse, etc.) voir ESNAULT, *chassbi.*

chass d'Af < chasseur d'Afrique [argot militaire]; cité par VILLATTE d'après un roman paru en 1883; il est connu aussi de DÉCHELETTE mais ne se trouve pas dans le vocabulaire d'ESNAULT.

chasse-pattes (m.) < chasseur à pied [argot des tranchées]; substitution de *patte pied* dans une forme *chass.-pied* due aux abréviations sur registres (ESNAULT). DAUZAT, *Argot,* écrit *chass' bat'.*

château < châteaubriand [terme général orginaire sans doute de l'argot des garçons de restaurant].

chi (f.) < chimie [argot des polytechniciens, COHEN].

choco (m.) < chocolat [argot des polytechniciens, COHEN].

chromo (f.) < chromolithographie [argot des ouvriers d'imprimerie].

ciné < **cinéma** (m.) < (théâtre) cinématographique [termes généraux]. Le terme le plus usité doit être *cinéma*, dont *ciné* est une deuxième abréviation qu'on voit assez souvent aujourd'hui. «Paris sans 'cinés' ni music-halls» (rubrique de journal à l'occasion de la grève des employés de ces établissements, sept. 1919). Le *Ciné-Opéra*, théâtre cinématographique bien connu à Paris. Cf. «*Ciné Ma*x Linder», annonce renfermant évidemment un jeu de mots et qui se voit tous les jours dans les journaux de Paris. La forme *cinémato* citée par DAUZAT, *La langue fr. d'aujourd'hui,* ne devrait guère être usitée aujourd'hui. — Dans l'argot des tranchées, *cinéma* prend les sens de «bataille», de «bordel» et de »chiqué», «tape-à-l'œil», voir ESNAULT, *cinéma.*

cipal < (garde) municipal [argot des voyous et du peuple]; cité d'abord par DELVAU. VIRMAÎTRE donne ce petit bout d'une chanson populaire: «Il est franc et loyal, Y craint pas *le cipal*». De nos jours, *les cipaux* = les gardes municipaux = la garde républicaine est d'un usage courant. — *La cipale* = la piste municipale du bois de Vincennes, l'*Auto* 1. 6 1920.

clyso < clysopompe [argot des hôpitaux militaires, DAUZAT] = infirmier qui apporte cet appareil.

co < conscrit dans l'expression *un petit co* [argot des élèves de Saint-Cyr] = élève de première année. Dérivé fautivement de *copain* par Villatte, qui cite le mot d'après le roman de Max Aubray, *Le 145ᵉ Régiment.*

coco < cocaïne [terme général]. Est-ce là l'origine de *coco* pris dans le sens de «eau de vie» (Rigaud), d'où dans l'argot des tranchées «essence de pétrole» et par métonymie «aviateur»? Cf. Esnault, *coco.*

cocon < co-conscrit [argot des polytechniciens] = camarade de la même année; pour la dérivation de cet abrégé, je m'en rapporte à M. Cohen, qui cependant ne la cite qu'avec une certaine hésitation. Sur les dérivés de ce mot, voir Cohen p. 188.

coeff < coefficient [argot des polytechniciens, Cohen]; cf. ci-dessus p. 18.

coffin < Coffinières, général [argot des polytechniciens] = armoire, commode; cf. Cohen p. 179.

cogne < cognac [argot du peuple, Rigaud]; s'emploie, par extension, pour toutes les eaux-de-vie: *Prendre un petit cogne* = un petit verre; *verre de cogne* est employé par Huysmans, *Marthe.* — Sur *cogne* au sens de «gendarme», «agent de police», proprement celui qui cogne ou tape, voir Sainéan *Arg. anc.* p. 87.

collabo < collaborateur; cité par Larchey et employé par Commerson en 1875.

colo(n) < colonel [argot des soldats]; employé aussi par les polytechniciens, cf. Cohen. L'abrégé est cité d'abord par Rigaud. Probablement, *colo* est la première forme abrégée, d'où *colon* a été tiré par un jeu de mots tout indiqué. *Mon colon* = mon cher ami, mon poteau (Larousse, *Dict. des termes mil.).*

coloro < coloration [argot des tranchées] = vin; cf. Dauzat, *Argot* p. 93.

combine < combinaison [terme général]. «La combine! Mot nouveau, lancé surtout pendant la guerre et voulant dire bien des choses, ordinairement malpropres; il est en vogue aussi bien dans la société des apaches que dans les salons de l'aristocratie. — Chacun cherche une combine, c'est-à-dire le moyen de vendre quelque chose en y gagnant beaucoup sans regarder d'où vient la marchandise ni vérifier la moralité du vendeur . . . . — Combine, voilà le mot à la mode; sans la combine pas de commerce; rien. Il faut en passer par là si l'on veut un

article quelconque, que ce soit un pneu ou un paquet de tabac; il faut la combine» (Henri Bourdon dans *Havre-Automobile*, 1919). D'après ESNAULT, *combine*, p. ex. *marcher dans la combine* = être du complot, était usuel à Paris et à Nantes dès 1911. — En dehors de «plan habile» il désigne aussi, dans la langue des soldats, un costume de vol, vêtant les bras et les jambes d'une seule tenue (ESNAULT), chacun de ces deux sens sortant du sens correspondant de *combinaison*.

combinaise voir *binaise* et *combine*.

come < commerce [argot des voyous, DELVAU]; cité déjà par VIDOCQ.

come < comite [argot des malfaiteurs] = officier de galères; cité par LARCHEY, VILLATTE et BRUANT. LITTRÉ qui fait figurer ce mot dans son dictionnaire, paraît le tirer du lat. COMES, en remarquant que c'est le synonyme de *comite*, dont il est une forme plus régulière. — De même, *sous-come*, grade inférieur dans le même corps, cf. BRUANT p. 240.

comm if, comif < comme il (prononcé: i) faut [argot des ouvriers et du peuple] = distingué: «C'est à côté des fortifs,
On n'y voit pas d'gens *commifs*
Qui sent l'musque» (BRUANT).

L'abréviation se trouve pour la première fois dans le dictionnaire de RIGAUD, qui la cite sous cette forme: «T'as rien l'air *comme if*.»

commiss < commission [argot des polytechniciens, COHEN].

comp < comptoir; voir *can*.

compos (f.) (l'*s* ne se prononce pas) < composition [argot des écoles]. Ex.: *compos de philo*, *compos de math*; cité par LARCHEY qui cependant écrit *compose*.

concours gal < concours général (écrit: g^al^) [argot des écoles]; cf. ci-dessus p. 18.

condice, condisse < condition [argot du peuple]; relevé par BRUANT dans le sens de «logement».

consom(m) < consommation [argot du peuple, DELVAU, RIGAUD]; LARCHEY en cite deux exemples empruntés à Mornand et à Boué de Villiers; de nos jours cité par BRUANT.

contre-app < contre-appel [argot des polytechniciens]; cf. COHEN p. 192.

convalo (f.) < convalescence [argot des tranchées]. Ex.: «Après l'hosteau (= hôpital) on m'a mis *en convalo*» (Benjamin, *Gaspard* p. 293). Employé aussi par Barbusse et d'autres, cf. ESNAULT.

converse < conversation [argot du peuple]. «Il m'a tenu une *converse* de plus d'une plombe». *Faire à la converse* = voler en conversant (BRUANT).

cope < copie [argot des typographes, DELVAU] = manuscrit. Ex.: *Avoir de la cope* = avoir un manuscrit à composer; cf. p. 19.

copé (f.), **copette** (dém.) < coopérative [argot des tranchées]. Ex.: «Est-ce le vin de la *copé* ou du bistro?» (Question de grand intérêt pour le soldat, celui-là étant vendu 20 à 25 sous, celui-ci 30 à 35 sous par litre). Le projet de créer au Palais-Bourbon une coopérative et un restaurant est annoncé par l'*Écho de Paris* (13.1 1920) dans les termes suivants: «La 'coopé' et le grill-room du Palais-Bourbon (rubrique)..... Environ 275 députés se sont dès à présent fait inscrire sur la liste des futurs membres de la 'coopé' de la Chambre». — Avant la guerre employé en Suisse.

corio < Coriolis [argot des polytechniciens] = fontaine de salle. Le général Coriolis, étant chef de l'École polytechnique, y a fait installer des fontaines, d'où ce terme. Dans le même argot, *hypercorio* = couvercle du *corio*, *hypocorio* = réservoir placé sous le *corio*, cf. COHEN p. 178.

corri < corridor [argot des polytechniciens, RIGAUD, et des écoles], cf. COHEN p. 175.

cosmo (f.) < cosmographie [argot des écoles, LARCHEY, Suppl.].

croc < escroc [argot des voyous et du peuple]; se trouve dans tous les lexiques d'argot; cité même par LITTRÉ qui remarque expressément qu'il considère *croc* comme une corruption du mot *escroc*.

croch < crochet, voir *neg*.

[**croche, crocher** < accroche, accrocher].[1]

[1] *Crocher* [argot des voleurs] = saisir, pincer, cf. SAINÉAN, *Arg. anc.* p. 125. Rigaud connaît aussi le subst. *croche* = main, qu'il tire de *accroche*. Si le subst. a existé, je voudrais l'expliquer par un passage *l'accroche* (l'impér. du verbe *accrocher* substantivé, cf. *accroche-cœurs* = boucle de cheveux) > *la croche*; cur se subst. on aurait ensuite formé le verbe *crocher*.

cu < cumulus [argot militaire], dans les composés *cirro-cu* et *alto-cu* désignant certaines formes de nuages (Esnault); cf. p. 18.

cuir < cuirassier [argot militaire]; cf. ci-dessus p. 18.

cuiso < cuisinier (militaire) [argot des tranchées]; d'après Esnault d'un emploi beaucoup plus rare que le suivant, qui probablement en est le prototype; terme d'aujourd'hui.

cuisto(t), cuistau [graphie due sans doute à *restau(rateur)*] < cuistancier [argot des soldats]; *cuistancier* est à *cuistance* comme *cuisinier* à *cuisine*, et *cuistance*, à son tour, dérivé libre de *cuisine*, est suffixé comme ses synonymes *béquetance* et *croustance* (Esnault). D'après Esnault, *cuisto(t)* aurait été créé vers 1894. Au fém. *cuistote* = cuisinière.

culti < cultivateur [argot des tranchées]. Mot d'aujourd'hui, rare.

cyclo < cycliste [argot des tranchées, Esnault]. Terme d'aujourd'hui.

dactylo < 1) dactylographe (m. ou f. d'après le sexe de la personne dont il s'agit) 2) dactylographie (f.) [terme général]. Ex.: *Pauvres petites dactylos* (l'*Intransigeant*, août 1919); cf. en outre *sténo*.

dauffe, doffe < dauphin [argot des malfaiteurs, Vidocq] = pince, coutre. *Daufe* se trouve déjà dans le *Rat du Châtelet* (1790) et paraît être le premier exemple du phénomène de l'apocope. Cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 48; cité encore par Delesalle et Bruant

déci (f.) < décision [argot des polytechniciens, Cohen].

dégui (m.) < déguisement [argot des voleurs, Delvau]; déjà dans le vocabulaire de Vidocq, cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 49; cité par Delesalle sous la forme *déguis.*

Délass com, les < théâtre des Délassements comiques [argot du demi-monde, Delvau]. Ce théâtre fut supprimé en 1866 ou en 1867, à la suite de quoi le nom tomba en désuétude.

délige < diligence [argot des voyous, Delvau]; cité déjà par Vidocq, cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 49.

demi-sup (m.) < demi(-bouteille de vin) supérieur [argot du peuple, Delesalle].

démoc, démoc-soce < démocrate, démocrate-socialiste [argot du peuple, Delvau]; «Nous savons que la Patti affectait un dédain

tout aristocratique — avant d'être Mme Nicolas, elle était marquise, s'il vous plaît! pour notre France de *démocs-socs* (E. Lepelletier). Larchey en cite un exemple d'après un ouvrage de Chenu paru en 1848; cf. ci-dessus p. 17.

der < dernier [argot des enfants, Delvau]; cf. G. Paris, *Romania* t. XVII p. 101 et Nyrop I § 519 D'après Jaubert, *Glossaire du Centre* II 211, M. Nyrop cite aussi la forme *dergne.* — Dans Dorgelès, *Les croix de bois* p. 199, je lis la phrase suivante: «Eux, fanfarons, s'étaient remis à boire: la tournée du gagnant, puis 'le dernier', puis *'le der des der'* ....» L'expression est évidemment prise dans le langage enfantin.

des (f.) < (géométrie) descriptive [argot des écoles]; abreviation courante surtout dans la classe des mathématiques. Mot d'aujourd'hui.

dico < dictionnaire [argot des écoles].

dif < difficile [argot du peuple]: «c'est pourtant pas si *dif* que ça d'gratter du jambonneau.» (Bruant). *Pas dif* = facile.

distrib(e) (f.) < distribution [argot militaire]. Employé couramment par R. Dorgelès dans *Les croix de bois* p. ex.: «Un gars qui débarque, qui croit que les carottes ça pousse chez le fruitier, c'est tout ce que tu trouves pour envoyer aux *distribes*» (p. 22); mot d'aujourd'hui.

ef < effet [argot de Breda-Street, Delvau]; *faire de l'ef* = briller, faire des embarras; paraît tombé hors d'usage de nos jours.

émoss (prononcé emo:s) < émotion [argot du peuple, Delvau, Rigaud, etc.]: «Il ne se fait pas de mousse (= émotion); il va son petit bonhomme de chemin, sans *émôsse.*» (Bruant)

époil < époilant [argot des polytechniciens] = épatant, cf. Cohen p. 186.

es < escroc [argot des voyous, Delvau]; cité aussi par Rigaud Larchey, Villatte, Delesalle et Bruant; Virmaître ne l'a pas. Tombé hors d'usage d'aujourd'hui?

esca < escalier [argot des polytechniciens, Cohen].

escame < escamoteur [argot du peuple]; cité par Villatte d'après le *Petit Journal* 21.9 1885; se trouve aussi dans le vocabulaire de Delesalle.

esque < esgard, dans l'expression *faire l'esque* [argot des voleurs] = garder une part de vol qu'on était convenu de remettre à des complices (DELESALLE).

estome < estomac [argot des faubouriens, DELVAU] = estomac, courage; LARCHEY en cite un exemple emprunté à Monselet (milieu de 19e siècle); se trouve dans les vocabulaires de DELESALLE et de BRUANT.

état-maj (m.) < état-major [argot des polytechniciens, COHEN]; par un jeu de mots bien compréhensible déformé dans les tranchées en *étamage*, d'où *étamâchoire* (m.), même sens; cf. ci-dessus p. 19.

exame < examen [argot des écoles, LARCHEY].

exer < exercice [argot des polytechniciens, COHEN].

explic < explication [argot des polytechniciens, COHEN].

export-cass < export cassis [argot des garçons de café]; apéritif à la mode aujourd'hui.

exté < extérieur [argot des polytechniciens, COHEN].

fac < faculté [argot des étudiants]; mot d'aujourd'hui.

familo < familistère = établissement où plusieurs familles vivent en commun; cf. DAUZAT, *Argot* p. 260.

fana < fanatique [argot des polytechniciens, COHEN]; cf. aussi DAUZAT, *Argot* p. 207.

faub 'Saint-Germ(e) < faubourg Saint-Germain [argot du peuple] = distingué: «Moi, j'suis pas *faub Saint-Germe* et j' fous mon poing su' la gueule à celui qui veut s'payer ma poire» (BRUANT).

fifrits < salsifis[1] frits [argots des polytechniciens, COHEN].

fignard < troufignard [argot du peuple] = derrière. — Je résume ici l'histoire de tout un groupe de mots du sens de «derrière» telle qu'elle a éte établie par BRUANT p. 156 et suiv. La vieille expression argotique *troufignon*, origine de toutes ces formations et qui date au moins du XVIe siècle, s'est d'abord transformée en *troufignard* et *troufion;* puis ces trois termes ont subi l'aphérèse, d'où les abrégés *fignon, fignard* et *fion;* par une nouvelle abréviation *fignon* > *figne* et *fignard* > *gnard*, d'où par réduplication *gnagnard*, cf. plus bas p. 71.

[1] *Salsifis* est une plante potagère dont on mange les racines comme légume.

fil < filou [argot des voyous] = filou, voleur; par calembour *fil de soie*, même sens (Bruant).

flexe < (accent) circonflexe [argot des typographes]; terme moderne.

flingue (m.) < flingot [argot des tranchées]. D'après Dauzat, *Arg. de la guerre* p. 118, *flingot* représente la *Flinte* allemande munie de la terminaison argotique *-got*.

forte < fortune dans l'expression *bonne forte* [argot du peuple] = bonne aventure (Bruant).

fortifs, les (f. pl.) < les fortifications (de Paris) [terme usuel à Paris]; cité d'abord par Richepin (1881); de nos jours p. ex. Gyp, *Ceux qui s'en f...* p. 21.

fouloc < fous le camp [argot des polytechniciens]. L'*o* a été introduit ou bien pour donner à ce mot une forme plus viable, ou bien à l'analogie de *tiroq* (cf. plus bas p. 68), qui d'après Cohen est pourtant chronologiquement postérieur; de *fouloc* on a tiré *fouloquer*, cf. Cohen p. 172.

fourbi < fourrier [argot militaire] = fourrier, paquetage; cf. ci-dessus p. 42, *chassbi*, et Larousse, *Dict. des termes mil.*

frange < frangin; l'abrégé est relevé par Bruant dans le seul sens de «camarade»; *frangin* (au fém. *frangine*) = frère, d'origine obscure, appartient à l'argot des malfaiteurs et fait son apparition au commencement du siècle dernier; se trouve dans le vocabulaire de Vidocq et paraît avoir joui, dans les milieux où il s'employait, d'une certaine popularité; cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 254 et ailleurs.

frigo (m. et f.) < viande frigorifiée [terme général]. *La frigo* est une rubrique que ces derniers temps on a vu presque quotidiennement dans les journaux français. Pour le genre masculin, cf. l'exemple suivant: «Broucke, dépenaillé, demi-nu, découpe *du frigo*» (Dorgelès, *Les croix de bois* p. 72). Dans l'argot des tranchées, *frigo* est aussi le sobriquet d'un major aux manières glacées, d'où l'expression *déguisé en frigo* = gelant de froid, cf. Esnault p. 254. — Esnault ne donne que le genre masculin.

frome, fromgi, (fromlo) < fromage; *frome* est donné par Delvau, Villatte et Bruant, *fromgi* par Villatte, Virmaître, Delesalle, Bruant, Esnault, etc.; les deux formes doivent être originaires de l'argot du peuple. *Fromlo* appartient d'après Esnault à

la Suisse. *-gi* est un suffixe argotique d'origine algérienne qu'on trouve p. ex. dans *cogngi* < cognac (Villatte [P], Delesalle), *pétgi* < pétard (= bagarre, Villatte), *estomgi* < estomac (Villatte [P]). La forme *fromlo* a dû être créée sur le modèle de *civlo* < civil, *moblo* < mobile, *fiflot* (= fantassin) et d'autres.

funi < funiculaire [terme général]: «Comme je me trouvais en retard, j'ai pris le *funi* pour mes deux ronds» (Bruant).

géné < général [argot des polytechniciens, Rigaud, et argot militaire].

géo (f.) < géométrie [argot des écoles, Larchey].

géo (m.) < service géographique de l'armée [argot militaire]. D'après Esnault, l'abrégé a été usité avant 1914.

gestio, **gessio** < (officier) gestionaire [argot des tranchées, Dauzat].

gibe < Gibus [argot du peuple] = chapeau haut de forme (Bruant). *Gibus* est le nom d'un chapelier connu.

gnard voir *fignard*.

godasse (f.) < godillot [argot des écoles et des tranchées] = chaussure de cuir. *Godillot*, allusion au nom d'un fabricant de souliers qui pendant la guerre de 1870—71 jouait un rôle peu honorable, a donné, par une de ces libres suffixations en vogue parmi la jeunesse d'aujourd'hui, *godasse*, qui jouit de nos jours d'une popularité considérable; connu dès 1906; cf. Esnault p. 272. — Autres formes *godille*, *godaille*, même sens.

Par un double jeu de mots, les Parisiens ont dit des raids des Gothas: *Les godasses sont venues en espadrilles* = les Gothas sont venus en escadrille.

gog, **gogue** < goguenot [argot des écoles, Villatte] = lieu d'aisance. Dans le même argot, l'abrégé a pris aujourd'hui le sens de «lieu géométrique», cf. Cohen p. 186.

gose < gosier [argot du peuple]; cité par Villatte; de nos jours tombé hors d'usage.

grate (f.) < gratification [argot des commis de magasins] = certain profit accordé à ces commis; [argot des ouvriers typographes] = gratification obtenue pour travail supplémentaire. Dans les deux sens, cité par Villatte, dans le dernier déjà par Rigaud. D'après Larchey, Suppl., l'abrégé a été employé par Boutmy.

gym < gymnastique [argot des polytechniciens, Cohen].

hypercorio et **hypocorio** voir *corio*. **hypomerca** voir *merca*.

immé < immédiatement [argot des polytechniciens, Cohen].

impè < impériale (d'omnibus) [argot du peuple]; cité par Delvau et Villatte sous la forme de *impère*, par Larchey, Bruant et Virmaître sous celle de *imper*; cf. l'exemple donné par Larchey, Suppl.: «Elle grimpe sur l'*imper* et si la brise indiscrète ...» (*Le Frondeur* 2 mai 1880). Des Français m'ont pourtant assuré que la forme d'aujourd'hui est *impè*.

imper < imperméable [argot des commis de magasins] < imperméable.

infi < infirmerie [argot des polytechniciens, Cohen].

inté < intérieur [argot des polytechniciens, Cohen].

Inter, l' < l'Interurbain [terme général] = les communications téléphoniques interurbaines.

Intran, l' < l'Intransigeant [argot des colporteurs de journaux]; passé en terme général, cf. ci-dessus p. 16. — *Intran-Placement*, institution créée par ce journal pour fournir des situations aux démobilisés. — *Photo Intran,* sous les illustrations de ce journal.

invalo < invalide [argot des faubouriens, Delvau]; se trouve d'après Larchey dans l'*Almanach du Hanneton* (1866—67); cité par Virmaître, Delesalle et Bruant mais non pas par Esnault.

jam de lav < jamais de la vie [argot du peuple, Bruant].

jose < (papier) Joseph [argot du peuple, Villatte] = billet de banque, cf. p. 11.

juteux < adjudant [argot des soldats]; dans la langue populaire, *jus* a pris le sens de chic, d'élégance (Delvau, Rigaud, Larchey); *juteux* est celui qui a du chic, caractéristique précisément d'un *adjudant*; d'après Esnault, l'abréviation est antérieure à la guerre. Cf. Sainéan, *Arg. des tranch.* p. 149 et ci-dessus p. 19.

kilo < kilogramme [terme général], par une deuxième abréviation *kil* [argot du peuple]: «Si t'aurais vu la gonzesse avec un *kil* de farine su' la gueule; c' qu' a dégotait!» (Bruant). Dans cet argot, *kilo* et *kil* désignent un litre de vin, *demi-kilo* et *demi-kil* une chopine. Dans le peuple on dit aussi *kilo* pour «faux chignon» (Delesalle, Bruant). Dans l'argot des soldats, *trois-kilos* = main appliquant un coup, cf. Barbusse, *Le feu* p. 27.

labo < laboratoire [argot des polytechniciens, Cohen]; cf. suéd *labis*.

lacrymo (m.) < (obus) lacrymogène [argot des tranchées]; terme moderne.

lansque (m.) < lansquenet [argot du demi-monde, Delvau]. Larchey en cite un exemple datant du milieu du 19e siècle (Ad. Jaime); se trouve encore dans les vocabulaires de Delesalle et de Bruant mais paraît tombé hors d'usage de nos jours.

lap < la peau [argot des polytechniciens] = rien (Cohen).

lieu de vau < lieutenant de vaisseau (écrit: lieu. de v^{au}) [argot militaire, Esnault]; cf. ci-dessus p. 17.

liquide (f.) < liquidation [argot des boursiers, Delvau, Rigaud] = liquidation de la Bourse.

litho < lithographe (m.), lithographie (f.) [argot des ouvriers d'imprimerie].

loco (f.) < locomotive [terme général]. Mot d'aujourd'hui.

louf < loufoque [argot du peuple] = fou; le sens contraire dans l'expression *t'es pas louf* (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 21); dans l'argot des polytechniciens *loüf*, cf. Cohen p. 171. — Murger, *Scènes de la vie de bohême*, ch. 19, emploie l'expression *mon gros Louf-Louf* = mon gros. — Sainéan tire *loufoque* de *loffe* = nigaud, imbécile, cf. *Arg. anc.* p. 239.

mac, maque < maquereau [argot du peuple, Delvau, Rigaud, etc.] = souteneur. Ce terme se trouve dans le vocabulaire de Vidocq; il est donc probable que l'abrégé est originaire de l'argot des clients et des clientes des prisons. Le fém. *maca, maqua* = entremetteuse, femme vieillie dans la débauche, est plus ancien, cf. Sainéan, *Sources* II p. 19, et ne peut donc pas être formé sur le masc., comme on le croit généralement. Je préfère voir là-dedans le prov. *macarello*, et on serait plutôt tenté à admettre une dérivation en sens inverse. *Mac* est cité encore par Virmaître et Delesalle mais ne se dit guère plus. *Mec, mecq, mecque* = maître, individu, etc., est un mot dialectal, cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 152, etc., et *Sources* pp. 240, 395.

mac < macadam; M. Nyrop donne cette abréviation que je n'ai pas retrouvée ailleurs.

maca < macaroni [argot des soldats]; cf. Villatte (Introd.) et Dauzat, *Argot* p. 188.

macab < macabé, Esnault, **macchab** (Barbusse, *Le feu* p. 15, etc.) < macchabée [argot des tranchées] = cadavre. Dans l'argot du peuple, un cadavre, surtout un cadavre de noyé est désigné

depuis longtemps par *macabé* et *macchabée*, cf. Delvau, Rigaud, etc.; allusion sans doute à un épisode de l'histoire sainte. — *Élève macchab* = malade [Dauzat].

magnes < manières [argot du peuple] = façons; relevé déjà par Rigaud dans des phrases telles que celles-ci: «Ne fais donc pas tant de *magnes*»; «as-tu fini tes *magnes*»? Les mêmes expressions et d'autres encore se trouvent aussi dans les lexiques de Virmaître et de Bruant.

maj < major [argot des polytechniciens, Cohen] = le premier élève de la promotion.

malo < malade [argot des tranchées, Esnault]; mot d'aujourd'hui.

manda < mandarine [argot des polytechniciens, Cohen].

mandant < commandant [argot des polytechniciens, Cohen].

manip < manipulation [argot des polytechniciens, Cohen].

mano < manomètre [argot des ouvriers d'usines]; terme moderne.

manute < manutention militaire [argot des tranchées, Esnault]. Terme d'aujourd'hui, employé par Barbusse, *Le feu*, (*Œuvre* 6.9 1916).

maqui < maquillage [argot des voleurs] = rouge, fard; se trouve déjà dans le vocabulaire de Vidocq; cité par Delvau, Rigaud et d'autres, dont le premier voit — et certainement à tort — dans *maqui* l'apocope de *maquignonnage*. Le mot est relevé par Virmaître et Bruant sous la forme de *maquis*.

marchef < maréchal des logis chef [argot militaire]; cité d'abord par Rigaud; cf. ci-dessus p. 17.

mar(e) < marée [argot des tranchées] = assez. «On sent bien maintenant, nous autres qui sommes sur les lieux, que les Boches en ont *mar* (Sainéan, *L'arg. des tranch.* p. 102). L'étymologie précitée est due à M. Sainéan, cf. *ouvr. cit.* p. 151. Il attribue à *marée* le sens de «dégoût», «répulsion», allusion à l'odeur du poisson peu frais; c'est par ce sens qu'il explique celui qu'a pris l'abrégé *mar*.

margis < maréchal des logis [argot militaire]; cité par Villatte d'après M. Frescaly, *Le 6me Margouillats*, 1883; cf. ci-dessus p. 17. — *Margis-four* = maréchal des logis fourrier.

mastroc < mastroquet [argot du peuple]; cité par Rigaud, Villatte et Bruant; de nos jours tombé hors d'usage; cf. ci-dessus pp. 25, 38.

mata < matador [argot des typographes et du peuple] = homme qui fait l'important (proprement le contremaître d'un atelier, Delvau), faiseur d'embarras (Rigaud, et d'après lui Larchey), fanfaron (Bruant).

math (f. pl.) < mathématiques [argot des écoles, Larchey]. *Les classes de math*, Lavedan, *Leur cœur* (Calmann-Lévy) p. 35.

Maube, la (f.) < (place) Maubert [argot du peuple] = quartier de Paris habité par des ouvriers; cité par Villatte et Larchey, Suppl. 1889, qui s'en rapporte à l'exemple suivant: «Le grand Napoléon était un barbe fameux dans toute la *Maube*» (Méténier, 1885). Cf. «on fait une sale gueule à la *Maub* (Bruant). *A la place Maub'*, l'*Intransigeant,* mai 1920.

maxi (m.) < maximum [argot des élèves de Saint-Cyr] = très bonne note.

Maz, la < la prison de Mazas [argot des malfaiteurs]; cité par Richepin, *Chanson des gueux.* Delesalle et Bruant connaissent aussi les formes *Taz* et *Tazas.* Cette prison n'existe plus.

maza(g) [prononcé: maza] < mazagran [terme général] = café servi sans cognac ni liqueur. Virmaître écrit *mazag,* Bruant *maza.* Fréquent surtout dans le Midi.

méca (f.) < mécanique [argot des polytechniciens, Cohen].

mécano < mécanicien [terme général]; designe surtout un mécanicien aviateur: «Trois jeunes *mécanos* français aviateurs demandent jeunes, gentilles et jolies marraines. Paris de préférence» (*Le sourire de France,* petites annonces, 14 août 1919). Terme d'aujourd'hui.

méchi < méchef [argot des voleurs, Delvau] = malheur; cité déjà par Vidocq; Sainéan propose alternativement les dérivations *meschief, (Arg. anc.),* qui est pourtant mort il y a des siècles, et *méchance, (Sources),* qui ne paraît pas exister et dont du reste le genre ne convient pas.

méd-aux < médecin auxiliaire [argot des étudiants de médecine]; terme d'aujourd'hui.

méd-op < médecine opérative [argot des étudiants de médecine]; terme d'aujourd'hui.

méga < mégathérium [argot des élèves de l'École normale] = normalien. C'est par une cérémonie comportant l'embrassement de la dernière vertèbre lombaire d'un squelette de ce fossile qu'on est reçu vraiment normalien.

mêlé-cass < mêlé cassis [argot du peuple] = mélange d'eau-de-vie et de cassis; cité par Larchey, Rigaud et Virmaître, dont le premier donne un exemple datant de 1878.

mélo < mélodrame [terme général]; cité par Villatte (F) et Larchey, qui s'en rapporte à un exemple emprunté à *Paris-Journal*, août 1872. R. Rolland, *Les amis*, (p. 151) parle d'un «*mélo* romantique»; cf. aussi Benjamin, *Gaspard* p. 300.

mémo < mémorandum [argot des bureaux]; terme d'aujourd'hui.

méningo < méningite [argot des hôpitaux militaires] = homme atteint de cette maladie; mot d'aujourd'hui.

merca < Mercadier [argot des polytechniciens] = emploi du temps imprimé, lampe électrique, etc. L'*hypomerca* est le fonctionnaire qui assiste M. Mercadier, ancien directeur des études, cf. Cohen p. 178, 179.

météo < météorologue (m.) = soldat appartenant au service météorologique de l'armée, météorologie (f.) [argot des tranchées]. Mot d'aujourd'hui.

Métro, le < le (chèmin de fer) métropolitain (de Paris) [terme général]; sur les sens qu'a pris ce mot dans l'argot des tranchées, cf. p. 15.

mili < militaire [argot des polytechniciens]; cité par Cohen dans les expressions *le mili, l'art mili, la confé mili.*

minèn (pl. *minèn*) < all. Mienenwerfer [argot des tranchées]; mot d'aujourd'hui; cf. Esnault, *minèn* et *minèr.*

mini (m.) < minimum [argot des élèves de Saint-Cyr] = très mauvaise note. Villatte[1] cite d'après Aubray, *Le 145e régiment*, la phrase: *piquer le mini* = avoir le minimum dans les notes.

missaire < commissaire [argot des polytechniciens, Cohen].

misti < mistigri [argot des brelandières de brasseries, Delvau] = jeu de cartes où l'on a gagné quand on a fait brelan avec le valet de trèfle (le *misti*(*gri*)) escorté de deux autres valets; cité aussi par Rigaud et Larchey, Suppl. 1889 ainsi que par Villatte et Delesalle; doit être tombé hors d'usage de nos jours.

---

[1] Villatte prend pour point de départ l'expression *nota minima*, ce qui amènerait pour l'abrégé le genre féminin. Vu l'accord strict qui existe à ce point de vue entre les dérivés et les termes primitifs, l'étymologie de Villatte ne convient pas.

mistro < mistral [argot du peuple] = vent du nord-ouest (Bruant).

mobilo (f.) < mobilisation [argot des tranchées]: *A la mobilo* = au moment de la mobilisation d'août 1914. Terme d'aujourd'hui.

monac (m.) < monaco [argot du peuple] = sou. Le peuple consacre par le terme de *monaco* le souvenir de Honoré V, prince de Monaco, «mort de dépit en 1841», dit A. Villemot, «de n'avoir pu faire passer pour deux sous en Europe ses monacos qui ne valaient qu'un sou». (Delvau). L'abrégé est cité d'abord par Larchey, qui s'en rapporte à un exemple emprunté à Alyge en 1854; tombé hors d'usage de nos jours.

Montparno, le (m.) < Montparnasse [argot du peuple] cité d'abord par Richepin, *Chanson des gueux.* — Bruant connaît aussi la forme *Montpar*: «Y avait la bande à Clochard-du-Trône, dit Patte- Folle, celle à Bras-d'Acier, l'tombeur du *Montpar*». — A côté de *Montpar* et de *Montparno* on trouve *Montper* et *Montperno,* abrégés de *Montpernasse.*

Mont-Valo < Mont-Valérien [argot militaire, Dauzat].

moto (f.) < motocyclette [terme général] Ex: La *moto Peugeot* triomphe au Circuit de l'Eure (Rubrique de journal). *La moto idéale,* réclame dont se servent très souvent dans les journaux d'aujourd'hui les fabriques de motocyclettes pour faire connaître leurs marques.

Mouf < Mouffetard [argot du peuple]: *La rue Mouf* = rue Mouffetard (rue connue de la rive gauche à Paris). Sous la forme redoublée *mouf-mouf* employé adjectivement: *Le plus pur accent mouf-mouf.* Cf. Villatte qui cite encore d'autres expressions.

multiple (m.) < multiplicateur de téléphonie [argot des tranchées, Esnault]; terme moderne.

musico < musicien [terme général]. Ex.: «C'est dans la salle de bal du Café de la Poste... Il y avait encore les branches de sapin de notre dernier concert...... et sur l'estrade la grande pancarte peinte par les *musicos* (Dorgelès, *Les croix de bois* p. 181); mot d'aujourd'hui.

nap (m.) < napoléon (d'or) [argot du peuple et langage familier]; cité par Larchey, Suppl. 1889, Villatte et Delesalle; d'après Larchey, *nap* fait partie de la terminologie des souteneurs.

neg < négociant [argot du peuple] dans l'expression *neg au petit croch* < négociant au petit crochet = chiffonnier. Le crochet est l'outil indispensable aux chiffonniers, d'où le sens de cette expression, qui est citée par Rigaud, Larchey, Delesalle et Virmaître.

nossi (m.) < Nossi-bé, île située au N.-O. de Madagascar = café servi dans une cafetière sans cognac ni liqueur. Terme méridional (Toulouse).

observ < observation [argot des polytechniciens, Cohen].

occase (d') < (d')occasion [argot du peuple, Delvau, etc.]. Une toile de Raphael achetée 40 sous est une *occase*. — Être sans le sou et épouser une belle fille riche c'est une *occase* (Virmaître). — *D'occase* se dit de tout ce qui n'est pas vrai comme de tout ce qui n'est pas neuf. *Un objet d'occase* = un objet qui a servi. *Œil d'occase* = lorgnon. *Châsse d'occase* = œil de verre (Rigaud, Larchey). *Mère d'occase* = mère fausse. Maupassant emploie l'expression *à l'occase*, cf. Bosson p. 108.

Pour l'âge de cette abréviation, cf. l'exemple suivant cité par Larchey: «Deux francs cinquante de bénef, profitez de l'*occase*» (Alb. Second). Bosson: Terme trivial assez courant.

off < officier [argot des soldats]: «Tous les *offs* étaient réunis autour du colon . . .» (Bruant), cf. ci-dessus p. 16.

page (m.) < pageot [argot des tranchées] = lit; d'après Dauzat, *Argot* p. 36 *pageot* est dérivé de *page* (f.).

pagne < panier [argot du peuple] = panier, puis couche, lit, d'où les dérivés *pagnot*, *pagnotte* = lit, *pagnoter* = coucher, *se pagnoter* = se mettre au lit (Bruant).

pana < (chapeau de paille de) Panama [argot des voyous]. *Pana patriotique* = chapeau de paille tricolore (Rigaud et Villatte). Il paraît que *pana*, qui n'est pas cité par Bruant, est de nos jours tombé hors d'usage.

panop (f.) < panoplie: «Il (le couteau) provient de la *panop* du salon d'où ma nièce Mlle de Saint-Véran arracha le fusil» (Leblanc, *L'aiguille creuse*).

pate (m.) < patron [argot des graveurs sur bois, Delvau].

péca < ipéca [argot des hôpitaux militaires, Dauzat] = vomitif.

pédé, **pédéro** < pédéraste [argot des voyous, Delvau]. Sous la forme *pédreau*, *pédro*, cette abréviation se trouve parmi les termes d'argot communiqués à Larchey par le docteur Lamblin

Pélago < prison de Sainte-Pélagie [argot des malfaiteurs, Delvau]; appartient au vocabulaire de Gust. Macé; cf. Rigaud, Larchey et Virmaître. — *Pélago* a subi une deuxième abréviation en *Pélague*, cf. Bruant p. 370.

pélé < pèlerine [argot des polytechniciens]; sur la prononciation de cet abrégé, cf. Cohen p. 176 et ci-dessus p. 29.

perco (m.) < percolateur (à café) [argot des tranchées]; sur les différentes significations de ce mot, voir ci-dessus p. 15; cf. aussi Sainéan, *Argot des tranchées* p. 51. — Dans le sens de blague, plaisanterie, Esnault cite, d'après Lambert, *Le langage des poilus*, un exemple où *perco* est passé au fém.

perm (f.) < permission [argot des tranchées]; cf. Gyp, *Ceux qui s'en f....* p. 157, 165, etc. — Antérieurement à la guerre *perm* = faveur de sortir du lycée quoique interne, Brest 1885 —93 (Esnault). Esnault connaît aussi, *permiss* cf. suéd. *permis*.

perpète (f.) < perpétuité [argot des forçats]: *Être à perpète* = être condamné à perpétuité; *jusqu'à perpète* = jusqu' à la fin (Bruant); le mot se trouve dans tous les vocabulaires d'argot à partir de celui de Vidocq.

perspec < perspective [argot des polytechniciens, Cohen].

pharmacot < pharmacien [argot du peuple, Bruant].

phéno < phénoménal [argot des polytechniciens, Cohen].

philo (m. et f.) < philosophie [argot des écoles, Larchey (1883)]. *La philo* = la classe de philosophie, *le philo* = l'élève de cette classe. — Dans l'argot du peuple, *philo* désigne «tricheur» (Bruant).

phonard < téléphoniste avec changement de suffixe [argot des tranchées, Esnault]; terme d'aujourd'hui.

phoniste < téléphoniste [argot des tranchées, Esnault]; terme d'aujourd'hui.

photo < photographe (m.), photographie (f.) [terme général]; cité d'abord par Rigaud et Larchey. Pour *photo* = photographe Larchey s'en rapporte à l'exemple: «Je fais comme *le photo* du coin, j'opère tout seul» (*Notes d'un agent*, 1869). — Employé adjectivement: Pour 29 francs un *appareil photo* (Annonce, août 1919).

phy (f.) < physique [argot des polytechniciens, Cohen].

pichto (m.) [prononcé: piʃto:] < pichtogorne [argot des tranchées, Esnault] = vin; terme d'aujourd'hui.

pingler < épingler [argot des voyous] = capturer. Ex.: «Un mec de la r'nifle est venu pour le pingler» (Bruant).

piston < capiston [argot des tranchées] = capitaine. *Capiston* est antérieur à la guerre. Le mot *piston* = protecteur influent, préparateur, a-t-il joué un rôle dans cette abréviation? Mot d'aujourd'hui.

pitaine < capitaine [argot des tranchées, Esnault] = capitaine, chef d'escadrille d'avions; pour l'aphérèse, cf. *piston*; mot d'aujourd'hui. — Cet abrégé fait partie aussi de l'argot des polytechniciens, où il désigne un capitaine instructeur à l'école, etc., cf. Cohen p. 188.

Place Maub < Place Maubert voir *Maube*.

plato (m.) < platonique dans l'expression *filer le plato* [argot des coulisses, Delvau] = filer le parfait amour, s'abandonner aux douceurs de l'amour platonique; *fileur de plato* = amoureux; *faire du plato* (abrégé encore en *plat*) = coqueter (Bruant).

ploum < auverploum = auvergnat [argot du peuple, Bruant].

pneu (m.) < pneumatique [terme général] = 1° pneumatique d'automobile, 2° lettre pneumatique. On trouve aussi la forme *pleu* < pneu: (petit) bleu. Mot moderne.

podzèb < peau de zébie [argot des polytechniciens] = rien. Dans le langage populaire *peau de zébie* signifie «camelote». «marchandise ou matière ridicule», «néant», cf. Bauche, *ouvr. cité* p. 258.

pondant < correspondant [argot des écoles] = personne chargée par une famille de la remplacer auprès d'un interne de collège; cité par Rigaud, Larchey et Villatte.

pone < ponante dans l'expression *ma pone* [argot du peuple] = la fille qu'exploite un maquereau. De *ma pone* sont dérivés *ma*

ponette, *ma ponif*, *ma poniffe*, *ma ponisse*, tous du même sens que le terme primitif.

populo < populaire [terme général] = le peuple, «the mob».

porno < pornographe [argot des polytechniciens]. *Le porno* c'est le professeur de littérature et d'histoire; l'abrégé a pris aussi le sens de «filet rôti», qui se mange le jour où a lieu le cours de ce professeur (COHEN).

poss < possible [argot du peuple, BRUANT].

possibilo < possibiliste [argot du peuple] = partisan du possibilisme (doctrine socialiste).

pote < poteau [argot des tranchées] = copain, bon camarade. Ex.: *Les potes*, passez vos quarts (Benjamin, *Gaspard* p. 39). Usuel dans des appels tels que: «Mon pote!» «Eh! les potes!»; cf. ESNAULT p. 262.

preu (prononcé *prε*, G. PARIS, *Romania* XVII p. 100) < premier [argot des enfants et des ouvriers, DELVAU]; très employé dans le langage d'écolier pour désigner le premier à jouer dans les jeux: «Quand on jouait à courir, j'étais toujours le *preu*» (BRUANT); désigne aussi le meilleur ouvrier de l'atelier et le premier étage d'une maison (RIGAUD). VILLATTE cite l'expression *faire le preu* = faire des avances à qn, où cependant on doit avoir affaire au lat. PRODE.

prin < principal [argot des écoles]; au fém. *prine* = la femme du principal; d'après LARCHEY, vieux mot.

pro < proviseur [argot des écoles].

prof < professeur [argot des écoles et des étudiants]; par rapprochement du grec πρῶτος aussi *proto*.

prolo < prolétaire [argot du peuple] = travailleur de n'importe quel métier qui n'a d'autres ressources que ses dix doigts pour vivre (VIRMAÎTRE).

promo < promotion [argot des polytechniciens et des élèves de Saint-Cyr] = l'ensemble des élèves d'une même année.

proprio < propriétaire [argot du peuple, VIRMAÎTRE]: cité d'abord par RIGAUD, qui s'en rapporte à un exemple de 1879; de nos jours passé en terme général.

prusco < prussien [argot militaire] = prussien, allemand; dérivation à l'aide du suffixe argotique *-go* transformé en *-co* après la consonne sourde.

quin < quinquina voir *quina*.

quina < quinquina. D'après Nyrop, I § 522, *quinquina* pouvait subir non seulement l'aphérèse résultant en *quina* mais aussi l'apocope, d'où *quin*, cf. ci-dessus. Dans la langue moderne la première forme a prévalu.

quipe (m.) < homme d'équipe [argot des cheminots, Rigaud] = employé de chemin de fer.

rab < rabiot [argot des tranchées] = portion qui n'était pas dès l'abord au programme de la distribution et qui fait l'objet d'une tournée complémentaire. Ex.: «Bon Dieu, il m'en manque un paquet... T'en as pas un en rab'?» (Dorgelès, *Les croix de bois* p. 70. — *Rab de rab* = portion qui fait l'objet d'une troisième tournée complémentaire de deux premières (Esnault). — *Rabiot* est un vieux mot — cité dans les vocabulaires de Delvau, de Rigaud, etc. — qui signifie «reste que le distributeur s'adjuge indûment», «bénéfice illicite» et «résidu» en général. L'abrégé a dû être créé pendant la guerre.

Sainéan, *Argot des tranchées* p. 159, attribue au *rab* le sens de reste de café, distribution de café, d'où «merveille», «chose excellente», ce qui d'après Esnault est méconnaître l'état réel des choses.

radia (m.) < radiateur [argot des tranchées, Esnault]; terme d'aujourd'hui.

radic < radical [argot du peuple]; cité d'abord par Rigaud; sur l'origine de ce mot, cf. ci-dessus p. 17.

radio (m.) < 1° radiotélégramme, 2° radiotélégraphiste [terme général]; pour le deuxième emploi cf. l'exemple: *Trois jeunes radio .....* (*La vie parisienne* 1917); cf. Esnault, *radio*, et ci-dessus p. 17.

rasta < rastaquouère [langage familier, Delesalle] = aventurier de l'Amérique du Sud venant chercher fortune à Paris, et par extension aventurier en général.

rata (m.) < ratatouille [argot des soldats] = ragoût de pommes de terre et de lard servi aux troupiers les jeudis et les dimanches, et par extension, toute sorte de nourriture: «Fouillard qui avait oublié son *rata*, s'était jeté à quatre pattes devant son feu noirci» (Dorgelès, *Les croix de bois* p. 12). — *Rata aux pommes*, ragoût aux pommes de terre que les restaurateurs des grands boulevards appellent un navarin (Rigaud); se trouve déjà dans le vocabulaire de Vidocq; l'abréviation aurait-elle son origine dans les prisons?

réac < réactionnaire [argot du peuple, Delvau, Rigaud, etc.] = réactionnaire, bourgeois; *Les antécédents d'un réac*, titre d'un pamphlet, Veber, *Les couches profondes* (Calmann-Lévy) p. 55; cf. ci-dessus p. 9.

récré < (salle de) récréation [argot des écoles, Rigaud]; cf. Cohen p. 174.

rédac chef < rédacteur en chef [argot des journalistes, Bruant].

rédam < rédemption [argot des voleurs, Delvau] = grâce; se trouve déjà dans le vocabulaire de Vidocq; cité dans tous les lexiques d'argot; Virmaître propose une autre étymologie, à mon avis peu probable.

redingue (f.) < redingote [argot du peuple, Virmaître]; relevé par Bosson dans Maupassant, *La Roque*; il qualifie le mot de diminutif trivial pour *redingote*, cf. Bosson p. 111. — Cf. les vers suivants de Arist. Bruant:

> Pour affurer la bonn' gal'touze
> A dégringolait l'poivrio,
> Faisant la *redingue* et la blouse,
> Le bourgeois, comme l'ouvrio.

réduc < réduction [argot des polytechniciens, Cohen].

réfec < réfectoire [argot des polytechniciens, Cohen]; cité aussi par Villatte et Delesalle sous la forme *réfec(t)* [argot des écoles].

rembour < remboursable [argot des tranchées] = vin remboursable des coopératives de régiment (ESNAULT); mot d'aujourd'hui.

rême (m.) < durême [argot du peuple] = crême, fromage blanc (DELESALLE).

rendem (m). < rendemi (= rendez-moi) [argot des voleurs] = tromperie commise en changeant de la monnaie. *Faire le rendem* = pratiquer le vol au rendez-moi. «Les dupes du *rendem* sont nombreuses à Paris et plus encore en province» (LARCHEY d'après GUST. MACÉ 1887); l'abrégé est cité aussi par VILLATTE, DELESALLE, VIRMAÎTRE, BRUANT, etc.

rendève < rendez-vous [argot du peuple]: «Il est arrivé en retard au *rendève*» (BRUANT).

restau < restaurant [argot des étudiants].

rhéto (m.) < rhétorique [argot des écoles] = élève de la rhétorique.

ricain < américain [argot des tranchées]; employé depuis le contact avec les Américains avril 1918 (ESNAULT).

rigue < rigueur [argot des voyous, DELVAU]; cité aussi par VILLATTE et DELESALLE; doit être tombé en désuétude de nos jours.

rosto < Rostolan, général, ancien directeur d'études à l'École polytechnique [argot des polytechniciens et des écoles] = bec de gaz, puis lumière en général; cité d'abord par RIGAUD; cf. RODHE p. 60 [AF], COHEN p. 188 et *L'argot de Saint-Cyr* p. 261.

rototo < (moteur) rotatif (d'avion) [argot des tranchées]; terme d'aujourd'hui, cf. ESNAULT.

roup's de Kroum's < roupettes de Kroumirs [argot des élèves de l'École des Arts et Métiers] = rognons en sauce. — Dans la dite école, ces apocopes additionnées de *-s* sont à la mode, cf. ESNAULT p. 444.

rub < ruban, dans les expressions *rub de rif* = ruban de feu = chemin de fer, *grand rub*, *rub de tire* = grande route et *rub de lance* = fleuve [argot des malfaiteurs et du peuple]; cité par LARCHEY, Suppl., DELESALLE et BRUANT; cf. SAINÉAN, *Arg. anc.* p. 101.

saccha (f.) < saccharine [argot des garçons de cafés]; terme d'aujourd'hui.

Saint-Lago voir *Saint-Laze.*

Saint-Laz(e), *Saint-Lago* < (prison de) Saint-Lazare [argot des voyous et des filles], prison de femmes à Paris; *La confrérie de Saint-Laz* = le monde de la prostitution. — Abréviation citéé par tous les dictionnaires d'argot depuis Delvau jusqu'à Virmaître.

Pour la forme *Saint-Lago,* cf. *Pélago* < Sainte-Pélagie, qui en a certainement appuyé la formation. *Saint-Lago* a subi une deuxième abréviation en *Saint-Lag*, *Saint-Lague,* cf. Bruant p. 370; Larchey, Suppl. 1883, cite aussi d'après Gust. Macé la forme *Saint-Lazo,* qui ne paraît pas être connu de Bruant.

C'est sans doute (*Saint-*) *Laze* qui se retrouve dans *laz*(*z*)*iloffe* (m.) = mal vénérien (Vidocq), donc proprement »mal de Saint-Lazare», cf. Sainéan, *Arg. anc.* p. 239. Villatte en voit l'étymologie dans l'all. *Lass sie laufen,* ce qui n'est guère probable.

saltimbe (m.) < saltimbanque [argot du peuple, Delesalle].

Samar, la < (les magasins de) la Samaritaine (à Paris) [usuel à Paris].

sana < sanatorium [terme général].

sap (m.) < sapin [argot des voyous, Delvau] = cercueil de sapin. *Taper dans le sap* = être mort ou enterré; employé par Louis Festeau dans une de ses chansons (Delvau, Larchey); cité de nos jours par Virmaître et Bruant. — *Saper* = condamner.

sauce voir *soce.*

Sébasto, le < Boulevard Sébastopol [argot du peuple]. A Bruant j'emprunte ces vers:

«C'était l'garçon l'pus costeau
D'la Bastoche au *Sébasto.*»

sergot < sergent de ville [terme général].

servatoire < conservatoire [langage familier, Delesalle] dans l'expression: *Les petites servatoires* = les élèves du Conservatoire; sur ce que c'est que *la petite servatoire* voir Delesalle p. 268.

seu < second [argot des enfants, Delvau]; cf. ci-dessus *preu* et la littérature qui y est signalée. Bruant relève aussi la forme *seg.*

soce (1) voir *démoc soce.*

soce (2), **sauce** < société [argot du peuple] = société, association. Ex.:

> Mais, pour ce soir, en attendant
> Qu' j'aill' fair' du plat dans *la haut' soce*
> Et boulotter chez l'président.... (Arist. Bruant, *Mossieu l'député*).

Cf. «La *soce* des Defs (= casquette) américaines.» *En soce* = collectivement.

Dans l'argot des voleurs, l'abrégé prend le sens de clique, bande. *Faire partie de la sauce* = faire partie d'une bande; cité par Larchey, Suppl. 1883 d'après Gust. Macé.

socialo < socialiste [argot du peuple, Bruant]; cité par Nyrop, *Grammaire* I § 522.

Sop < (avion) Sopwith [argot des tranchées]; terme d'aujourd'hui; cf. Esnault et ci-dessus p. 18.

sous-dern < sous-dernier [argot des écoles, Delesalle] = avant-dernier.

sous-off < sous-officier [argot des soldats, Delvau, passé en terme général]; Bosson Af. — Au pluriel, *sous-offs* ou *sous-off.* Pour la première forme, cf. Bosson p. 143, pour la deuxième cf.: «Des *sous-off*, qui nagent pour ne pas repartir» (Dorgelès, *Les croix de bois* p. 295).

souss (f.) < sous-intendance [argot des tranchées, Esnault]; terme d'aujourd'hui.

souzin (f.) < sous-intendance [argot des tranchées, Esnault]; terme d'aujourd'hui.

stabilo (m.) < stabilisateur (d'avion) [argot des tranchées, Esnault]; terme d'aujourd'hui.

sténo < 1° sténographe (m. ou f.), 2° sténographie (f.) [terme général]. Ex.: On demande *sténo-dactylo.* Les petites *sténo-dactylos.... Sténo,* dactylographie, comptabilité, langues, etc. École Pigier, 53, Rue de Rivoli. Apprenez rapidement chez vous la *sténo-dactylo* (Journaux). — Termes modernes; cf. ci-dessus p. 16.

stéré <stéréotomie [argot des polytechniciens, Cohen].

strass (f.) < administration [argot des polytechniciens, Cohen]; cf. ci-dessous *stration.*

stration (f.) < administration [argot des polytechniciens, Cohen, et militaire]; aussi au masc. avec le sens de «officier d'administration», p. ex. *un stration à deux galons*; cf. *strass.*

stuc, stuque, stuquer, < estuc, estuquer [argot des voleurs] = part dans un vol, partager. Sainéan rapproche ce groupe du prov. *estuc* = étui, cachette, cf. *Arg. anc.* p. 245 et *Sources* II p. 341, etc. La dérivation ne me paraissant pas très claire, je cite ces termes sous toute réserve.

stylo (m.) < stylographe [terme général] = porte-plume réservoir; mot moderne.

surnu < surnuméraire [argot bureaucratique] = employé pris en surplus dans une administration ou une maison de commerce, en attendant qu'une place devienne vacante. L'abrégé est très répandu aujourd'hui.

surse (f.) < sur seize (Sur seize! = Gare! Attention!) [argot des commis de magasins]. «Quand on s'amuse au magasin, un des commis *fait la surse*, c'est-à-dire fait sentinelle. Dès que le patron apparaît, un cri de convention — qui fut longtemps *Sur seize!* — retentit dans le magasin» (Rigaud, reproduit par Villatte). — Delesalle cite aussi la forme *sur* pour la même chose.

sympa < sympatique [argot des polytechniciens]; d'après Cohen terme très répandu à l'*X* pour exprimer l'approbation, cf. *ouvr. cit.* p. 189.

A côté de cet abrégé, il y a aussi un autre très amusant, dont parle M. Cohen p. 179. Après avoir pris l'habitude de répéter *le si sympatique professeur de....*, on a fait une métathèse de voyelles de manière à dire *le symsipatique..*, d'où l'abréviation *symsipa.*

syphilo < syphilis [argot des hôpitaux militaires, Dauzat] = homme atteint de cette maladie.

tag < ta gueule [argot des polytechniciens, Cohen].

talien < italien [argot des tranchées, Esnault]; mot d'aujourd'hui.

tatouille < ratatouille [argot du peuple] = volée de coups. «On met son adversaire en *tatouille* comme on le met en compote; c'est la même allusion culinaire» (Larchey); cité par Delvau, Rigaud, Virmaître, etc.

Taz voir **Maz.**

taxi (m.) < (fiacre à) taximètre [terme général]; dans l'argot des tranchées, *taxi* a pris le sens de «avion», cf. Esnault p. 513.

télé < téléphoniste [argot des tranchées, passé en terme général]; employé dans *La vie parisienne* 1917 p. 232, cf. Esnault; terme d'aujourd'hui. — Esnault (p. 131) cite aussi la rubrique *Télé-Mail.*

terri < territorial [argot des tranchées]; mot d'aujourd'hui.

tilleur < artilleur [argot des polytechniciens, Cohen].

tiroq[1] < tire au cul [argot des polytechniciens]; là-dessus on a formé ensuite le verbe *tiroquer* (Cohen).

topo < (plan) topographique [argot des officiers d'état-major]; se dit aussi pour officier d'état-major (Delvau).

Dans l'argot des écoles et des étudiants, *topo* a pris de nos jours le sens de «papier écrit», «exposé écrit», le contraire de *laïus,* discours improvisé; faire un *topo*, c'est *topoter,* cf. Cohen p. 189. — Dans l'argot du peuple, enfin, un tricheur et surtout celui qui triche au jeu est appelé *officier de topo* (Delvau, Bruant).

torrial < territorial [argot des tranchées, Esnault]; le pluriel déformé en *tauriaux* (jeu de mots sur *tauriau,* forme dialectale de *taureau*) dans l'expression calembourique: *Les terribles tauriaux* = les territoriaux, cf. ci-dessus p. 19.

torriale (f.) < infanterie territoriale [argot des tranchées, Esnault]; comme le précédent, terme d'aujourd'hui.

---

[1] Dans ce vocabulaire on ne trouvera pas d'expressions telles que *trou du c, poil au c, mal au c* ni non plus *nom d'un ch'* (Nyrop), *je me fais ch',* etc. (cf. Bruant, *s'ennuyer*), ces abréviations ayant essentiellement un caractère euphémique.

tram < tramway [terme général]; d'origine anglaise.

tref (m.) < trèfle, treffle [argot des voyous et du peuple] = tabac, allusion à la couleur brune du trèfle sec; cité d'abord par Delvau. — Sur *treffle* pris dans ce sens, voir Sainéan, *Arg. anc.* p. 112.

tri < tricycle [terme général] = véhicule, motocyclette à trois roues.

tricule < (numéro) matricule [argot des élèves de Saint-Cyr] = chiffre numéro, note d'examen, cf. *L'argot de Saint-Cyr* p. 262; ainsi que les dérivés *triculer* et *triculage* = action de donner un numéro matricule, incorporé dans l'argot militaire.

trigo (f.) < trigonométrie [argot des écoles, Larchey].

troc, troque voir *troquet.*

troquet < mastroquet [argot du peuple]; cité par Rigaud, Larchey, etc.; employé aussi dans Frapié, *La Maternelle* p. 67. *Troquet* a été abrégé ultérieurement en *troc, troque.*

tup < tu parles [argot des polytechniciens, Cohen].

typho < typhique [argot des hôpitaux militaires, Dauzat]. Mot moderne.

typo (m. et f.) < 1° typographe [argot des compositeurs d'imprimerie, Delvau, très usuel de nos jours]; f. *typote* [Rigaud] = femme employée dans les ateliers de composition, 2° typographie: «Il avait lâché la *typo* pour le reportage» (Bruant). Cf. suéd. *typ* dans le premier sens.

Uni, l' < l'(École) universelle [terme général]; l'abréviation s'emploie même dans la réclame de cette institution qui prépare pour entrer dans l'École nationale des Ponts et Chaussées.

unif < uniforme [argot des polytechniciens, Cohen].

vaguo < vaguemestre [argot des tranchées]; terme d'aujourd'hui, d'après Esnault usité aux Balkans.

Vaugire, la (écrit aussi *Lavaugire*) < (rue) Vaugirard [argot du peuple]: «A l'École, au Javel et à *La Vaugire,* c'était la reine; les gonzesses et même les gas pouvaient pas y faire avec elle» (Bruant).

Vel d'Hiv < Vélodrome d'Hiver: »Ce soir, au Vel d'Hiv dernier nocturne. 100 kilomètres derrière motocyclettes ....» Sous la rubrique *Un peu de tout*, l'*Intransigeant*, 1920).

vélo (m.) < véloce [argot des voleurs] = poste aux chevaux, postillon; cité par DELVAU, RIGAUD, VIRMAÎTRE et d'autres, mais tombé en désuétude de nos jours.

vélo < vélocipède [terme général]; mot moderne cité d'abord par VILLATTE, Suppl. — «En carrioles, par le train, sur des *vélos*, à pied ....» (Benjamin, *Gaspard* p. 8). *Paris-Vélo*, nom d'un journal de sport parisien.

veloce < vélocipède; cité d'abord par LARCHEY; de nos jours remplacé par le précédent.

ventilo < ventilateur (d'avion) [argot des tranchées]; terme d'aujourd'hui.

vesto(s) < vestige(s) [argot des prisonniers] = légumes secs; au sing. = lentille, pois; cité par RIGAUD, LARCHEY et d'autres: doit être tombé hors d'usage de nos jours.

vété, **véto** < vétérinaire [argot des tranchées]; mot d'aujourd'hui.

voite (f.) < voiture [argot des voyous, DELVAU]; cité encore par BRUANT.

zeph (m.) < zéphyr [argot du peuple, RIGAUD] = vent. *Se pousser du zeph* = se sauver; *faire du zeph* = affecter de grands airs, *croûter du zeph* = jeûner (BRUANT). *Rue des Quatre-Zephs* = rue des Quatre-Vents (à Paris) — De nos jours, cet abrégé est courant dans l'argot des tranchées (l'aviation et l'aéronautique), cf. ESNAULT p. 546.

zident < président [argot des polytechniciens, COHEN].

zurlin < Zurlinden, général [argot des polytechniciens] = rideau; sur la prononciation de ce mot, cf. COHEN p. 176 et ci-dessus p. 29.

III. Abréviations à redoublement.

Si la tendance d'abréviation dont je viens de parler est un caractéristique du français actuel, le deuxième des procédés dont il sera question dans cette étude, a des racines beaucoup plus profondes dans la langue.

Dès le moyen âge, le français accuse en effet une tendance à créer des termes familiers par un redoublement hypocoristique. A généralement parler, ces formations appartiennent au langage des enfants ou visent à rapprocher les mots en question du parler de ceux-ci. D'après l'élément redoublé et le terme résultant du redoublement, ils sont de nature différente. Ou bien un mot entier est sujet à la réduplication, p. ex. ***bonbon*** (cité par Oudin en 1642), ***cache-cache*** (admis par l'Académie en 1835), ou bien un phonème tiré d'un mot existant est simplement ajouté au terme primitif, ***mémère, pépère, bobonne, sosotte***, ou bien cette syllabe remplace une autre syllabe qui est alors supprimée, procédé fréquent surtout dans la formation des noms, p. ex.: ***Adèle* > *Dédèle, Charlotte* > *Lolotte, Joséphine* > *Fifine***, etc., cf. dans le parler enfantin ***tuture*** = voiture et dans l'argot du peuple ***gnagnard*** < fignard = derrière, voir *fignard* p. 49, ***bobosse*** (= bossu), etc. Très souvent encore, ces formations sont des onomatopées toutes pures. Le redoublement onomatoépique est dans la nature humaine; il se rencontre dans bien des langues et à une époque très reculée. ***Maman*** et ***papa*** p. ex., qui font leur apparition dans la langue écrite dès le 16e siècle, ne sont inconnus ni au grec ni au latin[1]. La grande majorité de ces termes dus au redoublement d'un élément sans aucun sens propre mais qui par sa sonorité est considéré comme étant significatif du sens qu'on veut obtenir, paraissent être entrés dans l'usage bien avant l'époque moderne. ***Coucou*** est employé par Marie de France; ***bobo*** = mal se rencontre dans les poésies de Charles d'Orléans; ***dada*** = cheval est relevé par le ***Dict. Gén.*** dès 1611 et fut admis dans le dictionnaire de l'Académie en

[1] Cf. Tappolet, *ouvr. cité* p. 11 et suiv.

1718; *nanan* désignant toute sorte des friandise, paraît créé vers la même époque mais ne trouve grâce aux yeux de l'Académie qu'en 1762; *ronron,* d'où *ronronner*, existe au 18e siècle, tandis que *frou-frou* et *coco* = œuf, sont des néologismes.

A mon avis, c'est de la formation onomatoépique telle qu'elle se présente dans les exemples cités que doit être rapproché un dernier groupe de mots dus à ce même procédé de redoublement. Ce sont les mots du type *dodo* < do(rmir), *jojo* < jo(li), qui en même temps qu'ils présentent la répétition d'un phonème significatif sont de vraies abréviations en ce sens que ce n'est qu'une partie du terme primitif qui entre dans le mot nouveau. Nous sommes donc d'abord en présence d'une suppression de la partie finale ou de la partie initiale d'un certain mot, c'est-à-dire de l'apocope ou de l'aphérèse tels que nous avons connu auparavant ces deux procédés. Mais au lieu de se contenter de la syllabe ainsi conservée, on lui fait subir un redoublement, et le terme résultant ou bien garde le même sens que le mot mutilé ou bien désigne quelque chose qui se trouve en rapport étroit avec celui-ci. Il se comprend facilement que ce soit là un procédé propre au parler enfantin: l'enfant ne peut pas prononcer le mot en entier; il s'arrête après en avoir prononcé la syllabe initiale qu'il répète tout naturellement une deuxième fois, ou bien il passe sur celle-ci pour n'exprimer que la syllabe finale qui pourra s'imposer plus fortement à son esprit. Comme les onomatopées et en général les termes traités dans ce chapitre, les abrégés ainsi redoublés appartiennent en effet au parler des enfants, d'où ils sont passés dans le langage familier et aussi dans des argots différents, où l'on a créé sur le même modèle un certain nombre de mots analogues. Le phénomène est d'un usage assez restreint. En dehors du langage enfantin, il ne paraît avoir jamais été très en vogue et même à notre époque, qui est éminemment celle des procédés déformateurs, il ne jouit nullement de la même popularité que la tendance traitée jusqu'ici. Ce qu'on peut relever de néologismes est en effet très peu de chose.

Si j'ai voulu établir un rapprochement entre ces formations, les seules qui doivent être examinées en détail dans ce chapitre, et les onomatopées c'est qu'elles remontent aussi haut que celles-ci. Il y en a en effet un certain nombre qui ont pris naissance au moyen âge et qui sont toujours en usage. J'en ai réuni un certain nombre dans la liste suivante, où d'accord avec le principe posé au début de cette étude ont été omis tous les noms propres dus

au double procédé d'abréviation et de redoublement, tels que *Eugénie* > *Nini*, *Elisabeth* > *Lili*, *Louis* > *Loulou*, etc.; pour chaque mot cité, j'ai signalé toutes les indications relatives à son âge qu'il m'a été possible de relever. Je dois un certain nombre de mots à l'article instructif de Fœrster, auquel je renvoie pour beaucoup de détails très intéressants.

Vocabulaire.[1]

bibi (1) < bi(cêtre), angl. Winchester(?) = maison d'aliénés à Paris. *Envoyer à bibi* [argot du peuple]: «on envoie à Bibi celui qui dans la conversation lance quelque grosse bêtise» (Rigaud). «Les pensionnaires de Bicêtre et l'asile lui-même sont appelés *bibis* et, par extension, on désigne ainsi toute personne déséquilibrée ou simplement maniaque» (Bruant).

bibi (2) < bi(ffin) [argot des tranchées, Dauzat]; allusion calembourique au précédent?

caca (1) < lat. *ca*(*care*); *faire caca* [terme familier]; d'abord *Sat. Ménippée* I 100. — Dans l'argot du peuple, on dit d'un mauvais article, d'un tableau mal réussi: *c'est du caca*; «c'est une façon polie pour ne pas dire: cela ne vaut pas une merde» (Virmaître).

caca (2) < qua(tre) = double quatre d'un jeu de dominos. Terme de jeu cité d'abord par Rigaud.

---

[1] Dans ce vocabulaire, je n'ai pas cru devoir faire figurer le mot *baba* qui d'après Larchey et d'autres serait dérivé de *abasourdi* ou de *ébahi* par redoublement de la syllabe médiale *-ba-*. A mon avis, c'est une pure onomatopée formée sur le radical *ba* exprimant tout comme l'interjection *bah!* la surprise mêlée de doute.

N'en est-il pas de même de *glin-glin*, signifiant marteau, timbré, tapé, un peu fou, individu lent au travail, etc., et qui désigne dans l'argot des tranchées «obus», surtout de gros calibre, cf. Esnault p. 269? *Glin-glin*, d'abord imitation du son qui se produit au contact de deux pièces de métal — cf. *drelin drelin* de la sonnette et du timbre, *plan-plan* du tambour, *frin-frin* du rebec, etc. — aurait pu en venir à désigner l'objet qui fait ce bruit ou sa qualité d'être dur, lourd, puis inaccessible à des impressions, lent. — Esnault voit dans *glin-glin* la finale redoublée d'un mot dialectal terminé en *-glin* et qui resterait encore à trouver.

cha-cha [prononcé: tʃa-tʃa] < prov. cha(vau), cha(val), [langage enfantin et familier] = cheval. Expression courante dans le Midi.

coco < co(mmandant) [argot des tranchées, Dauzat]; allusion calembourique à *coco* = cocaïne, benzol, aviateur etc.? Cf. ci-dessus p. 44.

dodo < do(rmir) ou do(rs) = lit, berceau [langage enfantin]; *faire dodo* = dormir; d'après *Dict. Gén.* employé d'abord par Charles d'Orléans, admis par l'Acad. en 1718.

fanfan < (en)fant [langage enfantin] = petit enfant, et, par extension, familièrement terme de tendresse. Date d'après *Dict. Gén.* du 17e siècle et a été admis par l'Académie en 1762. — *Fanfan* pourrait être aussi *enfant* avec anticipation de l'*f* de la deuxième syllabe, cf. Fœrster, *ouvr. cité* p. 271.

fifi < fi(lle) [langage enfantin, Fœrster].

gaga (1) < gâ(teau) [langage enfantin] = gâteau.

gaga (2) < gâteux [terme familier] = vieillard qui retombe en enfance, crétin (Rigaud). *Un vieux gaga, un homme gaga.*

gogo < go(sier) [langage enfantin, Fœrster].

iéié < (soul)ier [langage enfantin] = soulier.

jojo < jo(li) [argot des voyous] = joli, [argot du peuple] = innocent, niais. *Faire son jojo* = faire l'enfant, faire l'imbécile (Delvau).

joujou < jou(er) [langage enfantin, passé en terme général]. Sous la forme *jojo* employé par Charles d'Orléans; admis par l'Acad. en 1762.

lolo < lo(rette) = femme galante [argot du peuple]. On donne le nom de *lolos* aux jeunes beautés du quartier Notre-Dame de Lorette (*Almanach du Débiteur* 1851). *Lorette* a été créé en 1740, cf. Fuchs, *lorette.*

mémé < mè(re) [langage enfantin, Fœrster].

mouf-mouf < Mouf(fetard) [argot du peuple] = appartenant au parler de la rue Mouffetard, voir *Mouf* p. 57.

nounou < nou(rrice) [langage enfantin]. «Soudain il avisa sur un banc une petite *nounou*» (*La Baïonnette*, cité par Bruant).

pépé (1) < pè(re) [langage enfantin, Fœrster].

pépé (2) < (pou)pé(e) [langage enfantin] = poupée. «Ah! ma jolie *pépée*, une morveuse qu'on aurait dû encore moucher» (Zola, cité par Larchey).

pipi < pi(sser) [langage enfantin] dans *faire pipi* = pisser; relevé par *Dict. Gén.* dès 1692.

poilpoil, *poipoil* < poil(u) [argot des tranchées] = poilu. «On ne devrait pas laisser tant de civelots se baguenauder sur le front, en douce (= sournoisement, en cachette, Esnault) *poil-poil*, surtout des mecs dont on ne connait pas bien l'originalité» (Barbusse, *Le feu* p. 89).

sœsœ < sœu(r) [langage enfantin, Fœrster].

tata(n) < ta(nte) [langage enfantin] = tante; cité par Littré sous la forme *tatan*.

Tata(n) a aussi pris le sens de femme bavarde, précieuse, mijaurée; *faire sa tata* = se donner de l'importance (Delvau).

tintin < tin(ter), ou est-ce un substantif postverbal formé sur *tintiner?* 13e siècle. Adam de la Halle (Godefroy, Littré).

titi (1) < (pe)tit [terme général] = voyou.

titi (2) < ti(railleur) [argot des tranchées, Dauzat]; allusion calembourique au précédent?

tonton < on(cle) [langage enfantin] = oncle; cité par Littré. — Fœrster et Tappolet expliquent le *t*-initial par une anticipation de l'explosive passée au son dental plus facile à articuler, procédés fréquents dans le parler enfantin. Cf. là-dessus Delville, *ouvr. cité*, passim. — Pour ma part, je serais plutôt porté à supposer une simple analogie de *tante*, *tata*.

zeze < zé(zayer) [argot du peuple] = homme ou femme qui blèse; *parler zeze* = zézayer (Delvau).

zinzin < (bou)sin (= bordel, boite à chahut) [argot des tranchées] = bruit, moteur d'avion, avion, dirigeable, tank, obus, etc., cf. Esnault p. 551 et suiv. — Dérivé *zinziner* = bombarder, pleuvoir en parlant d'obus. — Esnault examine de près les diverses étymologies qui s'offrent pour expliquer ce mot; il pré-

fère celle adoptée ici qui selon lui rend le mieux compte de son emploi très varié.

zouzou < zou(ave); terme familier dans le peuple et parmi les soldats; cité d'abord par Delvau.

En dehors de ces réduplications, le langage enfantin connaît un certain nombre de formations du même genre plus ou moins accidentelles, telles que *baba* < ba(lle), *tata* < ta(sse), *popo* < (cha)-peau, po(rte), et avec changement de *c-* en *t-* *tata* < ca(fé), etc. Cf. Tappolet et Delville, *ouvr. cités* et l'article de Fœrster.

IV. Abréviations par initiales.

La troisième des tendances d'abréviation qui caractérisent le français actuel est d'une date sensiblement plus récente que celles examinées jusqu'ici. BRUANT est le premier de nos lexicographes qui s'en occupe, et il y a lieu de croire que ces formations étaient inconnues en France il y a quelques dizaines d'années. Nous sommes donc en présence d'une tendance qui appartient éminemment au français d'aujourd'hui, où en effet elle joue un rôle de plus en plus important. Le procédé consiste à créer avec les initiales d'un certain groupe de mots formant une dénomination courante un nom nouveau et par sa formation même abrégé qui dénote la même chose que le terme primitif. Le phénomène en question est certainement de nos jours universel; il s'observe en allemand, où cette formation a pris une extension considérable[1]; il en est de même de l'anglais, où depuis très longtemps ces abrégés jouissent d'une très grande popularité. On le connaît aussi en danois[2], et il est enfin très répandu en suédois, qui à ce respect se trouve certainement sous l'influence de l'anglais pour les expressions sportives et sous celle de l'allemand pour les abréviations commerciales.

C'est un phénomène qui porte décidément l'empreinte de la vie palpitante de notre époque moderne, ces formations résultant évidemment d'un désir instinctif et aujourd'hui nécessaire d'éviter les dénominations trop prolixes. On économise considérablement son temps et ses facultés intellectuelles en prenant l'habitude de dire simplement Y. M. C. A et K. F. U. M au lieu de prononcer dans leur plénitude imposante les termes officiels *Young Men's Christian Association* ou *Kristliga Föreningen av Unge Män*. L'allem. *Hapag* est plus

---

[1] Cf. Rodhe, *Verkürzungen durch Anfangsbuchstaben* p. 53 et suiv.
[2] Cf. Nyrop, *Études* p. 22.

commode que *Hamburg—Amerikanische Paketfahrt-Aktiengesellschaft* et l'angl. *Anzac* se dit plus facilement que *Australia and New-Zealand Army Corps.*

Mais si le désir de créer des termes plus courts et par cela plus commodes est pour beaucoup dans cette formation, ce n'est là certainement pas le seul intérêt. Ces abrégés visent également à la création de termes ayant la faculté de se graver dans l'esprit et de constituer des dénominations faciles à retenir et propres à gagner la popularité désirable pour ce qu'elles désignent. C'est pourquoi le procédé en question se prête excellemment à former les noms de sociétés commerciales, de produits et d'associations de tout genre, emploi qu'ont trouvé ces abrégés dans toutes les langues citées, cf. en dehors des noms cités plus haut angl. A. B. C = *A*erated *B*read. *C*ompany, allem. *Agfa* = *A*ktien*g*esellschaft *f*ür *A*nilinfabrikation, *Wuk* = *W*ürze *u*nd *K*raft (tablette de potage), suéd. *Asea* < *A*llmänna *S*venska *E*lektriska *A*ktiebolaget, etc. Jusqu'à un certain point anti-littéraires, c'est avant tout dans les domaines pratiques, dans le commerce, dans l'industrie et dans tout ce qui concerne la physionomie extérieure de la vie que ces abrégés sont en vogue. La tendance doit donc être considérée comme étant contraire au génie de la langue française; elle est plus conforme à l'esprit anglo-saxon plus ouvert aux réalités pratiques, et on ne se trompe certainement pas en admettant pour cette tendance, en ce qu'elle concerne le français, une influence étrangère et notamment une influence anglaise. Sans doute, c'est une mode importée des pays anglo-saxons, où ce genre de formation est si richement dévéloppé[1]. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que pendant les dernières dizaines d'années les relations entre la France et ces pays ont été des plus étroites au point de vue commercial et politique ainsi qu'à d'autres respects. Cette influence explique aussi l'extension qu'a prise cette tendance à créer des mots nouveaux sur les initiales du terme primitif pendant la grande guerre, qui a amené entre la France d'une part et l'Angleterre et l'Amérique de l'autre une intimité inconnue jusqu'ici.

Cette opinion sur l'origine de ces expressions est partagée par MM. Nyrop et Philipot[2]. A l'avis de ce dernier, l'usage de

---

[1] Cf. Nyrop, *Études* p. 21.
[2] Cf. Nyrop, *Grammaire* III p. 396.

ces abréviations a pénétré d'abord dans les sociétés sportives qui ne se désignent jamais que par leurs initiales souvent très nombreuses. C'est en effet sous la rubrique de *Sport* qu'est relevé ce phénomène par M. Bruant[1]. Il signale que «le sport vélocipédique, l'automobilisme et l'athlétisme forment des associations qui se baptisent de noms composés de termes anglais ou français et parfois tellement longs qu'on ne les énonce que par leurs initiales»: T. C. F., U. V. F., U. S. F. S. A. signifient Touring Club de France, Union vélocipédique française, Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques.

Il est très probable que c'est là l'origine de cette mode, qui s'est vite répandue en France comme ailleurs et qui maintenant n'est nullement restreinte aux cas où l'influence anglo-saxonne est palpable. D'une façon générale, toutes les associations, sportives ou non, se désignent de plus en plus par les initiales; le public, le grand public admet cet usage et s'y soumet très volontiers, écrit M. Philipot en 1908, et ces paroles reflètent bien l'état actuel des choses. Des associations sportives, politiques et ouvrières, cette mode s'est étendue aux institutions officielles, aux sociétés commerciales et industrielles et aux produits de celles-ci. Comme nous allons le voir, c'est justement ce dernier domaine que l'usage de créer des noms qualificatifs par la réunion des initiales, est actuellement en train d'envahir en France.

Il est dans la nature de ces formations de remonter à la langue écrite. Les journaux et notamment les rubriques et les annonces, où le besoin ou l'avantage d'abréger s'imposent le plus, y sont pour beaucoup; il en est de même des actes officiels, des registres et des ordres militaires; des inscriptions appliquées à des endroits différents jouent aussi un grand rôle à cet égard. Pour former le nom d'une association quelconque, on a pris les initiales par lesquelles le journaliste l'a désignée dans une rubrique ou dans un article de son journal ou qui l'ont indiquée sur une affiche. De même, les lettres qui dans les actes officiels, dans les ordres ou autrement, représentent le nom d'une institution civile ou militaire ont souvent été simplement gardées dans la langue pour désigner ces mêmes institutions. Propagés par les journaux, ces termes ont été incorporés dans le fonds commun de la langue et s'emploient couramment.

---

[1] *L'argot du XXe siècle* p. 412.

Les noms abrégés appartenant aux domaines commercial et industriel de leur côté, se sont d'abord empreints par les lettres que porte l'annonce de la société en question; à la place du nom entier de l'établissement, on a fini par substituer le mot formé par ces initiales: le nouveau nom est né.

En somme, l'influence de la langue écrite est, dans cette catégorie d'abréviations, toute autre que pour les abrégés du type *aéro* qui, dans la majorité des cas du moins, sont dus à l'imagination et à un esprit enclin à la déformation des mots.

D'abord, on a pris les lettres telles quelles, on s'est contenté de les prononcer comme étant lettres; on a épelé, on n'a pas lu [K. F. U. M.]. A mesure qu'on s'est familiarisé avec ce procédé, cependant, on a osé former, avec ces mêmes initiales, de vrais mots en leur attribuant la valeur de sons [*Aga*]. Comme on le comprend bien, ce dernier procédé a toutes les chances de réussir surtout dans le commerce et l'industrie; aussi cette formation est-elle bien en vogue aujourd'hui dans ce domaine; l'anglais[1], l'allemand[2], l'italien et le suédois en offrent beaucoup d'exemples; seul le français paraît un peu arriéré. — Le troisième de ces procédés d'abréviation, celle qui consiste à former sur les initiales d'un certain complexe de mots un terme tout nouveau, ne demande pas d'explication. Il s'agit en général de pures plaisanteries.

Je passe maintenant à un examen plus détaillé de ce phénomène, en regrettant de ne pas avoir observé plus tôt l'article cité plusieurs fois de M. Nyrop, qui a traité cette question avec l'esprit et l'élégance qui lui sont propres. Si quand même je n'ai pas voulu abandonner le sujet, c'est que je ne pourrais donner une idée précise des tendances d'abréviation qui caractérisent si profondément le français d'aujourd'hui sans entrer aussi dans cette matière. L'étude de M. Nyrop, tout en apportant des exemples qui complètent le tableau de cet usage, me dispense cependant de citer les termes qui lui sont connus, ce qui est d'autant plus admissible que la réunion de toutes les expressions dues à ce procédé ne présenterait qu'un intérêt médiocre et serait d'ailleurs chose impossible. Pour moi, il s'agira surtout d'envisager la question du point de vue des domaines dans lesquels se manifeste notre

---

[1] Cf. Bergström, *ouvr. cité* p. 67.

[2] Pour l'allemand M. Rodhe apporte un nombre très considérable d'exemples dans l'article cité.

tendance; les exemples que j'ajoute pour chacun de ces domaines à ceux cités par M. Nyrop, seront choisis de manière à ne pas avoir une valeur purement graphique. Je range les matériaux d'après la manière dont on se sert des initiales pour constituer le nouveau terme.

I. Dans le nouveau terme, les initiales gardent leur valeur de lettres.

Dans cette première catégorie, j'ai à citer d'abord les noms de toutes sortes d'associations, correspondant à l'angl. Y. M. C. A, Y. W. C. A = *Y*oung *W*omen's *C*hristian *A*ssociation (toutes les deux ont joué pendant la guerre un grand rôle en France), à l'allem. A. T. V. = *A*kademischer *T*urn-*V*erein; au suéd. K. F. U. M, C. S. A = *C*entralförbundet för *s*ocialt *a*rbete, S. T. F. = *S*venska *T*urist*f*öreningen, I. F. K. = *I*drotts*f*öreningen *K*amraterna (certainement une des premières abréviations de ce genre en Suède), etc. Ces formations sont en France extrêmement fréquentes; pour les associations sportives p. ex. il suffit, pour s'en persuader, de jeter un coup d'œil sur un journal de sport ou sur les colonnes consacrées dans un journal quelconque aux sports divers. Voici un choix d'exemples:

C. G. V. = *C*onfédération *g*énérale des *V*ignerons (siège à Narbonne).
L. N. A. = *L*igue *n*ationale *a*ntialcoolique.
L. D. P. = *L*igue *d*es *P*atriotes.
S. C. U. F. = *S*porting *C*lub *u*niversitaire de *F*rance.
S. H. C. F. = *S*aint *H*ubert *C*lub de *F*rance.
F. F. F. A. = *F*édération *f*rancaise de *F*ootball *A*ssociation (prononcé généralement: *Trois F. A.*).

Ajoutons l'expression *les petites A* désignant les institutrices qui appartiennent à une association comprenant les instituteurs et les institutrices des écoles primaires (École A): *Le congrès des petites A* (*Le Petit Parisien* 17.7. 1909)[1].

Souvent ces termes déjà abrégés subissent une abréviation ultérieure. Quand l'identification de l'union ou de l'association dont il s'agit dans chaque cas spécial n'offre pas de difficulté, on se contente de l'initiale du premier mot du groupe, d'un *U* ou d'un *A*, qui représente alors le nom tout entier. M. Philipot raconte[2] que lorsqu'à Rennes les étudiants et les étudiantes de

[1] Cf. Bebernitz p. 1.
[2] Voir Nyrop, *Grammaire* III p. 396.

l'*Union Républicaine* donnaient une fois un bal, on ne parlait en ville que du «bal de l'*U*». Dans d'autres cas, l'*U* peut se rapporter à d'autres unions[1]. Pour l'*A* je cite l'exemple suivant que j'emprunte à M. Bebernitz: «Un groupement des étudiantes de l'*A* existait déjà...» (L'*Illustration* 21.5 1910 p. 468). L'*A* désigne ici une association académique à Paris.

Je tiens aussi à attirer l'attention sur des dérivés tels que les *Uvéfistes* = les membres de l'*U*nion *v*élocipédique *f*rançaise (U. V. F.) et les *Técéfistes* = les membres du *T*ouring *C*lub de *F*rance (T. C. F.), termes relevés déjà par Bruant et qui s'imposent nécessairement à la suite des noms abrégés de ces mêmes associations. Cf. *R. Péiste*, partisan de la *r*eprésentation *p*roportionnelle[2].

Deuxièmement, les noms de différentes institutions officielles sont souvent rendus par les seules initiales des mots composant les noms en question. Dans cette catégorie, on compte un très grand nombre de termes appartenant au langage administratif militaire, usage qui forcément s'est imposé surtout depuis la guerre.[3] Ces termes ont leurs analogues dans le suéd. V. V. K. = *V*äg- och *V*attenbyggnads*k*åren, B. K. = *B*ränsle *K*ommissionen, J. O. = *J*ustitie*o*mbudsmannen, S. J. = *S*tatens *J*ärnvägar et dans les titres abrégés adoptés officiellement dans l'administration des chemins de fer suédois, p. ex. G. D. = *G*eneral*d*irektör, V. D. *V*erkställande *D*irektör, *Bra* [be:era:] = byråassistent, etc. Il s'agit de termes tels que les suivants:

P. C. = les *P*onts et *C*haussées.

F. M. = *F*ranchise *m*ilitaire, terme créé d'après les deux lettres F. M. imprimées en noir sur les timbres qui sont distribués chaque mois gratuitement aux soldats et aux sous-officiers pour leur correspondance.

B. C. M [be:se:em ou d'après la mode scolaire moderne bəsəmə] = télégramme d'observations envoyé à l'armée par le *B*ureau *c*entral *m*étéorologique.

---

[1] Bebernitz cite d'après un article de journal un exemple où il est question d'un conflit entre l'*A* et l'*U*, désignant en ce cas deux syndicats ouvriers: L'*Association générale* et l'*Union des Corporatives d'Ouvriers*.

[2] Bebernitz p. 38 et Nyrop, *Études* p. 16.

[3] Cf. Nyrop, *Études* et Dauzat, *L'argot de la guerre* p. 188 et suiv. Dans le *Dictionnaire des termes militaires* (Larousse) p. 269—70 ainsi que chez Déchelette, *ouvr. cité* p. 236 et suiv., nous trouvons une liste assez complète de ces signes abréviatifs.

C. E. O. = *C*orps *e*xpéditionnaire d'*O*rient.

C. M. = *C*ommissariat de *m*arine [terme employé à l'École polytechnique].

G. M. = *G*énie *m*aritime [terme employé à l'École polytechnique][1].

Cette tendance a été une trouvaille pour les soldats qui ont enrichi la langue d'un grand nombre de termes formés à l'aide du même procédé; de ceux-ci, quelques-uns sont des créations moitié officielles, moitié populaires; d'autres portent entièrement l'empreinte de l'esprit soldatesque, qui va jusqu'à rendre sous la forme abrégée accoutumée des termes purement fictifs:

F. F. [fəfə] = Avion *F*arman *F*rères, terme dû au redoublement de l'*F* qui est la marque des aéroplanes fabriqués par les frères Farman.

M. F. [məfə] = Avion *M*aurice *F*arman; des deux initiales M. F., marque de ce type

P. C. [pe : se :] = 1° niche-abri de troupier aux tranchées; 2° cantonnement d'un troupier (Esnault); de P. C. = inscription des *P*ostes de *c*ommandement des officiers, étendu par plaisanterie au sens de «chez soi», où on a le même pouvoir que les officiers aux postes réservés à eux.

T. C. [te : se:] **trois** = charette à bras des cuistos; de T. C. = *T*rain de *c*ombat, [d'un type 3, non pas prévu par le règlement (Esnault)].

P. C. R. [pe: se: er] = dame (*p*oule) de la *C*roix *R*ouge; cf. Dauzat, *Argot* p. 192.

R. M. [erem] = vaguemestre, de R. M., abréviation de *R*avitaillement *m*oral, auquel ce fonctionnaire pourvoie aussi bien qu'au ravitaillement qui rentre dans son service.

---

[1] Il faudrait ajouter l'abrévaition *tg* [prononcé te:ʒe:], qui dans l'argot des polytechniciens a remplacé le terme *tangente* pour la désignation de l'épée au moment où ce terme a semblé trop connu et banal; cf. Cohen p. 178.

Une abréviation curieuse existe aussi à Saint-Cyr, où les dix mois que les élèves ont à passer à l'école sont désignés par les lettres de ces deux mots: *un officier*, prises dans l'ordre. Quand on est *pékin d'O* (*pékin* = le jour de la sortie de la seconde année), c'est que l'on a fini au mois de janvier. F_1 est le mois de février et F_2 le mois de mars; cf. *L'argot de Saint-Cyr* p. 362.

D. E. S. [prononcé *déesse*][1] = *D*irection des *É*tapes et *S*ervices de l'État-Major; jeu de mots sur les initiales D. E. S.

P. D. D. M. = *p*etit *d*éjeuner *d*u *m*atin, abréviation plaisante qui annonce la distribution du café, du jus, etc. (LAROUSSE, *Dict. des termes mil.*).

P. C. D. P. = *p*auvre *c*ocu *d*e *p*oilu.

Les deux dernières expressions sont naturellement des créations purement fantaisistes.

Dernièrement, j'ai à mentionner un certain nombre de termes formés par la réunion des initiales et qui désignent des sociétés ou des établissements d'ordre commercial ou industriel. Dans ce domaine, notre procédé, qui dans d'autres langues a pris une grande extension — cf. angl. A. B. C., allem. A. E. G. = *A*llgemeine *E*lektrische *G*esellschaft, suéd. N. K. = *N*ordiska *K*ompaniet, S. V. B. = *S*tockholm—*V*ästerås—*B*ergslagens järnväg, B. J. = *B*ergslagernas *J*ärnväg — ne paraît pas encore être bien développé en France[2]; citons toujours:

P. L. M. = Compagnie de chemin de fer *P*aris—*L*yon—*M*éditerranée; de l'inscription P. L. M. que portent les voitures de cette compagnie.

P. O. = Compagnie de chemin de fer *P*aris—*O*rléans. — A l'école d'aviation d'Étampes, *piloter le P. O.* = prendre le train de Paris—Orléans pour aller à Paris; cf. l'expression *piloter le B. O.* = prendre le tramway *B*ourget—*O*péra, usitée par les aviateurs cantonnés près de cette ligne. Le terme B. O. ne paraît pas être employé en dehors des milieux militaires. Les deux expressions sont citées par ESNAULT. — Par plaisanterie, les employés du chemin de fer ont forgé sur les lettres P. O. l'expression: *Pauvres ouvriers*.

B. A. B. = le chemin de fer électrique *B*ayonne *A*nglet—*B*iarritz.

Citons pour finir l'expression *Le système D* qui est aujourd'hui d'un usage commun. Par la phrase *il faut savoir le système D*, qui se rencontre même dans les articles sérieux des journaux, on

[1] Cf. dans le domaine des sports la dénomination suivante: *F. S. F. S. [F.]* [prononcé: fesfes] = *F*édération des *S*ociétés *f*éminines *s*portives [de *F*rance].

[2] M. Nyrop ne cite aucun exemple appartenant à cette catégorie.

fait ressortir l'importance d'un talent débrouillard, de la faculté de savoir se tirer d'affaire. Sous le *D* se cache l'adjectif *débrouillard* ou peut-être originairement *démerdeur* ou *démerdard* dont il est l'initial; l'abréviation doit donc être regardée comme étant d'ordre euphémique. A mon avis, cette expression qui est due à l'imagination populaire si encline à toutes sortes de plaisanteries, est formée à l'analogie de termes tels que *l'affaire Dreyfus*, *le gouvernement Clémenceau*, *la méthode Pasteur*, *le système Taylor* et d'autres, où sans l'intermédiaire d'une préposition un nom de personne — ou dans certains cas un autre mot — est joint à un substantif pour désigner celui à qui se rapporte ce qui est exprimé par le terme principal ou bien ce qui caractérise ce terme. La majuscule provient d'une réminiscence des expressions modèles ou peut-être de l'habitude d'employer pour les termes rendus par leurs seules initiales des lettres majuscules.

II. Les initiales désignant l'ancien complexe de mots forment un mot nouveau.

Ce deuxième type d'abréviations créées par la réunion des initiales d'un certain complexe de mots représente, comme il a été dit plus haut, un degré plus avancé de cette formation. Le procédé correspond à celui auquel sont dus l'angl. *Anzac*, l'allem. *Hapag*, le suéd. *Aga* = *A*ktiebolaget *G*as*a*ccumulator (A. G. A.), *Asea*, l'angl. *The Seceder* = The *S*outh *E*astern *C*hatham and *D*over *R*ailway (S. E. C. D. R.) En France, on le rencontre dans la langue des soldats et le domaine industriel, où cependant cette mode ne paraît pas avoir encore acquis la popularité dont elle jouit p. ex. en Allemagne et chez nous. Le fait que ces formations appartiennent donc de préférence à l'argot militaire et qu'on y trouve même des termes anglais et américains, témoigne peut-être de l'influence anglo-saxonne signalée ci-dessus. Nulle part, en effet, les rapports entre les différentes nationalités n'ont été si intimes que sur le front.

Dans le domaine industriel, je ne trouve à citer que les termes suivants:

Bio (f.) = *B*lanchisserie *i*ndustrielle de l'*O*ise [B. I. O.].

Sadla (f.) = *S*ociété *a*uxiliaire *d*e *l'A*limentation [S. A. D. L. A.].

Safia (f.) = *S*ociété *a*gricole *f*orestière *i*ndustrielle pour l'*A*frique. [S. A. F. I. A.].

Saf (f.) = *S*oudure *a*utogène *f*rançaise [S. A. F.].

Scemia (f.) = *S*ociété de *C*onstruction et d'*E*ntretien de *M*atériel *i*ndustriel et *a*gricole [S. C. E. M. I. A.].

Somua (f.) = *S*ociété d'*O*utillage *m*écanique et d'*U*sinage d'*A*rtillerie [S. O. M. U. A.].

Parmi les termes militaires, citons:

anzag (m.), la forme française du terme anglais *Anzac*; cf. ci-dessus p. 78.

amex (m.) [A. M. E. X.] = *Am*erican *Ex*peditionary *F*orce (terme originairement américain).

ax = soldat *aux*iliaire; de la marque AX, lettres de drap rouge cousues à la manche droite de ces soldats.

cama (m.) [C. A. M. A.] = *C*entre d'*a*pprovisionnement de *m*atériel *A*utomobile.

crip (m.) [C. R. I. P.] = militaire au *C*ours *r*égional d'*i*nstruction *p*hysique.

ipsaré, ipsaro, p. ex. *il va à l'ipsaré, dans l'ipsaro,* = *I*nspection *p*ermanente des *s*ervices *a*utomobiles de la *r*égion de l'*e*st (l'*o*uest) [I. P. S. A. R. E. (O.)].

rat (m.) [R. A. T.] = homme de la *R*éserve de l'*a*rmée *t*erritoriale; prononcé d'abord [erate:], cf. le suéd. K. F. U. M. > Kåfum.

râleur (m.) dérivé de [R. A. L.], initiales officielles désignant les *R*égiments d'*a*rtillerie *l*ourde.

Ces formations commencent à s'introduire aussi ailleurs, témoin les dénominations suivantes:

Afas [dans le langage courant: l'*Afas* prononcé comme *la face*] = *A*ssociation *f*rançaise pour l'*A*vancement des *S*ciences [A. F. A. S], Paris.

Anod = *A*ssociation *n*ationale pour l'*O*rganisation de la *D*émocratie [A. N. O. D.].

Fifa (f.) = *F*édération *i*nternationale de *F*ootball *A*ssociation [F. I. F. A.]

III. Un terme nouveau est formé sur les initiales désignant l'ancien complexe de mots.

Des termes calembouriques tels que *déesse*, *râleur*, etc., où l'abrégé, ayant été identifié à un mot existant, a été légèrement déformé, forment la transition aux expressions de cette dernière catégorie, qui appartiennent aussi à l'argot des tranchées[1] et qui sont toutes de nature purement accidentelle. Sur des initiales données ou des lettres choisies arbitrairement, les soldats ont forgé d'une manière absolument libre et des plus plaisantes des termes tout nouveaux, à la création desquels ils ont donné l'essor à toute leur imagination. De ces tentatives il résulte des expressions telles que les suivantes[2]:

P. C. = *P*onts et *Ch*aussées > *pieds et chaussettes.*

M. S. = Avion *M*orane *S*aulnier > *mort subite.*

C. M. = avoir *c*onsultation *m*otivée à la visite auprès du médecin > être *chauffeur-mécanicien*, être *caporal mitrailleur*, être *conseiller municipal.*

C. V. A. D. = *Conv*oi *ad*ministratif (qui a dû ne pas se distinguer par une hâte excessive) > *ça va assez doucement.*

A. M. B. C. = *A*rmement *m*ilitaire des *b*ateaux de *c*ommerce; fait naître le sobriquet *anciens maquereaux du front.*

G. B. D. = *G*roupe des *b*rancardiers *d*ivisionnaires > *grand bordel divisionnaire.*

D'une manière indirecte, ces formations font bien ressortir l'extension qu'a prise dans le domaine militaire la tendance de créer des noms abrégés par la réunion des initiales.

---

[1] Cf. ci-dessus p. 84 *P. O.*

[2] Cf. Dauzat, *Argot* p. 190 et suiv. et Esnault, *ouvr. cité*, qui enregistrent un grand nombre de ces formations.

V. Résumé et conclusion.

De l'examen auquel j'ai fait subir dans ce qui précède les différents procédés d'abréviation en vogue dans le français actuel, il ressort qu'à ce respect le français est sur bien des points analogue à d'autres langues; dans ces formations, il s'agit en effet d'une mode pour ainsi dire universelle appliquée dans chaque langue de la manière qui lui est propre. Des trois procédés dont il a été question, celui qui consiste à former un nouveau mot par le redoublement d'une partie du terme primitif est le plus ancien et de beaucoup le moins important. Avant 1800 seule formation de ce genre, ce procédé qui vise à la création de termes de tendresse et de familiarité, joue de nos jours un rôle très insignifiant. A partir de la première moitié du siècle dernier, une autre tendance se manifeste à ses côtés; c'est la mode de raccourcir des mots existants par moyen d'apocope ou d'aphérèse ou de ces deux procédés appliqués ensemble, mode appartenant d'abord aux plus basses couches de la société mais qui prenant l'essor vers le milieu du siècle devient à partir de 1850 de plus en plus populaire. En montant dans la société, elle gagne le parler du peuple et envahit les différentes espèces d'argot pour s'introduire de nos jours dans la langue ordinaire. Si ces deux tendances ont des racines indigènes, il en est autrement de la troisième, celle qui consiste à créer des termes nouveaux par la réunion des initiales des mots qui composent le terme primitif. Plus conforme à l'esprit anglo-saxon qu'à l'esprit français, la mode en question fait appliquer à la langue française des procédés étrangers et notamment anglais et américains. Étant éminemment une enfant du 20e siècle, cette tendance recherche avant tout les termes brefs et expressifs qu'exige notre époque moderne caractérisée qu'elle est par une activité fébrile et de progrès rapides.

Quelque hasardeuse que soit une tentative de prognostiquer en matière de linguistique, il sera toujours permis d'exprimer une

opinion sur les destinées futures de ces tendances d'abréviation. Tout porte à croire que le développement va suivre son cours. Le peuple réduira toujours à une forme abrégée des termes dont un emploi fréquent joint à une forme encombrante imposera le raccourcissement. L'abrégé à finale vocalique et notamment le type en *-o* restera certainement longtemps la forme préférée. La création de nouveaux termes pour des innovations de toutes sortes amènera de nouvelles abréviations; le nivellement social va répandre dans la langue des classes cultivées des abrégés nés parmi le peuple; dans l'argot des écoles et des étudiants, au contraire, les néologismes de ce genre seront peut-être moins fréquents, étant donnée l'invariabilité relative de ces parlers, dont les termes familiers restent toujours les mêmes; toujours est-il qu'une mode analogue à celle de l'École polytechnique pourra gagner un autre groupement quelconque, qui pourra choisir le même moyen pour se forger une langue à lui. Contrairement aux abréviations redoublées qui à en juger par leurs antécédents n'auront point d'avenir, les termes formés sur les initiales vont certainement jouir d'une popularité toujours croissante, ce qui est à prévoir surtout pour ceux du type *Anzag*. Sans doute, ce procédé sera à certains égards le principe même sur lequel se fondera la terminologie future.

Comme cela a été le cas jusqu'ici, ces formations qui appartiennent éminemment à la langue parlée, vont toujours se distinguer par leur variabilité extrême; le hasard jouera le même rôle; une plaisanterie fera naître un nouveau sens; tel abrégé créé un jour sera oublié le lendemain; un terme quelconque appartenant à l'argot d'une certaine catégorie de personnes sera incorporé un beau jour dans la langue ordinaire, d'où il pourra faire son apparition dans la littérature. Voilà des faits parmi tant d'autres qui compliquent et qui compliqueront toujours le travail de quiconque voudra s'occuper de ces enfants de l'époque et de la langue d'aujourd'hui.

Bibliographie.

L'argot de Saint-Cyr, par un ancien élève de l'École. Revue de linguistique et de philologie comparée, 34. Paris 1901.

Bauche, H., Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris. Paris 1920.

Bebernitz, F., Neubildungen und Neuerscheinungen der französischen Sprache. Königsberg 1910.

Bergström, G. A., On blendings of synonymous or cognate expressions in English. Diss. Lund 1906.

Bosson, O., Guy de Maupassant. Quelques recherches sur sa langue. Thèse. Lund 1907.

Bruant, A., L'argot au xxe siècle. Dictionnaire français-argot. Deuxième éd. augmentée d'un suppl. Paris 1905.

Cohen, M., Le langage de l'École polytechnique. Mémoires de la Société de linguistique de Paris, 15: 3, 1908.

Darmesteter, A., De la création actuelle de mots nouveaux. Paris 1877.

Dauzat, A., La défense de la langue française. Paris 1912.

——, L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et soldats. Paris 1918.

——, La langue française d'aujourd'hui. Deuxième éd. Paris 1912.

Déchelette, Fr., L'argot des poilus. Paris 1918.

Delesalle, G., Dictionnaire argot-français et français-argot. Paris 1896.

Delvau, A., Dictionnaire de la langue verte. Nouv. éd. avec suppl. par *G. Fustier*. Paris 1883.

Delville, G., Notes sur le développement du langage. Revue de linguistique et de philologie comparée, 23, 24.

Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu. Paris s. d. [Larousse].

Driesen, O., Zum Wortschatz der Pariser Lumpensammler. Festschrift Adolf Tobler. Braunschweig 1905.

Esnault, G., Le poilu tel qu'il se parle. Paris 1919.

Færster, W., Französische Etymologien. Die Herkunft des französischen *biblot, bibelot, bimbelot* und die Verdopplung in der Kindersprache. Zeitschrift f. rom. Ph., 22 p. 263, et Nachträge ib. p. 509.

Fuchs, M., Lexique du journal des Goncourt. Thèse. Paris 1911.

Larchey, L., Dictionnaire historique d'argot. Paris 1881. Suppl. 1883, 1889.

Lené, G., Les substantifs postverbaux dans la langue française. Thèse. Upsala 1899.

Lévy, A. & Pinet, G., L'argot de l'*X*. Paris 1894.

Lotzsch, F., Über Zolas Sprachgebrauch. Diss. Greifswald 1885.

Michel, Fr., Études de philologie comparée sur l'argot. Paris 1856.

Nyrop, Kr., Études de grammaire française. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser II 6. København 1919.

Nyrop, Kr., Grammaire historique de la langue française. Copenhague 1899—1913.

Pound, Louise, Blends. Their relation to English word formation. Anglistische Forschungen, 42, 1914.

Richter, Elise, Boche. Z. f. fr. Spr. u. Litt., 45, 1919.

Rigaud, L., Dictionnaire d'argot moderne. Éd. nouv. avec suppl. Paris 1888.

Rodhe, É., Essais de philologie moderne I Les grammairiens et le français parlé. Lund 1901.

——, Abkürzungen durch Anfangsbuchstaben. Mod. Språk 1906.

Sainéan, L., L'argot ancien (1455—1850). Ses éléments constitutifs, ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale, et l'argot moderne. Paris 1907.

——, Les sources de l'argot ancien I, II. Paris 1912.

——, L'argot des tranchées. Paris 1915.

Stenhagen, A, *Boche* et autres mots de guerre, étude étymologique. Norrköpings högre allmänna läroverks årsredogörelse 1915—1916. Norrköping 1916.

Tappolet, E., Die romanischen Verwandtschaftsnamen. Strassburg 1895.

Taube, N., Étude sur l'emploi de l'argot des malfaiteurs chez les auteurs romantiques. Thèse. Uppsala 1917.

Villatte, C., Parisismen. Dritte Auflage. Berlin 1890.

Virmaître, Ch., Dictionnaire d'argot fin-de-siècle. Paris 1894. Suppl. s. d.

Table des matières.

Johansson, J., De Choëphoris Aeschyli et Electris Sophoclis atque Euripidis inter se comparatis. 1864. *2: 25.*
Johansson, K. F., Beiträge zur griechischen Sprachkunde. 1890. *4 kr.*
——, De derivatis verbis contractis linguae graecae. 1886. *4 kr.*
——, Solfågeln i Indien. 1910. *1: 50.*
Karlgren, A., Den Arnamagnæanska handskriften 315 F. a. 1905. *35 öre.*
Kempff, Hj., Kaniken Gamles Harmsól. Öfversättning o. förklaringar. 1868. *1 kr.*
Kjellman, H., La construction moderne de l'infinitif dit sujet logique en français. 1919. *5: 50.*
Klockhoff, O., Partalopa saga, för första gången utgifven. 1877. *1: 50.*
——, Studier öfver Þiðreks saga af Bern. 1880. *50 öre.*
——, Studier öfver Eufemiavisorna. 1881. *1: 75.*
Knös, O. V., De digammo Homerico. 1. 1872. *75 öre.* — 2. 1873. *2: 50.* — 3. 1879. *3 kr.*
Korlén, A., Statwechs gereimte Weltchronik MS. N:o 777 Hannover. 1907. *5: 50.*
Kärre, K., Nomina agentis in Old English. P. 1. 1915. *4 kr.*
Lagercrantz, O., Zur griechischen Lautgeschichte. 1898. *2: 50.*
Lagergren, J. P., De vita et elocutione C. Plinii Caecilii Secundi. 1871. *2: 50.*
Landtmanson, C. J. G., Undersökning öfver språket i skriften: »Um styrilsi kununga ok höfdinga». 1865. *2: 10.*
Leander, P., Ueber die sumerischen Lehnwörter im Assyrischen. 1903. *2 kr.*
Leffler, L. F., Några ljudfysiologiska undersökningar rörande konsonantljuden. 1. De klusila konsonantljuden. 1874. *1: 75.*
——, Om *v*-omljudet af *i*, *i* och *ei* i de nordiska språken. 1. Om *v*-omljudet af *i* framför nasal. 1877. *2 kr.*
——, Om 1607 års upplaga af Uplandslagen. 1880. *75 öre.*
Lidforss, W. E., A survey of the English conjugation. 1863. *35 öre.*
——, Beitr. z. Kenntnis von dem Gebrauch des Konjunktivs im Deutschen. 1862. *70 öre.*
Lind, E. H., Om rim och verslemningar i de svenska landskapslagarne. 1881. *1: 75.*
Linder, A., Plainte de la Vierge en vieux vénitien. Texte critique précédé d'une introduction linguistique et littéraire. 1898. *5: 50.*
Linder, N. Om allmogemålet i Södra Möre härad af Kalmar län. 1867. *3: 15.*
Lindkvist, H., Middle-English place-names of Scandinavian origin. 1. 1911. *5: 50.*
Lindstam, S., Georgii Lacapeni Epistulae X priores. 1910. *4 kr.*
Lindström, V. C:n, Commentarii Plautini. In fabulas legendas et explicandas studia. 1907. *2: 75.*
Ling, A., Sur les verbes forts des langues romanes. 1869.
——, Saggio su' pronomi personali della lingua italiana. 1869. } *Tills. 1: 25.*
Ljungdahl, S., De transeundi generibus, quibus utitur Isocrates. 1871. *1 kr.*
Ljungstedt, K., Det starka preteritum i germanska språk. 1888. *3 kr.*
Lundell, J. A., Études sur la prononciation russe. 1. 1891. *5 kr.*
Lundgren, M. F., Spår af hednisk tro och kult i fornsvenska personnamn. 1880. *1: 50.*
Löfstedt, E., Beiträge zur Kenntnis der späteren Latinität. 1907. *2: 50.*
Neuman, E., Utbredningen av vokalbalansen *a: å* i medelsvenskan. 1917. *2: 50.*
Nilén, N. F., Luciani codex Mutinensis. 1888. *1: 75.*
Nordling, J. T., C. J. Tornbergs Koranöfversättning granskad. 1876. *1 kr.*
Nordling, J. T., Den svaga verb-bildningen i hebreiskan. 1871. *1 kr.*
Noreen, Ad., Fryksdalsmålets ljudlära. 1877. *2 kr.*
——, Lång vokal i förbindelse med följande lång konsonant i de östnordiska språken. 1880. *50 öre.*
Ottelin, O., Studier öfver Codex Bureanus. 1. 1900. *3 kr.* — 2. 1905. *3 kr.*
Persson, P., Wurzelerweiterung und Wurzelvariation. 1891. *6 kr.*
Petersson, A. M., Sur les phrases conditionelles de la langue française. 1864. *45 öre.*
Psilander, Hj., Die niederdeutsche Apokalypse. 1901. *1: 75.*
——, Ett fragment af den tyska Trojasagan i det Wrangelska biblioteket på Skokloster. 1917. *1: 60.*
Redin, M., Studies on uncompounded personal names in Old English. 1919. *10 kr.*
Richert, M. B., Försök till belysning af mörkare och oförstådda ställen i den poetiska Eddan. 1877. *1 kr.*

BOOKS ARE LENT FOR TWO WEEKS
Fine of 10c for each Day after the Date

DUE	DUE

Usually books are lent for two weeks, but there are exceptions, and all loans expire on the date stamped in the book. If not returned then the borrower is fined ten cents a volume for each day overdue. Books must be presented at the desk for renewal.